



3 1761 06234818 0

207

829/

I

LA MUSE FRANÇAISE

1823-1824

Il a été tiré de cet ouvrage cinquante exemplaires sur papier Van Gelder.

Tous ces exemplaires sont numérotés et parafés par le Secrétaire général de la Société.

19863

III

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

LA
MUSE FRANÇAISE

1823-1824

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉE PAR

JULES MARSAN

TOME II



122094

215-12

PARIS
SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION
(Anc^t rue Cujas)

ÉDOUARD CORNÉLY ET C^{ie}, ÉDITEURS
101, RUE DE VAUGIRARD, 101

1909

Longue main dans 16 pages 11.150



PQ

1137

M78

t.2

AVERTISSEMENT

Avec ce tome II s'achève la publication de la *Muse française*, brusquement interrompue en juin 1824. A signaler dans les six dernières livraisons :

D'Alfred de Vigny : deux morceaux en vers (*Fragmens d'un poème de Suzanne*, — *Sur la mort de lord Byron*) et deux articles en prose (*Œuvres posthumes du Baron de Sorsum*, — *Amour. A Elle*). — Seul, le premier fragment du poème de *Suzanne* a été réimprimé par Vigny.

De Victor Hugo : *la Bande noire* (édition originale), un article sur *Eloa*, étrangement transformé plus tard, et un article *Sur Georges Gordon, lord Byron*.

D'A. Guiraud : une élégie, *l'Aumône*, dont V. Hugo s'est souvenu.

Plusieurs morceaux intéressent l'histoire des idées et des polémiques romantiques : le manifeste d'A. Guiraud (*Nos Doctrines*); les articles d'A. Soumet (sur les *Nouvelles Odes*), de Ch. Nodier (*De quelques logomachies classiques*), d'E. Deschamps (*La Guerre en temps de paix*, première ébauche de la préface des *Etudes françaises*), de Saint-Valry (*Esquisses morales*).

SEPTIÈME LIVRAISON

(JANVIER 1824.)

LA MUSE FRANÇAISE

NOS DOCTRINES

Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable.

Certes, nos adversaires les plus obstinés ne récuseront pas le classique interprète que la *Muse française* choisit pour ses doctrines; nous n'avons pas oublié que ce Despréaux qu'invoquent aujourd'hui, avec si
 5 peu de rancune, tant de Cotins et de Pradons, vengea le Cid, de Scudéry et des censures académiques, protégea hautement Britannicus dédaigné, et devina, avant la postérité, toute la sublimité d'Athalie. Son goût pur et éprouvé, que blessait toute affectation, a
 10 été souvent dénaturé depuis par ceux qui s'en prétendaient les légataires les plus directs; pour nous, certains comme nous le sommes, que ce régulateur suprême des Lettres françaises, qui frappait de ridicule *les Catons galans et les Brutus damerets*, eût
 15 condamné toutes les faussetés philosophiques du XVIII^e siècle, toutes les faussetés prétentieuses du nôtre, nous aimons à proclamer hautement après lui, qu'il

n'y a de beau et bon en littérature, et surtout en poésie, que ce qui est vrai ; et si dans la recherche que nous
20 faisons de cette vérité âme des lettres, nous nous égarons quelquefois, on doit dès ce moment demeurer convaincu que c'est avec bonne foi, et par erreur, plutôt que par système, et que la faute en est peut-être à ceux qui, en la défigurant tous les jours, la rendent
25 si difficile à reconnaître.

Mais il est deux sortes de vérités littéraires : l'une, *absolue*, qui s'applique à toutes les compositions dans lesquelles l'auteur ne figure que comme narrateur ou interprète, telles que l'épopée et le drame ;
30 l'autre, *relative*, qui se fait distinguer dans les productions où l'auteur entre en scène lui-même, et nous révèle ses impressions et tous les mystères de sa propre nature. La première se nourrit de souvenirs que féconde l'inspiration, et elle impose à tous les
35 écrivains des conditions fixes et égales. Il n'y a pas moyen en effet de peindre Achille, les Horaces et Joad, autrement que ne l'ont fait Homère, Corneille et Racine : ici, l'auteur doit nécessairement s'oublier lui-même avec tout son siècle ; car il ne s'agit plus de
40 ce qui est, mais de ce qui a été. Toute la beauté du tableau est dans sa fidélité, et son mérite est entier lorsque les traits qui le composent portent un caractère propre, non-seulement aux temps, mais aux personnes. Achille et le vieux Priam qui l'implore, Clorinde et Tancrède qui lui donne la vie du ciel, Evandre et Latinus accueillant le malheur d'Enée, Porcie allant réclamer l'hymen du vieux Caton, Œdipe se faisant expliquer de tous côtés son inexplicable destin, la ferveur de Polyeucte dépassant le zèle
50 de Néarque, Néron impatient des bienfaits de sa

mère et de sa propre vertu, le chevalier de Syracuse rentrant inconnu et proscrit dans sa patrie qu'il aime et qu'il a sauvée, sont peints avec des couleurs qui leur appartiennent entièrement, et qu'on ne pourrait
55 employer à d'autres personnages, sans les rendre méconnaissables. Mais les amours de Henri IV et de Gabrielle, mais les déclarations gracieuses d'Hippolyte, les politesses réciproques de Cléopâtre et de César, les galanteries des fils de Brutus, la double
60 intrigue des enfans d'Agamemnon dans Electre, ne portent aucune date ni aucune physionomie; et l'on pourrait, sans qu'il y parût, faire pour tous ces personnages, comme Métastase qui, dans son Caton d'Utique, change en je ne sais plus quel nom mo-
65 derne, le grand nom de Cornélie, *pour la commodité du musicien.*

Et si nous descendons des grands maîtres que nous venons de citer, à ces écrivains médiocres qui ne font que des faux pas sur les traces le plus largement
70 marquées, nous trouverons un déplorable système, au lieu de la rare exception que nous avons signalée. Aussi les étrangers sont-ils assez fondés en reprochant à notre littérature de manquer le plus souvent de vérité. Ce n'est pas que ce reproche, tout juste
75 qu'il est, ne soit en quelque sorte excusable; et sans rechercher ici tout ce que nous pourrions alléguer en faveur de nos écrivains, nous ferons remarquer seulement que le présent compte double en France, et que la société y exerce un empire absolu sur tous les
80 esprits : or, la société est sans cesse occupée de ses intérêts du moment, et c'est dans le cercle de ces intérêts seulement qu'elle veut être agitée; le moment, parmi nous, doit avoir sa place partout; il n'est point

de vieille date dont il ne s'accommode, et il domine
 85 bientôt dans toutes les choses où on le laisse pénétrer.
 Il faut une grande force d'âme pour se résoudre à
 attendre des suffrages, quand il y en a là de tout
 prêts qui vous attendent; aussi est-ce à ceux-là qu'on
 s'adresse le plus souvent, et c'est ainsi que s'ex-
 90 pliquent les condescendances galantes du grand
 Corneille et les condescendances philosophiques de
 Voltaire. Ce n'est pas eux qu'il faut en accuser; mais
 la société d'alors, qui ne distribuait ses admirations
 qu'au prix de tels sacrifices.

95 Cependant sous le rapport de cette *vérité absolue*,
 si nécessaire surtout dans les grandes compositions
 historiques, la littérature française peut lutter avec
 avantage avec les littératures étrangères; elle l'em-
 porte même sur elles dans tous les sujets antiques;
 100 mais elle est forcée de reconnaître que les autres sont
 plus fidèles dans la peinture qu'elles ont faite des
 sujets pris au moyen âge. Ainsi, Shakespeare, qui est
 toujours Anglais, quoi qu'on en dise, même dans
 Coriolan, trace avec une vérité remarquable les por-
 105 traits de Richard, de Macbeth, de Hamlet, et de tous
 les personnages enfin qu'il a pu saisir autour de lui,
 et dans une histoire et des mœurs presque contempo-
 raines.

Les littératures étrangères nous ont aussi devancés
 110 dans toutes ces compositions où se fait remarquer
 cette *vérité relative* que j'ai définie plus haut, et qui
 n'a été connue que fort tard en France. Les produc-
 tions de ce genre sont toutes d'inspiration, et les
 choses acquises y ont peu de place. Quelques cha-
 115 pitres des Confessions de saint Augustin, des frag-
 mens de saint François de Sales, et de quelques

mystiques, ont été, à diverses époques, des révélations de cette littérature moderne qui se développe avec éclat depuis quelque temps, mais dont le bon
120 goût condamne avec juste raison les écarts. Avant Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, je ne sais aucun écrivain français qui soit entré avec nous en confiance d'ami. Depuis, les ouvrages de ce genre ont obtenu un succès qui a été le plus souvent
125 justifié par le grand talent de leurs auteurs; et le charme qu'on trouve à leur lecture, tient peut-être à cette *vérité relative* qui leur imprime un caractère d'originalité et de nouveauté. En effet Childe Harold et René n'ont aucun trait de ressemblance; la même
130 variété de tons existe entre le livre des Passions et les Etudes de la Nature. Mais ici se présente une réflexion naturelle que je crois bien juste : c'est que ces ouvrages, tout admirables qu'ils sont, doivent être laissés à part, comme portant une physionomie qui
135 leur est propre, et ne peuvent servir de modèle à aucune imitation. On n'est vrai, dans ce genre, que d'après soi-même; si on n'est *soi*, on n'est plus rien que fausseté et affectation; et de là tant de révélations ridicules et trompeuses d'une nature qu'on s'est faite
140 d'après celle d'autrui, et qui ne porte l'empreinte d'aucun type. Prenons donc ces compositions modernes chacune à part, et n'en faisons ni un *genre*, ni une *école*; car tout est particulier en elles, dans leur forme comme dans leur mérite. N'allons pas surtout
145 leur chercher des modèles chez les anciens; elles n'en ont point, comme elles ne sont point destinées à en servir elles-mêmes. Les longs malheurs des peuples de l'Occident tant de fois saccagés par toutes sortes de vainqueurs, la religion nouvelle du Christ, qui

150 transportait dans l'âme une partie du culte que les
anciens rendaient à la divinité, tout cela a concouru
longuement à donner à cette littérature d'inspiration
et non de souvenir, ce caractère intime et *individuel*
dont il n'y a aucune trace dans les littératures clas-
155 siques.

D'où vient cependant que cette disposition de re-
cueillement intérieur, introduite dans les mœurs des
peuples par le christianisme, et que tant de saintes
vies ont si long-temps manifestée dans les monastères
160 et les pèlerinages, a manqué jusqu'au dernier siècle
d'expression littéraire en France? D'où vient que
seuls de tous les peuples de l'Europe, nous n'avons
pas donné à nos productions un caractère distinctif
et en quelque sorte indigène, et que lorsque leur lit-
165 térature s'est créée après les temps de barbarie, on
nous reproche de n'avoir fait que réveiller celle des
Romains, endormie depuis plusieurs siècles? Cette
question demanderait un examen approfondi pour
être résolue sur tous les points; nous nous bornerons
170 ici à présenter quelques considérations générales, qui
pourront du moins contribuer à l'éclaircir.

Lorsque les Romains s'emparaient des provinces
soumises, ils faisaient marcher leur civilisation à la
suite de leurs soldats; aussi la langue latine fut-elle
175 victorieuse comme eux, et s'établit-elle bientôt dans
toutes leurs conquêtes. Quand les peuples du Nord,
au contraire, se jetèrent par torrens sur le midi de
l'Europe, comme ils n'y portèrent que leurs armes, la
langue des vaincus survécut à leur puissance; elle
180 lutta long-temps aidée de tous ses chefs-d'œuvre
contre les vainqueurs, et parvint à se faire adopter
par eux. Mais ce triomphe ne put que retarder sa

perte; altérée en passant par des bouches barbares, elle prit chez les divers peuples qui la profanèrent
185 une physionomie si sauvage, qu'elle devint bientôt méconnaissable. Avec elle, cessa en Europe toute littérature; et comme on détruisait alors les vieux temples de Rome pour élever des temples nouveaux avec leurs statues et leurs colonnes, des langues nouvelles
190 se formaient en même temps en Italie, en France et en Espagne, des débris de cette langue latine, de toutes parts mutilée, et qui ne vivait plus que dans les chefs-d'œuvre qu'elle avait produits. Comme si la France eût voulu déguiser ses larcins, elle fit subir aux maté-
195 riaux qu'elle empruntait, de longues et étranges modifications : aussi notre langue a été formée bien plus tard que les deux autres, et a tenu en quelque sorte du caractère français, ces éternelles variations qui l'ont tourmentée jusqu'au dix-septième siècle. Il est
200 arrivé de là qu'au moment de la résurrection des lettres en Europe, à cette époque si remarquable où la poudre, l'imprimerie et le Nouveau-Monde découverts, ont donné une si forte commotion à tous les esprits, les peuples qui ont trouvé dans leur langage
205 les moyens d'exprimer les nouveaux sentimens que ce mouvement général faisait naître de tous côtés, ont eu des poètes, des historiens, en un mot une littérature. Celle-là, née de l'inspiration du moment, sans érudition préalable, présentée aux suffrages du peuple
210 et non à celui des savans, a été toute populaire et toute nationale. Lopez de Vega et Shakespeare, Pétrarque et Cervantes, ont écrit comme s'ils n'avaient pas étudié dans les colléges; et le Dante lui-même, qui a cru devoir prendre Virgile comme sauvegarde
215 en descendant aux enfers, a bientôt oublié son guide,

et l'a égaré en des sphères toutes nouvelles, où certes il ne lui était d'aucun secours. La France seule résista au mouvement et demeura en arrière, parce que, n'ayant pas voulu s'en tenir à la langue romane, sœur de
220 l'italienne et de l'espagnole, qu'elle aurait pu perfectionner, elle était embarrassée à se composer un langage que Ronsard hérissait de mots érudits, dont notre bon goût la dégagea bientôt. Elle ne manqua de littérature que faute de moyens d'expression, et
225 demeura long-temps comme spectatrice indifférente d'une lutte où la victoire devait lui être assurée dès qu'elle se présenterait.

Une chose remarquable cependant, et qui nous servira à connaître pourquoi nous avons été surtout imi-
230 tateurs, c'est que nous avons les plus anciennes et les meilleures écoles de l'Europe. Mais l'admission de la langue usuelle dans ce sanctuaire des lettres, eût semblé une profanation ; sentinelles généreuses vouées à la garde des morts, nous n'accordions pas
235 même protection aux vivans. Aussi avons-nous des commentateurs et non des écrivains, et tous les peuples de l'Europe étaient déjà instruits et jugés dans leur langue, tandis que les Français n'entendaient dans la chaire et dans les tribunaux qu'un idiome barbare
240 et prétentieux qu'ils ne connaissaient pas, et que les Romains eux-mêmes n'eussent jamais reconnu.

On se fatigua cependant de parler latin au peuple français, et espagnol à la cour de Louis XIII ; Pierre Corneille s'indigna des tributs d'admiration envoyés
245 aux littératures étrangères, et le Cid parut. Ce premier chef-d'œuvre portait un caractère d'originalité qui semblait du plus heureux augure pour la littérature française : un sentier nouveau était tracé ; il ne

fallait plus que le parcourir ; la médiocrité, qui a toujours l'envie et le pédantisme à ses gages, les arma pour en fermer l'entrée. Scudéry, l'Académie et les collèges se jetèrent en travers du grand Corneille, qui les franchit pour arriver à Cinna ; et la route fut ouverte. Mais les censures académiques avaient retenti dans toute la république des Lettres, et il n'appartenait peut-être qu'à celui qui les avait encourues, de ne pas en être intimidé. Tous les écrivains secondaires n'osèrent plus faire un pas sans l'approbation d'Aristote. Cependant comme les esprits se sentaient encore du mouvement de la Fronde, ils ne pouvaient se soumettre entièrement aux formes graves et posées des Anciens ; de là naquit un mélange bizarre d'antique et de moderne, et l'on ne vit plus de toutes parts que les romans du jour mis en scène avec des noms grecs ou romains.

Racine et Corneille se soumièrent eux-mêmes à exprimer, à l'aide de Titus et de Bérénice, un désespoir contemporain : l'avantage entre de tels rivaux dépendait entièrement du terrain sur lequel ils combattaient ; et l'auteur des Horaces dut le céder en cette occasion à l'auteur d'Andromaque. Il semblait y avoir dans le talent de Racine une disposition particulière qui tendait au fini des choses et à tout leur perfectionnement possible ; aussi les sujets déjà traités, surtout les sujets antiques, que Corneille tourmentait avec son génie tout moderne, devenaient-ils entre les mains de son rival, des productions presque accomplies, tant il savait heureusement ajouter son propre talent d'amélioration aux créations déjà si belles des tragiques d'Athènes. Ce fut lui, surtout, qui accoutuma le public à ne chercher au théâtre que

la suite des impressions reçues dans les écoles, parce qu'il rendit l'imitation si parfaite, qu'on ne crut pas que la création pût aller aussi loin. Mais il fut bientôt
285 puni de sa condescendance; et dès qu'il voulut, pour s'élever, faire usage de ses propres ailes, elles le portèrent si haut, que le public le perdit de vue et l'abandonna. La France méconnut Athalie.

Toutes les autres branches de la littérature furent
290 aussi soumises à l'imitation des anciens; tous les genres de poésie surtout, si l'on en excepte le sonnet, espèce de tour de force auquel les littératures épuisées ou naissantes s'exercent avec des mots, et qui me semble tenir également de la caducité de la langue
295 latine et de l'enfance de la nouvelle langue. Depuis l'église jusqu'au boudoir, tout le reste suivit l'impulsion donnée. La chaire adopta les formes oratoires de la tribune; nos belles Françaises furent encensées à la façon de Catulle ou de Martial : nous eûmes des
300 bergers d'après Virgile, qui nous les donnait lui-même d'après Théocrite. Boileau nous décocha les traits satiriques d'Horace qu'il avait retrempés; et Fénelon lui-même, pour instruire l'héritier du plus beau royaume de l'Europe, emprunta aux familles
305 héroïques d'Homère, le modeste héritier d'une de ces îles qui sont aujourd'hui par centaines à la possession du premier occupant. On eût dit que l'histoire grecque était une sorte de théogonie imposée aux poètes et aux orateurs, qu'on ne pouvait méconnaître
310 sans impiété, et qu'il y aurait eu sacrilège à admettre d'autres héros, comme il y en aurait à changer de dieux.

En signalant ici les causes qui ont donné à la littérature française ce caractère d'imitation, je suis

315 loin de blâmer ceux qui, les premiers, ont puisé aux sources antiques du beau et du bon ; je les en félicite au contraire, et je reconnais que notre prééminence littéraire sur les étrangers, marquée dès la première apparition de nos chefs-d'œuvre, est due à cette
320 adresse des écrivains du grand siècle de s'emparer tout à coup de ce que le peuple le plus civilisé de la terre, celui d'Athènes, avait légué d'expérience et de goût à ses vainqueurs, et ceux-ci à toutes les nations qui les en avaient dépouillés. Nous avons dès les pre-
325 miers pas dépassé nos voisins, qui, ne profitant de rien, avaient, pour ainsi dire, tout recommencé. Des imitations comme celles de Molière, La Fontaine, Racine et Boileau, sont d'ailleurs des créations ajoutées à celles déjà faites ; c'est partir du point où les
330 anciens se sont arrêtés, pour doubler la carrière qu'ils ont fournie, et élever enfin le siècle qui a vu naître tant de merveilles, à une grande hauteur au-dessus de tous ceux qui l'ont précédé.

Mais les imitateurs des classiques devinrent clas-
335 siques à leur tour, et certes leur immense talent leur en donnait bien le droit. Alors arrivèrent les copistes, et c'est à ceux-ci que nous pouvons justement attribuer la dégénération de notre littérature. Copier une imitation, c'est perdre tout-à-fait de vue le modèle ;
340 c'est ajouter une altération à une altération déjà faite par l'imitation, quelque peu sensible qu'elle ait été. Les traits primitifs de la nature, passant de tableau en tableau, finissent par perdre tout le caractère de leur origine, comme ces monnaies qui n'ont plus
345 d'empreinte pour avoir circulé dans toutes les mains, ou ces rayons de soleil qui n'échauffent plus, après avoir été rejetés par la réflexion de miroir en miroir.

Aux copistes se joignirent les sophistes, les argumentateurs, les partisans des controverses littéraires, et tout ce que les vieilles civilisations jettent d'esprits faux et refroidis par elles dans la frivolité des discussions, et dans le pédantisme des doctrines. L'apparition des rhéteurs est toujours le signal et la cause d'une décadence. Comme ils perdirent le Bas-Empire avec les disputes religieuses, ils dénaturèrent la poésie française à force de vouloir la régenter. Alors s'établit une lutte entre les prétentions scolastiques qui voulaient imposer les formes et jusqu'aux noms antiques à tous les sujets modernes, et les prétentions du bel esprit, qui décorant sa fatuité du nom de *goût*, voulait régler sur les mœurs de ses salons, celles du forum et du portique. L'hôtel Rambouillet s'érigea en tribunal littéraire, où toutes les grandes réputations, consacrées par le temps, furent ridiculement citées; et parmi tous les scandales de cette époque, on vit un traducteur d'Homère en calomnier toutes les beautés, et Voltaire lui-même, emporté par l'impulsion générale, reprocher à Sophocle de n'être pas assez français.

La société vint bientôt agir sur les lettres avec une influence encore plus funeste; cette société que la cour du régent avait rendue à la fois frivole et positive, que le système de Law et le besoin de corruption avait jetée dans les idées matérielles, et qui se servait de principes philosophiques pour excuser ses vices, et de systèmes spéculatifs pour s'en créer de nouveaux. La littérature devint un moyen de spéculation, comme tout le reste. Tous les scandales avaient leur tarif : le vice avait besoin de sophismes, et il les payait en applaudissement et en faveurs. Il

n'y eut plus rien de vrai, parce qu'il n'y avait rien de pur; et sous les futilités matérielles, amassées avec tant de persévérance, furent bientôt étouffés toute noble inspiration, tout sentiment de l'idéal, et par
 385 conséquent toute poésie.

Aussi, que sont devenues toutes ces productions que n'avait point vivifiées la poésie, âme de tout ce qui doit vivre, réunion sublime de l'idéal et du réel, en un mot expression plutôt qu'imitation de la nature : car une copie, quelque exacte qu'elle soit, ne
 390 rend pas la nature, si l'imagination n'a point pénétré dans son esprit. Voilà surtout en quoi l'idéal et la vérité sont si intimement unis l'un à l'autre; *la nature*, comme l'a dit Schiller, *n'est qu'une idée de l'esprit*
 395 *qui ne tomba jamais sous les sens : elle est cachée par les objets, mais elle ne peut jamais être un objet; il est accordé ou plutôt il est imposé à l'art idéal de saisir l'esprit de chaque chose et de l'enchaîner sous une forme matérielle, mais il ne peut jamais le présenter*
 400 *aux sens : seulement, par sa puissance créative, il peut le montrer à l'imagination, et par là être plus vrai que toute réalité, et plus positif que toute expérience.* C'est cet idéal qui enflammait et inspirait nos grands écrivains du grand siècle; c'est leur propre
 405 sublimité qui rendait si vrais les tableaux de *Cinna*, de *Polyeucte*, des *Horaces* et d'*Athalie*; c'est dans l'idéal que Bossuet et Pascal ont saisi leurs grandes pensées religieuses, que La Fontaine et Molière sont allés chercher cette nature de l'homme si variable, si
 410 infirme et quelquefois si sublime, qu'ils nous ont rendue comme ils l'avaient surprise. Mais l'idéal n'est pas trop de ce monde, et il faut un grand détachement de tous les objets matériels, pour s'élever en lui à

quelque hauteur : on ne saurait le faire descendre
415 dans la fange de l'irréligion et du vice. Il y a dans
l'irréligion surtout un germe mortel qui s'attache à
tout ce qui vient du cœur, à toute poésie ; et Voltaire
l'a si bien senti, que dans ses plus beaux titres de
gloire, ses ouvrages dramatiques, il a semblé abjurer
420 en vers tous les faux principes de sa prose, et de-
mander pour *Zaïre*, *Alzire* et *Mérope*, à ces mêmes
sentimens moraux et religieux qu'il poursuivait
ailleurs, des inspirations qui pussent assurer un suc-
cès durable, et même contemporain, à ses compo-
425 sitions.

Certes, puisque nous avons parlé de Voltaire, c'est
le cas de déplorer ici les terribles effets de l'influence
du monde sur le plus beau talent qui s'abandonne à
lui. Voltaire ne traîna pas impunément les inspira-
430 tions des Muses à travers la cour du régent, et les
salons dépravés de Paris. Ces chastes filles du ciel
entrèrent à regret en partage avec les divinités de cette
époque, le sophisme et l'impiété, et se voilèrent sou-
vent lorsqu'il s'approcha de ses nouveaux autels.
435 Tout ce que la nature distribue si inégalement parmi
les hommes, elle semblait l'avoir rassemblé sur cet
homme extraordinaire ; aucune des facultés puis-
santes de l'âme, qui font le grand homme, ne lui
manquait ; et les circonstances avaient été en quelque
440 sorte disposées pour que l'apparition d'un semblable
phénomène dans les lettres fût appuyée de tout ce qui
pouvait la favoriser. Il arrivait, porté déjà par le siècle
qui finissait, à la hauteur où ses devanciers s'étaient
arrêtés ; il se trouvait seul debout, dans toute sa jeu-
445 nesse, au milieu des vieilles supériorités qui pen-
chaient vers le tombeau, et de tant d'infériorités nais-

santes qui ne devaient jamais l'atteindre : une sorte de royauté littéraire semblait être dans sa destinée ; il aima mieux en descendre et se jeter en tête de la
450 foule, parce que c'était elle qui applaudissait. Peu confiant en l'avenir, même pour sa propre gloire, il voulut que le présent la lui payât tout entière ; et ce ne fut qu'en flattant ses goûts, et en se montrant docile à ses exigences, qu'il en obtint un semblable traité. Il
455 lui fut imposé d'arrêter de toutes ses forces l'impulsion poétique, qu'il aurait dû presser de tout son talent, et il mérita peut-être que la postérité, qu'il semble avoir oublié dans plusieurs circonstances, l'oublie, à son tour, dans ceux de ces ouvrages qu'il
460 ne lui a pas consacrés. Car la postérité n'est pas un vain nom pour le poète : c'est elle surtout qu'il doit regarder ; et si ceux qui l'entourent semblent condamner les sacrifices qu'il lui fait, son oreille prophétique doit entendre d'avance tous les murmures con-
465 temporains se perdre au milieu de ses acclamations. Si Voltaire avait voulu user de tous ses droits de grand homme, s'il avait moins tenu à être, ce qu'on apprécie le plus dans les salons, homme de goût, il se fût jeté avec moins de ménagement dans ces heu-
470 reuses innovations qu'il a rendues si avantageuses à la scène française, mais où il est demeuré encore loin de lui-même. Certes, le goût, que M. Lemer cier appelle si bien *le ministre de la raison*, est un guide heureux et sûr qu'il ne faut pas négliger ; mais, tout
75 en rendant justice à ce sentiment exquis des Français, qui leur fait discerner avec tant de promptitude et de délicatesse le mal que peut causer un pli de rose à la mollesse d'un sibaryte, je le crois méticuleux et timide, et je craindrais de lui donner un ascendant

480 trop prononcé sur les arts. Il ne peut d'ailleurs obtenir qu'une importance accessoire, de quelque façon qu'on veuille l'étendre : il n'a que faire où manque la vie, et l'habit le plus élégant ne sert de rien sur un corps paralysé. C'est à la crainte de le blesser peut-être que nous devons attribuer le manque de vérité qui existe quelquefois dans la peinture que Voltaire a faite, au théâtre, des mœurs de toutes les nations, si l'on en excepte cependant celle des mœurs chevaleresques, qui est d'une fidélité et d'une grâce ravissante. Ses pâles imitateurs appelèrent comme lui à leur secours tous les âges et toutes les parties du monde, et ne firent que vieillir des sujets neufs. Les héros les plus étranges accoururent de tous les points de l'univers pour répéter au théâtre les fadeurs amassées durant un siècle, dans les coulisses ; et depuis Manco-Capac jusqu'à Téléphonte, d'Aristomène à Mustapha et Zéangir, on eût dit une même famille d'amans et de guerriers, sortis des mêmes écoles, ou nés avec des sentimens jumeaux.

500 Cependant ce même mouvement des esprits qui préparait une révolution politique si cruelle, et devait ramener les peuples avec tant de violence à des vérités d'un usage impossible, rapprochait d'une manière insensible et plus heureuse, la société, et la littérature qui en exprime les goûts et les besoins, de cette vérité qui pour elles est la source la plus pure de toutes les beautés. Notre siècle littéraire actuel a commencé avant la fin du dernier siècle ; les vers de Gilbert, la comédie des Etourdis, les poèmes de Delille, 510 les tragédies de Ducis, quelques odes de Lebrun, ont marqué d'une manière très éclatante la transition d'une époque à l'autre, et prouvent incontestablement

que déjà, avant la révolution, les esprits distingués sentaient le besoin de remonter aux modèles du grand
515 siècle pour simplifier, d'après eux, leurs conceptions, épurer leur style, et chercher enfin dans leur âme cette inspiration poétique que le dix-huitième siècle avait vainement demandée aux abstractions, aux sophismes et à toutes les fausses prétentions de l'es-
520 prit. Honneur donc aux premiers écrivains qui, avant notre entière régénération, s'étaient déjà replacés d'eux-mêmes sur la route que les Muses françaises n'auraient jamais dû quitter, et qui l'ont suivie jusqu'à nos jours avec tant de persévérance et de bonheur!

525 Si le dix-huitième siècle a manqué de gloire poétique, on ne peut lui contester du moins celle d'avoir prêté à la raison et à la philosophie un langage digne souvent d'un plus noble but. C'est encore ici le lieu de regretter qu'il ne se soit pas mêlé un peu d'idéal à
530 tous ces systèmes philosophiques, qui, en s'élevant, se seraient éclairés, et auraient réfléchi peut-être sur la société un jour plus vrai et moins effrayant. Lorsque l'esprit de système va tâtonnant sur la terre, pour y chercher ses démonstrations, il donne le plus souvent,
535 en aveugle, les résultats pour les causes; et comme ses regards ne peuvent rien pénétrer à travers l'enveloppe naturelle, il s'arme de l'analyse, et décolore et dépouille jusqu'à ce qu'il soit arrivé au squelette des choses. L'idéal dans la philosophie vient, comme un
540 rayon divin, éclairer souvent le tissu des faits, de manière à ce qu'on puisse le suivre de fil en fil; et comme la cause en est toujours haute, il élève le cœur et la raison pour atteindre jusqu'à elle. Il est permis de croire que Montesquieu et Buffon, rattachant leurs
545 grands codes des lois et de la nature à une grande

pensée religieuse, les eussent rendus plus imposans et peut-être plus vrais, et que surtout leur style, déjà si pur et si brillant, se fût animé de cette flamme qui vivifia plus tard les productions de Rousseau et de
550 Bernardin de Saint-Pierre. Si ces deux écrivains ont une autre éloquence, et si leurs ouvrages nous donnent bien d'autres émotions, c'est que le sentiment religieux était au fond de leur cœur, et y fécondait tous leurs sentimens; c'est qu'ils s'étaient jetés tout-à-fait
555 en dehors de ce monde décrépit, où la jeunesse de leur âme aurait eu peine à respirer. Leur présence au milieu du dix-huitième siècle, leur existence poétique qui fut une protestation continuelle contre les mœurs de cette époque, se présentent ici pour proclamer hau-
560 tement que la littérature du siècle dernier fut traînée en accessoire à la suite de l'esprit de système; que, philosophiquement hardie, elle fut littérairement servile, et que c'est elle surtout qui, fautive comme la société dont elle était l'expression, a effacé ce caractère
565 primitif que Bossuet et Corneille avaient su lui imprimer.

Notre révolution vint couper au pied cette société flétrie, dont les rameaux se séchaient de toutes parts, et dont toute la vie semblait s'être retirée dans quelques
570 beaux rejetons; elle fut comme un nouveau déluge qui rajeunit le monde social. Les individus qui s'étaient précipités, dès long-temps, hors des sentimens naturels et religieux, et par conséquent hors de la vérité, dans toutes les fausses voies de la corruption,
575 furent soudainement ramenés à ce sentiment primitif qui, dès qu'il se montre, anéantit tous les autres: la conservation de soi. Avec lui l'existence morale recommença tout entière. La famille reprit racine dans

la société, et y ramena les goûts et les principes vrais
580 et purs qui sont les seuls vraiment nobles et sociaux.
Or, ce monde nouveau, régénéré par un baptême de
sang, est maintenant encore dans sa jeunesse; et
comme l'énergie des premiers temps a fortement em-
preint de couleurs poétiques nos deux plus belles pro-
585 ductions, la Genèse et l'Illiade, nous ne doutons pas
que notre littérature ne se ressente aussi poétiquement
de cette vie nouvelle qui anime notre société. Celle-ci
est devenue plus vraie; la littérature le sera aussi : il
est entré violemment du sérieux dans les esprits; elle
590 sera sérieuse. Nos pensées ont été fortement refoulées
en nous-mêmes; elle sera plus intime : elle nous ré-
vélera des secrètes parties du cœur que lui auront dé-
couvertes ses grandes secousses; elle exprimera les
sentimens, les passions qui l'auront déchiré; elle nous
595 donnera enfin de la poésie, car le malheur est de
toutes les inspirations poétiques la plus féconde. Lors-
qu'endormis dans la prospérité, nous abandonnons à
notre esprit l'exercice de toutes nos facultés, lorsque
nous l'investissons de tout ce qu'il y a en nous de
600 puissance pour penser et pour sentir, il dépense le
plus souvent tous ces trésors en vaines futilités; il
cherche à consolider notre joie avec des sophismes,
ou à l'entretenir avec des contes et une joie factice.
Le sophisme et l'irréligion, toujours prosaïques, sont
605 là pour assoupir ou étouffer les protestations du cœur;
et le siècle où il y a en nous une telle disposition, leur
appartient. Mais lorsque les évènements font rentrer
la vie dans le cœur, lorsque la patrie, la famille, le
moi, sont menacés, tous les sentimens énergiques se
610 réveillent. De vaines argumentations ne sont plus de
saison. On agit parce qu'on sent : on exprime, non ce

qu'on a analysé, mais ce qu'on éprouve ; il y a enfin un mouvement naturel qui décide tout, et l'expression littéraire de tout cela est la poésie.

- 615 Je ne prétends pas ici la restreindre à rendre seulement les passions, et la reléguer tout entière dans le domaine du cœur. Celui de l'imagination aussi lui est ouvert, et c'est là que tout ce qu'il y a de fictif et de merveilleux est heureusement employé par elle ; mais
- 620 la vérité est une de ses conditions premières jusque dans les fictions les plus étranges. Or la vérité devient ici conventionnelle et en quelque sorte *harmonique*. Elle consiste à prêter aux êtres inventés des actions et des paroles en harmonie avec leur caractère donné.
- 625 Une fois que vous l'avez établi, vous vous êtes imposé le devoir de demeurer fidèle à vos propres créations, comme pour les êtres connus et dont le caractère est fixé par l'histoire ou l'opinion ; vous êtes obligé de les soutenir toujours les mêmes dans les diverses situa-
- 630 tions où vous les placez.

- Ces deux conditions d'originalité dans les conceptions et de vérité dans les mœurs, prises toutes deux dans le domaine de l'idéal, constituent principalement la poésie et commencent depuis quelque temps à être
- 635 remplies avec quelque succès par nos écrivains, comme elles l'ont été si dignement dans le siècle de Louis XIV. Nous avons même, de plus qu'alors, ces productions toutes modernes que j'ai déjà signalées, et qui portent un caractère de vérité *relative* ou *individuelle*.
- 640 Les plus brillants essais en ce genre annoncent une gloire nouvelle à la France, qui a déjà passé par toutes les gloires ; et si de malheureux préjugés *scolastiques* ou politiques ne venaient entraver l'impulsion donnée à notre jeune littérature, on aurait droit

645 de tout espérer du noble essor qu'elle a pris. Mais la religion, que sous le rapport littéraire on peut appeler, je crois, la *poésie du cœur*, et qui donne les plus belles inspirations, comme l'ont prouvé, à trois mille ans de distance, Homère et Chateaubriand, est en
650 butte aux soupçons et aux attaques de beaucoup d'esprits ombrageux qui ne veulent voir en elle que l'alliée du pouvoir, tandis qu'elle en est la source. Les hommes qui professent de tels principes, s'arment de nouveau, contre un danger illusoire, de la philoso-
655 phie du XVIII^e siècle, et veulent ramener avec elle l'esprit d'analyse et de raisonnement, si funeste à toutes les inspirations; de là vient que la poésie semble plus généralement hostile au parti qui la range parmi les auxiliaires d'une autorité menaçante,
660 et qui s'effraie de tous les cultes, même de celui de l'âme. D'un autre côté, tous ceux qui prétendent se déclarer les conservateurs des vrais principes littéraires et sociaux, et qui, tout voués aux idées positives, font un mélange adultère d'irréligion et de mon-
665archie, traitent la poésie d'innovation et la proscrivent comme telle. La lutte n'est donc pas engagée entièrement à son sujet entre deux partis politiques; elle existe entre ceux qui veulent croire quelquefois à leur cœur, et ceux qui, ne croyant qu'à leur raison ou à
670 leur mémoire, ne se fient qu'aux routes déjà tracées, dans le domaine de l'imagination; on pourrait même dire, entre le XVIII^e et le XIX^e siècle. Mais les hommes du premier sont encore à la tête de toutes les écoles; et comme, lorsque le christianisme s'introduisit à
675 Rome, on redoubla d'encens et de prières aux pieds des dieux long-temps oubliés, les pédans de collège sont doublement païens depuis que leur mythologie

est menacée, et qu'on se permet de puiser ses inspira-
tions ailleurs que dans leurs livres. Dégradateurs pré-
680 coces de cette jeunesse qui leur est confiée et qui est
aujourd'hui avide de savoir, comme celle qui l'a pré-
cédée l'était de plaisirs, ils lui rendent suspectes toutes
ses émotions et arment d'un bouclier critique ces
jeunes âmes qu'ils devraient offrir dans toute leur
685 virginité aux douces impressions des arts. Aussi
est-ce un spectacle bien douloureux de voir ces philo-
sophes imberbes poursuivre du scalpel toutes les pro-
ductions des arts comme les belles illusions de leur
âge, et abandonner ce que la nature leur a si inuti-
690 lement départi, la faculté de sentir, pour se jeter après
ce qui est refusé à leur inexpérience, le droit de rai-
sonner et de juger.

A cet enseignement funeste des écoles dont la ten-
dance philosophique doit finir nécessairement par
695 être irrégulière, à ces déclamations quotidiennes des
scolastiques, contre cette poésie qu'ils accusent d'être
fausse, parce qu'ils ne connaissent que des vérités de
convention, nous voulons opposer un enseignement
public et solennel, qui proclame non pas de nou-
700 velles doctrines, mais les principes éternels du vrai et
du beau, fondés sur les deux plus anciens livres du
monde, la Bible et l'Iliade; nous voulons continuer
en quelque sorte les grands exemples de Corneille et
de Bossuet, sinon par nos ouvrages, du moins par nos
705 conseils et notre admiration hautement publiée, et
montrer d'après eux comment les Français doivent
imiter. Nous laissons à toutes les réputations litté-
raires contemporaines le soin de l'enseigner par leur
exemple; car l'exemple est le meilleur des conseils.
710 Nos doctrines seront fortes, car elles s'appuieront à la

fois et sur les modèles qui nous ont été laissés, et sur ceux qui nous sont donnés depuis trente ans. Et si un scrupule, qu'à tort on appellera *classique*, éloigne de nos rangs des écrivains qui tiennent plus par leurs
715 préjugés que par leur talent, à une école que nous croyons pernicieuse, parce qu'elle est fausse, ils ne peuvent nous empêcher de nous servir de leurs productions, comme d'un appui utile à notre cause; leurs ouvrages nous appartiennent; et c'est là surtout
720 que nous aimons à chercher leurs vrais principes, plutôt que dans des discussions d'apparat et des conversations de coterie, où tout est obligé et réglé d'avance par l'usage et les procédés. Agamemnon, Tibère et les Templiers, l'Histoire des guerres de Re-
725 ligion, Corinne et le Génie du Christianisme, tout ce que la comédie a reçu de distingué des auteurs de *la Petite ville*, des *Étourdis* et de *l'Avocat* (pour ne parler que des productions que l'opinion a déjà souverainement adoptées), sont autant de monumens
730 élevés à la gloire littéraire du XIX^e siècle, qui portent tous plus ou moins ce type de vérité *relative* ou *absolue*, que nous demandons à sa régénération. Nous appelons de tous nos vœux, dans nos rangs dociles, mais dévoués, tous les chefs expérimentés
735 qui voudront les conduire avec courage; nous croyons qu'il y a encore quelque gloire à concourir au but que nous nous sommes proposé, et que nous atteindrons bien plus sûrement avec eux. Tout devient solennel maintenant dans les lettres, et la plus grande utilité
740 politique et morale pourrait résulter d'une telle association. Qu'on songe bien que ce n'est plus le moment d'enfermer les doctrines dans les écoles et dans les salons : dans un gouvernement où toute la nation est

appelée à participer aux droits de conseil et d'admini-
745 nistration, tous les enseignemens doivent être publics,
et celui des lettres surtout, parce que si la société agit
d'abord sur elles, elles réagissent à leur tour avec une
influence au moins égale sur la société, et que les
principes de vie et de prospérité sont les mêmes pour
750 toutes deux.

ALEX. GUIRAUD.

POÉSIE

LA

GUIRLANDE DE ROSE-MARIE

Sous les arbres vieillis du rempart solitaire
Qui présentait l'Eden à nos jeunes désirs,
Comme un ange furtif qui visite la terre,
Un enfant sur nos pas égarait ses loisirs.

5 Dix printemps sur son front peignaient de tendres roses,
Marie était son nom, Rose y fut ajouté.
Pourquoi ces belles fleurs, dans leur avril écloses,
Tombent-elles souvent sans atteindre l'été?

Tu sais, ma sœur, tu sais qu'elle était belle!
10 Tous les enfans cherchaient à l'embrasser.
Quand son regard venait nous caresser,
Pour la voir plus long-temps nous courions après elle;
Nos ceintures de lierre enchaînaient son beau corps;
Sa fuite dans nos bras n'avait plus de passage;
15 Elle disait : « Laissez! j'aimerai le plus sage. »
Et nous étions sages alors.

Élégies et poésies nouvelles, Paris, Ladvocat, 1825, in-18.

1 Te souvient-il, ma sœur, du rempart — 2 à nos premiers désirs? — 3 Te souvient-il aussi qu'en passant sur la terre — 4 Une jeune beauté riait à nos plaisirs? — 5 Son dixième printemps la couronnait de roses — 7 ces tendres fleurs — 13 Avec des cris d'amour nous arrêtions ses pas — 15 Elle disait : « Cessez! — 16 Et nous rompions sa chaîne, et nous parlions plus bas.

- Et quand elle eut douze ans, moi plus petite encore,
 Quand le malheur entra dans notre humble maison,
 J'allai lui dire adieu ; sa voix frêle et sonore,
 20 Du haut du vieux rempart cria deux fois mon nom.
 Elle avait dit : « Déjà!... » sa surprise timide
 A ce déjà plaintif n'ajouta qu'un baiser ;
 Elle pleurait, ma sœur, sa joue était humide,
 Et je pleurai long-temps sans vouloir m'apaiser.
- 25 Hélas! c'est que l'exil est triste pour l'enfance.
 L'indigent orphelin n'a d'ami que le ciel.
 Il erre sans asile, il pleure sans défense,
 Comme un oiseau perdu loin du nid paternel :
 Son souffle se nourrit de plaintes douloureuses ;
 30 Des oiseaux inconnus les cris le font frémir,
 Et même en retournant sur des routes heureuses,
 S'il veut chanter long-temps il a l'air de gémir.
- Mais, je reviens, je vole, et je cherche Marie ;
 Je cours à son jardin, j'en reconnais les fleurs.
- 35 Rien n'y paraît changé. Cette belle chérie,
 Comme autrefois sans doute y sème leurs couleurs.
 Je l'appelle et je ris. Sa chambre est entr'ouverte,
 Voilà sur son chapeau sa guirlande encor verte ;
 Joyeuse, je palpite, et j'écoute un moment.
- 40 Sa mère sur le seuil arrive lentement :
 Oh! comme elle a vieilli! que deux ans l'ont courbée!

17 Bientôt elle eut douze ans : j'étais plus jeune encore —
 23 Hélas! elle pleurait; sa joue — 25 C'est que l'exil est triste;
 il fait rêver l'enfance — 26 Le jeune voyageur n'a — 29 Son
 ramage se change en plaintes — 32 longtemps il semble encor
 gémir — 33 *Intercalle quatre vers nouveaux :*

A ses regrets, en vain, la patrie est rendue;
 L'orage a dispersé la couvée éperdue :
 Ses frères sont partis; le nid même est tombé :
 En s'envolant, peut-être un d'eux a succombé.

37 Je l'appelle; j'attends

La vieillesse, vois-tu, traîne tant de regrets!

Elle relève enfin sa paupière absorbée,

Me regarde, et ne peut se rappeler mes traits.

45 « Où donc, lui dis-je alors, où donc est ma compagne ?

» A-t-elle aussi quitté sa native campagne ? »

Elle s'est tue encore, et se cachant les yeux,

D'une main défaillante elle a montré les cieux.

Aux pleurs qu'elle versait ma voix n'a pu répondre ;

50 Le jardin me parut en deuil.

Je sentis mon âme se fondre,

Et tout mon corps trembler en repassant le seuil.

J'ai trouvé dans un champ sa dernière demeure ;

Je l'ai nommée encore en tombant à genoux.

55 O ma sœur ! à douze ans se peut-il que l'on meure ?

Quoi ! moins que sa guirlande elle a vécu pour nous !

45 lui dis-je, est Rose ? où donc est votre fille ? — 46 quitté sa maison, sa famille ? — 49 A ses gémissements, ma voix — 52 Et mes genoux trembler — 53 *Intercalle seize vers nouveaux :*

J'allais... je demandais... Ta sœur, presque étrangère,

Cherchait seule un objet qu'on avait vu si beau.

Hélas ! les pieds légers évitent la fougère

Qui croît à l'entour d'un tombeau.

La mort et le malheur épouvantent la vue ;

On passe en courant devant eux.

Que devient l'infortune à la fuite imprévue

D'un ami distrait ou honteux ?

Parmi tous les témoins de ma première aurore,

Le vieux rempart, les champs semblaient m'aimer encore,

Le soleil d'autrefois brillait sur mon chemin :

Mais personne, ma sœur, ne me pressa la main.

Les yeux avaient cessé pour moi, pauvre et craintive,

Et celle qui pleura de nos premiers adieux,

Qui m'eût tendu les bras dans sa pitié naïve,

Ne vint pas essuyer mes yeux !

53 sa nouvelle demeure

Nulle fleur ne croissait sur sa grâce endormie,
Elle les aimait autrefois !
Mais je connais la tombe où dort ma jeune amie ;
60 Un chapelet d'ivoire en distingue la croix.
Comme on nous vit atteindre à sa taille élégante,
Pour l'embrasser de notre amour,
Tu verras par nos soins quelques feuilles d'acanthé,
De son étroit asile embrasser le contour.

M^{me} DESBORDES-VALMORE.

57 Nulles fleurs ne couvraient cette vierge endormie —
58 Elle aimait les fleurs autrefois — 59 Tout est triste au
tombeau de notre jeune — 60 en orne seul la croix — 61 vit
l'attendre au seuil de sa chaumière — 62 Pour l'entourer —
63 On verra, par mes soins, quelques feuilles de lierre —
64 De son dernier asile

L'AUMÔNE*

A MADAME ***.

Ce que vous donnez en mon nom, vous
sera rendu au centuple par mon Père.

(Évangile.)

Voici venir, mes sœurs, le dernier mois d'automne;
Un beau jour, maintenant, est rare et passager :
Le pauvre, demi-nu, des premiers froids s'étonne;
Travaillons pour le soulager.

5 Toi, reprends, Aglaé, l'aiguille intelligente
Qui nous rend nos bouquets de fleurs;
Toi, la navette diligente
Qui marie, en courant, leurs soyeuses couleurs.

10 Donne-moi mes pinceaux; la nature éveillée
Se dégage de l'ombre, et rit de toutes parts;
Un rayon de soleil court sur l'herbe mouillée;
Et ces pâles bouleaux rassemblent les brouillards
Autour de leur cime effeuillée.

Poursuivons un projet par le cœur entrepris :
15 Appliquons-nous, mes sœurs; faisons de beaux ouvrages

* Tout le monde connaît cette association de charité, qui distribue des secours si abondans aux malheureux, au moyen des ouvrages de tout genre que leur consacrent les dames les plus distinguées de Paris, et dont la vente se fait dans les salons (M. F.).

Que les pauvres vendront aux riches de Paris.
 Nous, à Dieu seulement demandons-en le prix,
 Sans rechercher d'autres suffrages.

20 L'hiver sera, mes sœurs, plus rude qu'on ne croit :
 Et déjà, dans la cour, d'un ton piteux et triste,
 Un tout petit enfant demande qu'on l'assiste,
 En soufflant dans ses mains toutes rouges de froid.

25 Vous avez vu souvent, au seuil du presbytère,
 Cette femme encor jeune, et d'un maintien tremblant,
 Qui nourrit un enfant, pâle comme sa mère,
 Et qui pleure en le consolant.

30 Au sortir de l'église, hier, je l'ai cherchée :
 On m'a dit que, malade et n'ayant point d'abri,
 Dans la grange prochaine elle s'était couchée,
 Et que l'enfant souffrait d'être si mal nourri.

Ma mère en a pleuré, puis m'a donné pour elle ;
 Et j'ai couru bien vite apporter ce secours.
 Mais ce n'est point assez : travaillons avec zèle,
 Mes sœurs, et de tous deux nous sauverons les jours.

35 Dans notre livre de prières
 (Je l'ai lu bien souvent, mes sœurs), il est écrit
 Que tous les pauvres sont nos frères ;
 Oui, qu'ils sont, comme nous, enfans de Jésus-Christ.

40 La fortune, ici-bas, n'est pour nous qu'une épreuve.
 Qui possède beaucoup, doit donner beaucoup d'or ;
 Et qui possède peu, devra donner encor ;
 C'est le cœur qui fait tout : le denier de la veuve
 Sera compté comme un trésor.

45 Tel est des livres saints l'enseignement suprême,
 Qu'un ange suit le pauvre et veille sur ses pas ;
 Qu'un refus est, là-haut, puni comme un blasphème ;
 Qu'un cri de faim maudit tous ceux qu'il n'émeut pas,
 Et qu'en donnant au pauvre, on prête à Dieu lui-même.

- Et si vous en doutez, écoutez le récit
 50 D'un miracle opéré par le chef des apôtres,
 En des temps meilleurs que les nôtres ;
 Il s'est fait à Joppé ; la Bible nous le dit.
- « Une femme y mourut qui pratiquait l'aumône,
 Nourrissait l'orphelin, accueillait l'exilé,
 55 Et de son toit béni ne renvoyait personne,
 Sans l'avoir satisfait ou du moins consolé.
- » A saint Pierre, aussitôt, le peuple vint l'apprendre.
 On avait exposé la morte en sa maison,
 Et tous les gens de bien étaient en oraison,
 60 Le suppliant de la leur rendre.
- » Tous les pauvres surtout, les pauvres désolés
 Lui contaient ses bienfaits, lui peignaient leurs alarmes ;
 Les veuves, les enfans lui montraient, tout en larmes,
 Leurs habits qu'elle avait filés.
- 65 » Il se mit à genoux, et pria. Sur la sainte
 La grâce de Dieu descendit.
 Levez-vous, lui dit-il. La morte l'entendit.
 Et tous crurent à Dieu dans la funèbre enceinte.
 Quand l'apôtre la leur rendit. »
- 70 Donnons, mais sans éclat, et même avec mystère ;
 Là-haut veille, mes sœurs, un témoin précieux.
 Donnons : ce qu'on répand d'aumônes sur la terre,
 S'amasse en trésor dans les cieus*.

ALEX. GUIRAUD.

* Cette pièce est extraite d'un recueil de *Poèmes élégiaques* par M. Alex. Guiraud, qui vient de paraître chez Amb. Tardieu, rue du Battoir, n° 12. Nous rendrons compte dans notre prochaine livraison de ce charmant volume, où l'on retrouve tout le beau talent de l'auteur des *Macchabées*, et qu'attendait depuis long-temps l'impatience de tous les amis des Muses. Prix : 3 fr. 50 cent. (M. F.).

LE PUNCH

ODE

La cour brillante et choisie
Des hauts palais de l'Ether,
Se fatiguait d'ambroisie
Sous les yeux de Jupiter.
5 On baillait dans le ciel même...
Et Mercure, au pied léger,
Veut charmer l'ennui suprême
Par un délice étranger.

10 Au jardin des Hespérides,
Le dieu cueille, en souriant,
Ces fruits d'or aux sucres acides
Dont s'embaume l'Orient;
Puis il vole au Nouveau-Monde,
Et prend cette plante encor,

Tableaux poétiques, Paris, U. Canel, 1828, in-8°. — Epigraphe : « La journée du lendemain ramenait les mêmes choses et nous la regardions encore comme un bienfait. » (Le C^{te} de Forbin.) — Une introduction de dix-huit vers et une conclusion de quatorze vers nouveaux.

1-4 Fatigués de l'ambroisie,
Les Dieux tristes dans l'éther
Sentaient leur âme saisie
D'ennui, près de Jupiter.

8 Par un breuvage

15

Qui de l'abeille féconde
Fait oublier le trésor.

20

Par le divin assemblage
De ces sucS délicieux,
Hébé forme un doux breuvage
Qu'elle verse à tous les dieux ;
Mais Vénus, peu satisfaite,
Le blâme et dit : Mes amis,
Il n'est de boisson parfaite
Sans le secours de mon fils.

25

Dans cette liqueur nouvelle
L'Amour plonge son flambeau,
Et sa divine étincelle
Fait jaillir un feu nouveau.

30

Le nectar bouillant pétille,
Il s'embrase, il est plus pur ;
Et dans une coupe il brille
De flammes d'or et d'azur.

35

La coupe toujours remplie,
Qui circule aux mains des dieux,
Chasse la mélancolie
De l'Olympe radieux.

40

Au bruit des chants d'allégresse,
On voit la céleste cour
Savourer la double ivresse
Du nectar et de l'amour.

Liant de ses doigts d'albâtre
Deux papillons à son char,
Le dieu qui pleure et folâtre
Nous apporta ce nectar.

41-44

Touchés du malheur des hommes,
Les Dieux ont permis plus tard
Que, dans l'exil où nous sommes,
Nous partagions leur nectar.

Comme l'immortelle troupe,
Mortels, laissez-vous charmer !
La jeunesse tient la coupe,
Et l'amour va l'allumer.

Le Comte JULES DE RESSÉGUIER.

46 laissons-nous

L'ÉCHO DE LA HARPE

Pauvre harpe du barde, au lambris suspendue,
Tu dormais, dès long-temps poudreuse et détendue !
D'un souffle vagabond la brise de la nuit
Sur ta corde muette éveille un léger bruit.
5 Telle dort en mon sein cette harpe cachée,
Et que seule, la Muse a quelquefois touchée,
Alors qu'un mot puissant, un songe, un souvenir,
Une pensée errante et douce à retenir,
L'effleurent en passant d'une aile fugitive ;
10 Soudain sa corde vibre, et mon âme attentive,
Emue à cet accord qui se perd dans les cieux,
Garde du son divin l'écho mélodieux.

M^{me} AMABLE TASTU.

Reproduit dans les *Annales Romantiques* de 1825. — *Poésies*,
Paris, Ambroise Dupont, 1826, in-8°. — Epigraphe de Th.
Moore :

*My gentle Harp! once more I waken
The sweetness of thy slumbering strain.*

(Ma douce Harpe! j'éveille encore le charme de tes accords
endormis.)

10 Elle vibre soudain

LA BANDE NOIRE

ODE

Voyageur obscur, mais religieux, au
travers des ruines de la patrie... je
priais...

(Ch. NODIER, *Saint-Michel.*)

- « O murs ! ô créneaux ! ô tourelles !
» Remparts ! fossés aux ponts mouvans !
» Lourds faisceaux de colonnes frêles !
» Fiers châteaux ! modestes couvens !
5 » Cloîtres poudreux, salles antiques,
» Où gémissaient les saints cantiques,
» Où riaient les banquets joyeux !
» Lieux où le cœur met ses chimères !
» Eglises où priaient nos mères !
10 » Tours où combattaient nos aïeux !
» Parvis où notre orgueil s'enflamme !
» Maisons de Dieu ! manoirs des rois !
» Temples que gardait l'oriflamme !
» Palais que protégeait la croix !

Nouvelles Odes, Paris, Ladvocat, 1824, in-18 (A). Edition définitive, Paris, Gosselin, 1828-29, in-8° (D). — En A, cette note : « On reprochera peut-être au titre de cette ode sa trivialité ; mais *la Bande noire* est une des *institutions* laissées par la révolution ; et en parlant des choses de cette révolution, la trivialité est souvent un défaut inévitable. » (Note supprimée en D.)

- 15 » Réduits d'amour ! arcs de victoires !
» Vous qui témoignez de nos gloires,
» Vous qui proclamez nos grandeurs !
» Chapelles, donjons, monastères !
» Murs voilés de tant de mystères,
20 » Murs brillans de tant de splendeurs !

» O débris ! ruines de France,
» Que notre amour en vain défend !
» Séjours de joie ou de souffrance,
» Vieux monumens d'un peuple enfant !
25 » Restes, sur qui le temps s'avance !
» De l'Armorique à la Provence
» Vous que l'honneur eut pour abri !
» Arceaux tombés ! voûtes brisées !
» Vestiges des races passées !
30 » Lit sacré d'un fleuve tari !

» Oui, je crois, quand je vous contemple,
» Des héros entendre l'adieu ;
» Souvent, dans les débris du temple,
» Brille comme un rayon du dieu.
35 » Mes pas errans cherchent la trace
» De ces fiers guerriers, dont l'audace
» Faisait un trône d'un pavois ;
» Je demande, oubliant les heures,
» Au vieil écho de leurs demeures
40 » Ce qui lui reste de leur voix.

» Souvent ma muse aventurière,
» S'enivrant de rêves soudains,
» Ceignit la cuirasse guerrière
» Et l'écharpe des paladins ;
45 » S'armant d'un fer rongé de rouille,
» Elle déroba leur dépouille
» Aux lambris du long corridor ;
» Et vers des régions nouvelles,

- » Pour presser son coursier sans ailes,
 50 » Osa chausser l'éperon d'or.
 » J'aimais le manoir dont la route
 » Cache dans les bois ses détours,
 » Et dont la porte, sous la voûte,
 » S'enfonce entre deux larges tours ;
 55 » J'aimais l'essaim d'oiseaux funèbres
 » Qui, sur les toits dans les ténèbres,
 » Vient grouper ses noirs bataillons,
 » Et, levant des voix sépulcrales,
 » Tournoie en mobiles spirales
 60 » Autour des légers pavillons.
 » J'aimais la tour, verte de lierre,
 » Où tremble la cloche du soir ;
 » Les marches de la croix de pierre
 » Où le voyageur vient s'asseoir ;
 65 » L'église veillant sur les tombes,
 » Ainsi qu'on voit d'humbles colombes
 » Couvrir les fruits de leur amour ;
 » La citadelle crénelée,
 » Ouvrant ses bras sur la vallée,
 70 » Comme les ailes d'un vautour.
 » J'aimais le beffroi des alarmes ;
 » La cour où sonnaient les clairons ;
 » La salle où, déposant leurs armes,
 » Se rassemblaient les hauts barons ;
 75 » Les vitraux éclatans ou sombres ;
 » Le caveau froid où, dans les ombres,
 » Sous des murs que le temps abat,
 » Les preux, sourds au vent qui murmure,
 » Dorment, couchés dans leur armure,
 80 » Comme la veille d'un combat.

» Aujourd'hui, parmi les cascades,
 » Sous le dôme des bois touffus,
 » Les piliers, les sveltes arcades,
 » Hélas ! penchent leurs fronts confus ;
 85 » Les forteresses écroulées,
 » Par la chèvre errante foulées,
 » Courbent leurs têtes de granit ;
 » Restes qu'on aime et qu'on vénère !
 » L'aigle à leurs tours suspend son aire ;
 90 » L'hirondelle y cache son nid.

» Comme cet oiseau de passage,
 » Le poète, dans tous les temps,
 » Chercha de voyage en voyage,
 » Les ruines et le printemps.
 95 » Ces débris, chers à la patrie,
 » Lui parlent de chevalerie ;
 » La gloire habite leurs néans ;
 » Les héros peuplent ces décombres ;
 » Si ce ne sont plus que des ombres,
 100 » Ce sont des ombres de géans.

» O Français ! respectons ces restes !
 » Le ciel bénit les fils pieux
 » Qui gardent, dans les jours funestes,
 » L'héritage de leurs aïeux.
 105 » Comme une gloire dérobée,
 » Comptons chaque pierre tombée ;
 » Que le temps suspende sa loi ;
 » Rendons les Gaules à la France,
 » Les souvenirs à l'espérance,
 110 » Les vieux palais au jeune Roi !... »

— Tais-toi, lyre ! silence, ô lyre du poète !
 Oh ! laisse en paix tomber ces débris glorieux
 Au gouffre où nul ami, dans sa douleur muette,
 Ne les suivra long-temps des yeux !

115 Témoins que les vieux temps ont laissés dans notre âge,
Gardiens d'un passé qu'on outrage,
Ah! fuyez ce siècle ennemi!

Croulez, restes sacrés, ruines solennelles!
Pourquoi veiller encor, dernières sentinelles
120 D'un camp, pour jamais endormi!

Ou plutôt, — que du temps la marche soit hâtée.
Quoi donc! n'avons-nous point parmi nous ces héros
Qui chassèrent les rois de leur tombe insultée,
Que les morts ont eus pour bourreaux?

125 Honneur à ces vaillans que notre orgueil renomme!
Gloire à ces braves! Sparte et Rome
Jamais n'ont vu d'exploits plus beaux!
Gloire! ils ont triomphé de ces funèbres pierres!
Ils ont brisé des os! dispersé des poussières!
130 Gloire! ils ont proscrit des tombeaux!

Quel dieu leur inspira ces travaux intrépides?
Tout joyeux du néant, par leurs soins découvert,
Peut-être ils ne voulaient que des sépulcres vides,
Comme ils n'avaient qu'un ciel désert;
135 Ou, domptant les respects dont la mort nous fascine,
Leur main peut-être, en sa racine,
Frappait quelque auguste arbrisseau;
Et courant en espoir à d'autres hécatombes,
Leur sublime courage, en attaquant ces tombes,
140 S'essayait à vaincre un berceau*.

Qu'ils viennent maintenant, que leur foule s'élançe,
Qu'ils se rassemblent tous, ces soldats aguerris!
Voilà des ennemis dignes de leur vaillance!
Des ruines et des débris.

* On sait qu'à l'époque de notre révolution, la violation des tombes royales précéda les attentats régicides, dont le plus odieux, peut-être, fut celui qui s'exécuta lentement et comme à plaisir, sur un enfant (M. F.).

- 145 Qu'ils entrent sans effroi sous ces portes ouvertes;
 Qu'ils assiègent ces tours désertes;
 Pour eux il n'est point de danger;
 Les héros qui veillaient sur ces hautes murailles,
 Les ombres qui jadis ont gagné des batailles,
 150 Ne combattent que l'étranger.
- Ce siècle entre les temps veut être solitaire.
 Allons! frappez ces murs, des ans encor vainqueurs.
 Non, qu'il ne reste rien des vieux jours sur la terre :
 Il n'en reste rien dans nos cœurs.
- 155 Cet héritage immense, où nos gloires s'entassent,
 Pour les nouveaux peuples qui passent,
 Est trop pesant à soutenir;
 Il retarde leurs pas, qu'un même élan ordonne.
 Que nous fait le passé? du temps que Dieu nous donne,
 160 Nous ne gardons que l'avenir.
- Qu'on ne nous vante plus nos crédules ancêtres!
 Ils voyaient leurs devoirs où nous voyons nos droits.
 Nous avons nos vertus! Nous égorgeons les prêtres,
 Et nous assassinons les rois!...
- 165 Hélas! il est trop vrai, l'antique honneur de France,
 La Foi, sœur de l'humble Espérance,
 Ont fui notre âge infortuné;
 Des anciennes vertus le crime a pris la place;
 Il cache leurs sentiers, comme la ronce efface
 170 Le seuil d'un temple abandonné.
- Quand de ses souvenirs la France dépouillée,
 Hélas! aura perdu sa vieille majesté,
 Lui disputant encor quelque pourpre souillée,
 Ils riront de sa nudité!

147-150 D :

Un tel triomphe est sans dangers.
 Mais qu'ils n'éveillent pas les preux de ces murailles,
 Ces ombres qui jadis ont gagné des batailles
 Les prendraient pour des étrangers!

- 175 Nous, ne profanons point cette mère sacrée;
Consolons sa gloire éplorée,
Chantons ses astres éclipsés;
Car notre jeune muse, affrontant l'anarchie,
Ne veut pas secouer sa bannière, blanchie
180 De la poudre des temps passés*.

VICTOR HUGO.

* Cette ode fait partie, ainsi que celle du même auteur, insérée au premier volume de la *Muse*, d'un volume d'odes inédites, qui paraît en ce moment chez Ladvocat. Prix : 3 fr. 50 cent. Nous rendrons compte de ce nouveau recueil d'odes de M. Victor Hugo (M. F.).

177 A les astres

LITTÉRATURE

L'ÉCOLE DES VIEILLARDS

En m'associant à leurs travaux, les auteurs de la *Muse française*, voulant sans doute éprouver mes forces ou mon courage, m'ont confié l'examen de l'*Ecole des Vieillards*; honneur insigne, que je ne
5 puis m'empêcher, je l'avoue, de regarder comme un très pesant fardeau. Est-il, en effet, une tâche plus pénible pour un obscur ami des lettres, que d'avoir à juger un ouvrage aussi imposant par le nom de son auteur, et par l'immense succès qu'il a obtenu et qu'il
10 obtient encore tous les jours? Et si, par un malheur d'autant plus grand qu'il est plus rare, le critique a une conscience littéraire avec laquelle il lui soit impossible de transiger; s'il est forcé par ce tyran intérieur d'attaquer, je ne dis pas l'auteur, je ne dis pas
15 l'ouvrage, mais le succès, pour lequel on a de nos jours un respect profond, parce qu'on ne croit plus à la gloire, il est à peu près sûr d'être vaincu dans le combat, du moins au jugement des spectateurs. Il faut qu'il se résigne et qu'il attende, car ce n'est qu'à
20 la longue que le flambeau de la critique peut faire

évanouir le succès qu'elle examine, comme la lampe de Psyché fit disparaître l'Amour.

M. Delavigne est un homme d'un grand talent, et il en a mis beaucoup dans son ouvrage; il a donc, dans notre siècle anti-poétique, des droits incontestablement acquis auprès de tous ceux qui aiment encore la poésie, et ce n'est pas la *Muse française* dont il devrait redouter les atteintes, si ce même siècle ne lui avait pas décerné un triomphe tel que l'auteur de 30 *l'Ecole des Maris* et de *l'Ecole des Femmes* n'en a jamais obtenu. Il me semble que dans ce recueil on aurait dû louer davantage les beautés innombrables qui brillent dans les dernières productions de M. de la Martine, précisément parce que le public avait 35 fermé les yeux à leur éclat pour ne voir que les taches qui les obscurcissent; et il me semble que dans l'intérêt de l'art, de M. Delavigne et de ses admirateurs eux-mêmes, c'est le cas ou jamais de s'armer envers sa nouvelle comédie d'un peu de sévérité. On voit 40 que, pareil à Caton, *je souris au malheur*; et de peur qu'on ne trouve la comparaison trop ambitieuse, j'ajouterai que, pareil au médecin qui souhaitait à ses amis toutes les maladies imaginables, afin d'avoir la joie de les en guérir, je souhaiterais à M. Delavigne 45 une sorte de chute ou de *non succès*, qui serait bien certainement un effet de l'injustice du public, pour lui montrer de quelle ardeur alors je combattrais pour sa défense.

La comédie est l'école des mœurs; cette vérité universellement reconnue, doit s'appliquer surtout aux 50 ouvrages qui portent eux-mêmes le titre d'*Ecole*. Mais il ne s'ensuit point de là qu'elle doive toujours mettre en œuvre des mœurs irréprochables; elle doit

corriger par l'exemple, et certes dans ce but, le ridicule est bien le moyen le plus puissant, en supposant même qu'il ne soit pas le seul. La nouvelle pièce est déjà si connue, l'analyse en a été si souvent répétée par tous les journaux quotidiens du royaume, qu'il serait aussi fastidieux qu'inutile de la recommencer.

60 Occupons-nous donc seulement de ce qu'on peut apprendre à l'*Ecole des Vieillards*.

Quand Molière a voulu, dans *George Dandin*, nous montrer les inconvéniens d'un mariage inégal sous le rapport de la naissance, il a jeté à pleines mains le ridicule sur un mari fort estimable d'ailleurs; et il n'a laissé là ce pauvre homme qu'après nous avoir ôté, pour lui, tout espoir d'un meilleur avenir. Si M. Delavigne voulait nous détourner des unions inégales sous le rapport de l'âge, c'était la seule marche qu'il eût à suivre. Un vieux mari aimé de sa jeune femme ne pouvait paraître que comme personnage d'opposition et d'exception, ainsi qu'Ariste dans l'*Ecole des Maris*. En effet, si, comme l'auteur semble l'indiquer, Hortense doit persister dans ses bonnes

75 résolutions, Danville a très bien fait de l'épouser : le bonheur du reste de sa vie n'est certes pas acheté trop cher par vingt-quatre heures de tourmens. Si elle doit retomber dans les mêmes fautes, comme on peut se permettre de le soupçonner, la pièce n'est pas finie.

80 Au total, le dénouement vous montre donc un vieillard qui s'est marié et qui paraît avoir bien fait, en regard d'un autre qui se refuse à suivre son exemple et qui paraît faire encore mieux; toute la morale qu'on peut en tirer, c'est que lorsqu'à Paris, on a de puissantes raisons de craindre le sort commun des maris,

85 il suffit d'emmener sa femme au Havre; et là-dessus,

comme sur l'effet moral de la pièce, je suis de l'avis du respectable don Gusman Brid'Oison : *je ne sais qu'en dire, et voilà ma façon de penser.*

90 Je blâmerai donc moins M. Casimir Delavigne d'avoir fait un drame (bien que je n'aime pas ce genre), que d'en avoir fait un sur un sujet qui devait nécessairement être traité d'une manière moins édi-
 95 fiante peut-être, mais certainement beaucoup plus gaie. Il y avait toujours de la gaîté dans le style des *Comédiens*, si la pièce manquait un peu de comique; le sujet n'avait pas été saisi dans tout son ensemble, mais du moins le poëte ne s'en était pas écarté. Ce
 100 mais c'était presque, pour le ton général et la facture des vers, celle de Piron dans la *Métromanie* et de Gresset dans le *Méchant*. M. Delavigne nous a donné le droit d'attendre trop de lui; car, malgré le talent de style qui brille dans l'*Ecole des Vieillards*, s'étant
 105 souvent privé volontairement du secours de cette gaîté qui eût ranimé sa verve, il me semble que cette pièce est aussi inférieure aux *Comédiens* pour la composition et pour le style, que le *Paria*, sous le dernier rapport, est supérieur aux *Vêpres siciliennes*,
 110 et que les *Vêpres*, sous le premier, sont supérieures au *Paria*.

Mais c'est surtout pour la vérité des mœurs que l'ancienne comédie de M. Delavigne l'emporte sur la nouvelle; ce jeune auteur connaissait les coulisses, et
 115 il ne connaît pas les salons. Il dit, par l'organe d'un de ses personnages, qu'il n'aime pas la société des gens qui pourraient examiner *s'il rit trop haut*, ce qui n'arrive pas à la représentation de sa pièce; son public en cela s'est toujours montré de très bonne

120 compagnie. J'ajouterai qu'on ne l'accusera même pas
 d'avoir écouté aux portes, mais alors on l'accusera de
 ne pas s'être borné à la peinture de la société qu'il fré-
 quente. Où a-t-il vu un jeune duc devant lequel des
 gens riches et âgés soient à genoux comme dans sa
 125 pièce? Si l'égalité règne quelque part, c'est dans les
 salons. Tout le monde y est monsieur tel ou tel, et
 personne n'y est Son Excellence. Mais d'un autre
 côté, quand j'entends dire,

Son oncle est aux finances,

130 je me demande : Est-il garçon de bureau, surnumé-
 raire ou ministre? Et puis ce duc, qui mène un si
 grand train, ne devrait pas, ce me semble, louer un
 appartement dans son hôtel, sans qu'on ait même
 daigné nous assurer qu'il ne le loue pas en garni. Et
 135 ce laquais, qui l'appelle *le duc* tout court! et ce maître
 de maison, qui ne sait pas se faire connaître à lui! et
 cette entrée à deux heures du matin dans la chambre
 d'une jeune femme, *comme dans une place d'armes*,
 ainsi que le dit Bartholo, sans que personne l'an-
 140 nonce, sans qu'il s'en excuse autrement que d'une
 visite faite un peu tard! et cette jeune femme qui en-
 gage la conversation avec lui, au lieu de le chasser!
 Je ne parle pas de la déclaration faite *le brevet sur la*
gorge; tout le monde a été d'accord à cet égard. Et ce
 145 vers si ridiculement emphatique dans la bouche d'un
 duc :

Invité chez le fils d'un de nos pairs de France!

Et cette grand'mère, qui pourrait mériter un nom
 assez désagréable, moralement parlant! Mais on sait
 150 déjà que je ne plaide pas ici la cause des mœurs
 pures et parfaites. Je ne verrai donc en elle qu'une

femme du bel air qui trouve *pompeux* le titre de receveur-général; qui trouve *glorieux* pour sa fille et surtout pour son gendre, qu'on présente les armes au
 155 duc, quand il donne le bras à M^{me} Danville; qui se meurt de joie en pensant qu'elle pourra parler à la princesse une telle. Et quand elle dit que le duc reste seul avec elle, quoique sa fille soit là, et que j'entends surtout parler de la partie de piquet, je ne dis pas,
 160 Etait-il bien nécessaire de faire de cette bonne femme une imbécile? je dis seulement : Etait-il bien nécessaire de refaire la chanson du sénateur?

Cette absence de bon ton se fait remarquer dans une foule d'expressions. Quand je lis,

165 *Est-ce heureux d'avoir une voiture!*

je pense que la mesure du vers seule a empêché l'auteur de mettre : *C'est-il heureux!* et je suis encore fortifié dans cette opinion par le vers suivant :

Tiens! ma femme l'a prise! Ah, bah! j'aime à marcher.

170 Je suis fâché aussi que M. Delavigne dans ses vers ait cru devoir emprunter à la prose de M. Picard, certaines formes de style, dont voici un exemple :

BONNARD.

Du Havre où tu naquis constant adorateur,
 Tu cesses de l'aimer!

DANVILLE.

175 *Qu'il moi! charmante ville!*

M. Delavigne rit des auteurs nébuleux; je le comprends ici, mais si je le voulais, je ne le comprendrais pas. Pour tempérer l'amertume de toutes ces

critiques, pour justifier l'éloge que j'ai fait en général
 180 de son style, et pour terminer cet article de la manière
 la plus agréable à ce jeune poëte et à mes lecteurs, je
 citerai un passage que je comprends et que j'applau-
 dis, et que tout le monde comprendra que j'applau-
 disse.

DANVILLE.

185 L'hymen a des douceurs que ta vieillesse ignore.

BONNARD.

Il a tel déplaisir qu'elle craint plus encore.
 Je ne suis pas de ceux qui font leur volupté
 Des embarras charmans de la paternité,
 Pauvres dans l'opulence, et dont la vertu brille
 190 A se gêner quinze ans pour doter leur famille ;
 De ceux qu'on voit pâlir, dès qu'un jeune éventé
 Lorgne en courant leur femme assise à leur côté,
 Et, geoliers maladroits de quelque Agnès nouvelle,
 Sans fruit en soins jaloux se creuser la cervelle.
 195 Jamais le bon plaisir de madame Bonnard,
 Pour danser jusqu'au jour, ne me fait coucher tard,
 Ne gonfle mon budget par des frais de toilette ;
 Et jamais ma dépense, excédant ma recette,
 Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
 200 Sur le terrain mouvant du tiers consolidé.
 Aussi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
 Je m'éveille à la hausse ou m'endors à la baisse.
 A deux heures je dîne : on en digère mieux.
 Je fais quatre repas comme nos bons aïeux,
 205 Et n'attends pas à jeun, quand la faim me talonne,
 Que ma fille soit prête, ou que ma femme ordonne.
 Dans mon gouvernement despotisme complet :
 Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît ;
 Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
 210 Et sans rivalité je jouis de moi-même.

Célibat ! célibat ! le lien conjugal
 A ton indépendance offre-t-il rien d'égal ?
 Je me tiens trop heureux, et j'estime qu'en somme
 Il n'est pas de bourgeois récemment gentilhomme,
 215 De général vainqueur, de poète applaudi,
 De gros capitaliste à la Bourse arrondi,
 Plus libre, plus content, plus heureux sur la terre,
 Pas même d'empereur, s'il n'est célibataire.

DANVILLE.

Et je te soutiens, moi, que le sort le plus doux,
 220 L'état le plus divin, c'est celui d'un époux
 Qui, long-temps enterré dans un triste veuvage,
 Rentre au lien chéri dont tu fuis l'esclavage.
 Il aime, il ressuscite, il sort de son tombeau.
 Ma femme a de mes jours rallumé le flambeau.
 225 Non, je ne vivais plus : le cœur froid, l'humeur triste,
 Je végétais, mon cher, et maintenant j'existe.
 Que de soins ! quels égards ! quels charmans entretiens !
 Des défauts, elle en a ; mais n'as-tu pas les tiens ?
 Tu crains pour mes amis les travers de son âge ?
 230 J'ai deux fois plus d'amis qu'avant mon mariage.
 Ma caisse dans ses mains fait jaser les railleurs !
 Je brave leurs discours ; je suis riche ; et d'ailleurs
 Une bonne action que j'apprends en cachette
 Compense bien pour moi les rubans qu'elle achète.
 235 Hortense a l'humeur vive ; et moi ne l'ai-je pas ?
 Nous nous fâchons parfois ; mais qu'elle fasse un pas,
 Contre tout mon courroux sa grâce est la plus forte.
 Je n'ai pas de chagrin que sa gaîté n'emporte.
 Suis-je seul ? elle accourt ; suis-je un peu las ? sa main,
 240 M'offrant un doux appui, m'abrège le chemin.
 J'ai quelqu'un qui me plaint quand je maudis ma goutte ;
 Quand je veux raconter, j'ai quelqu'un qui m'écoute.
 Je suis tout glorieux de ses jeunes attraits ;
 Ses regards sont si vifs ! son visage est si frais !.....

245 Quand cet astre à mes yeux luit dans la matinée,
Il rend mon front serein pour toute la journée;
Je ne me souviens plus des outrages du temps :
J'aime, je suis aimé, je renais, j'ai vingt ans.

En somme, l'*Ecole des Vieillards* est une pièce
250 bien écrite; et pour finir comme un ami de l'auteur,
je ne dirai rien de la manière dont elle est jouée.

Le Comte GASPARD DE PONS.

ŒUVRES POSTHUMES

DE

M. LE BARON DE SORSUM

Nous avons pris la plume il y a peu de temps pour annoncer à la France une partie des œuvres de M. de Sorsum. Il s'était décidé, ou plutôt l'admiration de ceux auxquels il se confiait, l'avait déterminé
5 à sortir de la retraite, en nous apportant le fruit d'un travail de plusieurs années. Né avec autant de simplicité de cœur que ce La Fontaine, qui est resté parmi nous le modèle de cette vertu, il n'avait pas songé à terminer des ouvrages qu'il ne regardait pas
10 comme aussi importants; il était le seul qui ne crût pas à lui-même. Il est vrai de dire aussi que les lettres

Cet article n'a pas été réimprimé. Une note de la préface du *More de Venise* (1830) y fait allusion : « En 1824, j'imprimai quelque chose de ces mêmes doctrines que je viens de mettre à exécution dans la *Muse française*. Ce fut à propos d'une honorable tentative de M. de Sorsum, poète et savant qui a trop peu vécu et traduisit plusieurs tragédies de Shakspeare en prose, vers blancs et vers rimés. Système qui n'est pas le mien, et que je crois à jamais impraticable dans notre langue, mais dont je me hâtai de faire connaître l'entreprise avec l'estime que j'ai pour tout esprit qui fait un pas et tente un chemin. »

sont presque toujours une consolation, et qu'il était heureux.

Un jour cependant il quitta ses études profondes et variées, et venait se montrer encore au monde, lorsqu'une mort presque subite vint le frapper comme une horrible punition d'un seul désir de gloire.

Nos larmes ont suspendu nos éloges; mais c'est un devoir que de les continuer, puisque Dieu a voulu que nous soyons devenus sitôt une postérité pour lui.

Le fond de ces œuvres qui vont bientôt voir le jour, est une traduction de six tragédies de Shakespear. C'est une entreprise d'une haute importance, selon notre opinion. Jusqu'à présent l'on n'avait connu cet ouvrage en France que par des traductions en prose, par lesquelles il était impossible que tout le génie du poète fût révélé. Mais après la lecture de celle que nous annonçons, on comprendra toute la grandeur du tragique anglais, et l'on sera frappé par le style d'une grande pensée, qui n'avait peut-être pas été assez appréciée jusqu'ici.

Shakespear, le plus grand créateur des poètes tragiques, lorsqu'il jeta son premier regard sur le monde, fut frappé de la différence des langages dans les êtres de la société. Il aimait sur toutes choses la vérité, ainsi que font d'ordinaire tous les hommes de génie, tous ceux qui voient; car le regard et la pensée ne sont peut-être qu'une même puissance, dont l'une serait comme le corps et l'autre l'âme. Il vit donc que les hommes ne sont pas une seule espèce, autant qu'on le veut croire, et qu'il y a des esprits inférieurs dans les nations, qui, tout natifs qu'ils paraissent être de la même patrie que d'autres, ne devraient point prononcer les mêmes paroles avec le même

45 accent. Il voulut rendre sensible cette distinction indéfinissable qui se sent au premier mot, au premier geste, dans quelques hommes, sans qu'on puisse dire précisément qu'ils aient encore agi ou parlé autrement que tout le monde. Laisant donc sa prose au vul-
50 gaire, il en fit le langage du matelot blasphémant dans la tempête, du plébéien soufflant une vile insurrection, du valet défiant avec crainte le valet qu'il effraie; mais il donna un autre parler au prince dépossédé, au grand homme méconnu et à l'amant qui
55 s'immole. Ce langage n'est pas encore la poésie; ce sont les vers sans la rime; c'est une prose cadencée qui marche avec plus de grâce que l'autre, et qu'on distingue seulement à son allure, comme parmi des chevaux pareils on reconnaîtrait à sa démarche ba-
60 lancée celui qui sort des mains des écuyers d'un roi. Puis, voilà que tout à coup la parole prend des ailes, et les sylphes, les fées, et ceux qui aiment, parlent la langue des dieux.

Aucun traducteur avant le baron de Sorsum n'avait
65 osé entreprendre ce même travail en français. Il fallait être poète, et, en quelque sorte, créateur comme Shakespear. Il est parvenu en effet, à force de naturel et de grâce, à nous faire supporter le *vers blanc*, ce vers privé de l'accord du dernier son, accord ravissant, que M^{me} de Staël nommait une *image du sou-*
70 *venir et de l'espérance*, se plaisant à attendre le retour des dernières syllabes, et charmée de les retrouver dans d'autres, toutes semblables. On s'étonne d'abord de ne pas rencontrer la rime; mais bientôt l'oreille
75 s'y familiarise, et l'ordre des pensées du dialogue étant tout-à-fait en proportion avec ce style, il se compose souvent d'expressions simples, qu'aurait

peut-être dédaignées un vers *plus grand seigneur*.
 Les choses de la vie intime y trouvent place; et, dans
 80 ces momens, la tragédie veut bien les appeler par
 leur nom, ce qui, il faut l'avouer pourtant, a bien
 son mérite pour la vérité et la clarté.

Nous n'avons pas dessein de donner ici le détail
 de ces traductions; mais lorsque le moment en sera
 85 venu, nous recommanderons à l'attention publique
 les terribles scènes de *Macbeth*, et l'énergie de celles
 des Trois Sorcières, où il semble entendre l'idiome
 de l'enfer; puis aussi les adieux mélancoliques de
 Roméo et Juliette sur leur balcon, durant la nuit;
 90 chef-d'œuvre d'innocence et d'amour, ainsi que cette
 histoire douloureuse tout entière, aventure si tou-
 chante de dévouement malheureux, que tous les
 peuples l'adorent et lui élèvent chacun un autel sur
 leur théâtre. Le nôtre l'attend encore, malgré Ducis,
 95 qui n'y voulut voir que la haine de deux familles.

D'autres ouvrages, entièrement de son invention,
 doivent terminer les œuvres du baron de Sorsum. Il
 avait entrepris plusieurs poèmes et terminé quelques
 élégies. Quelquefois, oubliant la sévérité habituelle
 100 de son style, le traducteur d'*Othello* et de *Macbeth*
 savait rendre avec une ravissante simplicité les
 plaintes d'une jeune fille abandonnée. Dans une ro-
 mance intitulée *l'Ombre de Marguerite*, qui réunit,
 ainsi que son titre l'indique, les terreurs de l'apparition
 105 nocturne à la candeur d'une fille des champs,
 on trouve des vers tels que ceux-ci :

L'amour dévora ses instans,
 Sur son teint se flétrit la rose printanière :
 Elle mourut avant son temps.

110 Et plus loin, lorsque cette ombre si douce n'a que
la force de pleurer, et ne peut pas trouver un mot de
fureur contre celui qui la fit mourir, elle dit :

Pourquoi d'aimer toujours me fis-tu la promesse,
Quand tu méditais mes malheurs ?
115 Tu vantais à mes yeux la flamme enchanteresse,
Et tu l'éteignais dans les pleurs !
Tu louais ma beauté : cet état peu durable,
C'est toi qui le fis éclipser.
Tu demandais mon cœur : ta main impitoyable
120 Ne le prit que pour le briser.

Nous ne savons rien de plus touchant que cette adorable douceur d'une victime.

Voilà un abrégé bien court d'une longue suite de beautés. Mais nous n'avons voulu que préparer une
125 réputation qu'achèvera l'ouvrage lui-même ; il sera écouté ou lu sans envie, comme le sont les œuvres des anciens : on s'approche d'un livre posthume comme des enfans se jouent avec une bombe éteinte, sans en avoir peur. Nous éprouvons une amère consolation à penser que l'auteur ne sera plus regardé
130 par *les yeux ingrats et jaloux*, et que pour des hommes tels que lui, *la mémoire est reconnaissante*.

Le C^o ALFRED DE VIGNY.

MOEURS

LE

DÉGRÉVÉ RÉCALCITRANT

ANECDOTE ÉLECTORALE

Une chaise de poste s'est arrêtée devant la maison de campagne de M. de la Brigue; c'est lui-même qui en descend avec André, son domestique. Mais il a eu soin, avant tout, d'appeler Marguerite, sa cuisinière, et Thomas, le garçon jardinier : car on n'est pas trop de trois pour le descendre, tant ses jambes sont douloureusement gonflées par la goutte. Enfin les malles, le sac de nuit et le maître sont portés chacun à sa place. M. de la Brigue est dans son grand fauteuil jaune, la tête appuyée sur deux oreillers, et les pieds étendus sur un tabouret. Marguerite est occupée à lui envelopper les jambes dans une couverture de laine.

M. DE LA BRIGUE, *essayant de se retourner*. — Ouf!

Publié en feuilleton par *l'Union de Seine-et-Oise* du 20 juillet 1850, avec des retouches conservées dans l'édition des *Œuvres complètes* (t. IV, p. 13). — En tête : « La scène se passe en 1846. »

5 ce n'est pas trop pour le descendre — 8 sont transportés à leurs places respectives — 10 jaune comme lui

MARGUERITE, *se relevant*. — Est-il permis, bon
 15 Dieu! comme vous voilà fait! Je vous demande un
 peu pourquoi se mettre en route dans cet état-là!... et
 voyager toute la nuit encore! Puisque vous avez été
 deux grands mois hors de la maison, vous auriez
 aussi bien fait d'en rester encore un, plutôt que de
 20 nous revenir comme un emplâtre. Allons, voyons,
 qu'est-ce qu'on peut vous donner pour.....

M. DE LA BRIGUE. — Mes lettres, Marguerite; je dois
 avoir des lettres, mon enfant.

MARGUERITE. — Je le crois bien. Toutes mes éco-
 25 nomies de gros sous y ont passé. Mais vous ne les
 aurez qu'après avoir bu deux bonnes tasses de tisane.
 Attendez-moi là.

M. DE LA BRIGUE. — Eh! comment veux-tu que je
 ne t'attende pas?

30 MARGUERITE, *en s'en allant*. — Tiens, c'est vrai.....
 Voyez donc quelle figure décomposée! Et qu'est-ce
 que ça peut avoir un homme comme ça? une qua-
 rantaine d'années tout au plus. Ça devrait être fort
 et..... Ah! miséricorde! (*Elle sort.*)

35 Marguerite est rentrée; M. de la Brigue avale la
 tisane et dévore les lettres. Sa figure s'anime et son
 front s'éclaircit de lettre en lettre. On l'entend répéter
 tout bas avec complaisance : « Il y a tout espoir, les
 choses sont en bon train. — Votre petite fête fera le
 40 meilleur effet. — Votre brochure vous a gagné beau-
 coup d'électeurs.

14 *se levant* — 19 d'en rester un troisième — 23 je dois en
 avoir, des lettres — 24 je crois bien — 31 Mais voyez donc —
 31-33 Et quel âge ça peut-il avoir? Quarante-huit ans tout au
 plus. — 39 produira le meilleur — 40-41 gagné autant d'élec-
 teurs que de lecteurs

M. DE LA BRIGUE, *d'un air rayonnant*. — C'est là tout ce que tu as reçu pour moi?

MARGUERITE. — Ah! pardon; j'ai encore un petit
45 papier, mais comme c'est de l'imprimé, je ne l'ai pas
mêlé avec les autres. Tenez, monsieur.

M. DE LA BRIGUE, *lisant*. *Il est d'abord consterné, puis crispé, puis exaspéré*. — Comment!..... cela ne se peut pas..... Monsieur de la Brigade..... c'est bien
50 moi. Dégrevement..... diminution..... Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. C'est une injustice criante, mais j'en aurai raison. Je voudrais bien savoir quel est l'imbécile!.....

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. — Monsieur Le Simple.

55 M. DE LA BRIGUE. — Ah! mon cher Le Simple, je pensais à vous; vous me voyez accablé d'ennuis [et de dégoûts]. Vous savez le maudit voyage que j'ai été forcé d'entreprendre; j'ai été retenu quinze jours de trop par cette maudite goutte, et voilà le maudit
60 papier que l'on me donne à mon arrivée. Lisez vous-même.

M. LE SIMPLE, *après avoir lu [très] tranquillement*. — Eh bien! mon ami, je ne vois là qu'un compliment à vous faire. Vos contributions directes s'éle-
65 vaient à onze cents francs, et on ne vous en demande plus.....

M. DE LA BRIGUE, *hors de lui*. — Que neuf cent quatre vingts; malheureux, que neuf cent quatre vingts!

45-46 de l'imprimé, je croyais que c'était quelque bêtise. — 58-59 j'ai été obligé d'entreprendre; cette maudite goutte m'a retenu quinze jours de trop, et voilà — 63 dans tout cela — 65 à six cents — 67 que quatre cent — 68 que quatre cent

70 MARGUERITE. — Par exemple, si je conçois rien à votre colère, je veux bien rester fille toute ma vie. Vous, qui êtes si intéressé!.....

M. DE LA BRIGUE, *qui n'entend rien*. — Oui, je le répète, c'est une injustice criante. Neuf cent quatre
75 vingts francs! (*A part.*) Encore s'ils m'eussent laissé à mille francs, au taux des éligibles! (*Haut.*) Des réductions pareilles quand l'Etat ne peut faire face à tous ses engagements!..... et il faut que cela tombe
80 sur moi, dont les biens étaient à peine imposés à leur valeur, tandis que j'ai de malheureux voisins qui sont surchargés, et qui, depuis dix ans que je suis
maire, n'ont pu obtenir aucun dégrèvement. Mais je n'en resterai pas là. Je suis trop bon citoyen pour tolérer de semblables abus. Je vais réclamer auprès
85 de toutes les autorités, et s'il le faut..... j'intriguerai pour la première fois de ma vie. Marguerite, mon écritoire et mon grand portefeuille, et laissez-nous.

M. LE SIMPLE. — La, la, mon ami, un peu de raison. Tâchez de vous consoler du bénéfice qui vous
90 survient.

M. DE LA BRIGUE, *achevant d'écrire*. — Mon cher Le Simple, voulez-vous me faire un grand plaisir? Allez-vous-en tout de suite. Tenez, voici ma réclamation et les pièces à l'appui. Ce sont des baux en
95 forme, qui prouvent jusqu'à l'évidence que je ne devais pas subir la réduction d'impôts dont mon patriotisme est offensé. Nous sommes à la porte de la

70 si je comprends rien — 73 *n'entend pas* — 74 quatre cent — 76 cinq cents francs — 84 abus. C'est aux vrais patriotes à se montrer. Je vais

ville, voyez le préfet, les membres du conseil de département, tous les commis, le diable s'il le faut.

100 Priez, pressez, importunez, étourdissez..... Faites parler votre femme, [afin que mon affaire soit plus vite expédiée.]

M. LE SIMPLE. — Mais, mon ami, il me semble qu'il sera toujours temps.....

105 M. DE LA BRIGUE. — Il n'y a pas une minute à perdre, vous dis-je; je ne pourrais point passer deux jours comme cela. (*A part.*) C'est demain que le collège électoral s'assemble. (*Haut.*) Vous entendez bien, vous ferez sentir que c'est une erreur matérielle, qu'on peut rectifier sur-le-champ et sans aucune formalité administrative. Allez et ne revenez qu'avec mes contributions au grand complet. A propos, vous n'oubliez pas que je donne ce soir bal et souper; c'est pour cela que je suis revenu tant bien que mal.

115 M. LE SIMPLE. — C'est bien pour cela aussi que je venais.....

M. DE LA BRIGUE. — Si je n'ose compter sur madame Le Simple qui se couche à huit heures, nous aurons du moins votre charmante Emilie, qui, je
120 l'espère, sera bientôt la mienne, quoiqu'elle n'en sache rien encore..... Mais je ne veux pas commencer à parler d'elle, parce que je n'en finirais plus. [Sans adieu donc.] — Le voilà parti. Ce bon Le Simple est vraiment d'une ingénuité!..... Il est toujours assez
125 fin pour me faire obtenir la singulière faveur que je

98-99 du conseil municipal, le directeur des contributions, tous les commis — 107 deux jours dans cet état — 109 Vous ferez remarquer — 110 sans grandes formalités — 114 revenu sans tenir aucun compte de ma goutte. — 119 *et suiv.* Evéline

sollicite. — Du reste, il n'est bon à rien, il n'est pas même électeur. Aussi, ne lui ai-je fait aucune confiance. Mais il a une belle fortune en portefeuille et une jolie fille à marier..... Holà! Marguerite, André,

130 Thomas!

Tous. — Nous voilà, monsieur.

M. DE LA BRIGUE à *Marguerite*. — Ah ça! tu as bien suivi les ordres que je t'ai envoyés? Les pâtés, les poissons, les vins, tout est de la première qualité?

135 MARGUERITE. — Soyez tranquille, monsieur; ça va vous coûter gros.

M. DE LA BRIGUE. — Je m'en rapporte à toi. Encore une fois, j'entends qu'on ne ménage rien aujourd'hui, mais sans tirer à conséquence. (*S'adressant à Tho-*
140 *mas et à André.*) Et vous autres, voyons; quel est celui de vous qui conduit le plus mal un cheval?

THOMAS. — Oh! pour ça, c'est moi, not'maître; car je ne connais rien du tout à ces bêtes-là, et j'en ai une peur terrible.

145 M. DE LA BRIGUE. — C'est bien, mon garçon; tu prendras ma jument aveugle et ma vieille cariole, et tu iras chercher les dames pour le bal; tu en embarqueras le plus que tu pourras à la fois, afin de faire le moins de voyages possible. Et toi, André, tu attel-

150 leras mon joli petit *limousin* à mon char-à-bancs suspendu, et tu amèneras MM. les électeurs, en ayant grand soin d'éviter les mauvais pas et les secousses.

M. de la Brigue resta seul jusqu'au soir et passa toute la journée à s'habiller et à étudier devant un

128-129 Mais il a une jolie fille à marier et une superbe fortune en portefeuille. — 145 C'est très bien — 151 électeurs, quatre par quatre

155 miroir l'espèce de sourire qu'il pourrait substituer à la grimace dont ses traits avaient contracté l'habitude depuis ses souffrances. Enfin, l'heure du bal arriva. Tout le monde dansa assez tristement; les uns, parce qu'ils ne connaissaient personne; les autres, parce
 60 qu'ils reconnaissaient trop de gens qu'ils ne s'attendaient pas à voir en *soirée*; car M. de la Brigue avait invité l'arrondissement en masse et sans distinction, la liste de ses convives n'était autre que la liste des électeurs. Il n'y avait que deux figures riantes à cette
 65 fête : c'était la belle *Emilie* et son petit cousin *Sainville*, qui dansaient toujours ensemble ou en face l'un de l'autre. Ils ne se quittaient pas des yeux; et quand venait la chaîne des dames, Sainville serrait la main d'Emilie de manière à lui faire bien mal, s'il ne lui
 70 eût pas fait tant de plaisir. M. de la Brigue s'en était aperçu d'abord, et il souffrait autant de sa jalousie que de sa goutte; mais rien ne pouvait porter [la moindre] atteinte au sourire en permanence qu'il avait, pour ainsi dire, sculpté sur son visage.

75 Il fut charmant pendant le souper, et dit à droite et à gauche les choses les plus aimables, telles que : vous avez raison..... cela n'est pas douteux..... j'ai toujours pensé ainsi..... il n'y a rien à répondre à monsieur..... Il parlait à chacun de ce qui l'intéres-
 80 sait, et poussait même l'attention jusqu'à faire des fautes de *français* avec les gens qui parlaient mal. Aussi, vers la fin du repas, un électeur enivré du

157 depuis son dernier accès de goutte — 158 Ils dansèrent tous — 160 qu'on ne s'attend pas à voir — 173-174 qui moissait sur ses lèvres. — 179 Il savait parler — 180 même la politesse — 181 avec ceux de MM. les électeurs qui ne savaient pas leur langue — 182 un d'entre eux

double délire des bons procédés et des bons vins, porta la santé du futur député, et la motion fut
185 accueillie à une immense majorité.

M. DE LA BRIGUE, *avec un rire prétentieux*. — Messieurs, je crois déjà goûter le *bonheur des élus*.

SAINVILLE, *avec ravissement*. — Le bonheur des élus!.....

190 Et M. de la Brigue regarde fixement Sainville, qui regardait tendrement Emilie qui n'osait regarder que son assiette.

On s'est levé de table et la fête a recommencé.

M. LE SIMPLE, *s'approchant mystérieusement de*
195 *M. de la Brigue*. — Ah ça, dites-moi donc, mon ami, est-ce que vous seriez un des candidats pour l'élection de demain?

M. DE LA BRIGUE. — Apparemment. Vous devinez cela maintenant?

200 M. LE SIMPLE. — Oh! non. Je m'en suis douté, quand on a bu à votre nomination. A propos, j'ai fait toutes les démarches pour votre réclamation. On m'a donné de grandes espérances pour demain matin..... A présent que j'y pense, c'est à cause de cette
205 élection que vous mettiez tant de chaleur? Et puis, ces brochures, ces aumônes, ces constructions, ces

184-185 proposa un toast en l'honneur du futur député. (*Développement nouveau intercalé.*) — 188 *avec extase* — 191 regardait romanesquement Evéline — 194 *avec mystère* — 198 M. DE LA BRIGUE, *sans se retourner*. — 201 nomination. Mais dans l'état de santé où vous êtes... Ce n'est pas l'embaras, un bon citoyen se doit à sa patrie, à sa famille et à soi-même. A propos — 202 réclamation au sujet du dégrévement — 203 les plus grandes — 204 c'est donc pour cela

bonnes actions que vous faites depuis six mois, c'était donc aussi.....

M. DE LA BRIGUE, *d'un air presque fat*. — Eh! oui, c'est un petit système d'influence oblique.

M. LE SIMPLE. — Et ma fille, l'aviez-vous aussi un peu influencée?

M. DE LA BRIGUE. — Pas encore. Je ne veux mettre à ses pieds que l'hommage d'un député; mais vous ferez bien de l'y préparer tout doucement, en retournant chez vous. Adieu, mon cher, n'oubliez pas mon affaire. J'en attends des nouvelles à mon *lever*.

Nos jeunes gens avaient tout entendu, et ils ne dansèrent plus de toute la nuit.

Le bal est fini, et les voilà sur la grande route, s'en revenant aussi tristes qu'ils étaient arrivés joyeux.

M. LE SIMPLE. — Eh bien! Emilie, que penses-tu de M. de la Brigue?

EMILIE. — Mais, papa..... qu'il pourra faire un fort bon député.....

M. LE SIMPLE. — Et un meilleur mari peut-être?

EMILIE, *d'un ton décidé*. — Oh! d'abord, je ne veux pas d'un mari éligible.

M. LE SIMPLE. — Il assure qu'il n'aura que vingt-cinq ans pour t'aimer.

EMILIE, *tristement*. — Que m'importe, [papa,] s'il en a cinquante pour plaire?

SAINVILLE. — Oh! monsieur, pourriez-vous sacrifier ainsi ma petite cousine? Donnez-la-moi plutôt.

208 c'était donc toujours — 219 et ils n'avaient plus le cœur à la danse — 220 sur le grand chemin — 224 Mais, mon père — 228 si éligible — 231 *boudeuse*. Qu'importe — 232 pour me plaire — 233 SAINVILLE, *étourdimement*.

235 M. LE SIMPLE. — Où suis-je? et qu'est-ce que j'entends? Apprenez, monsieur, qu'à compter de demain, vous ne verrez plus votre cousine.

SAINVILLE. — Eh bien, monsieur, je serai mort de langueur après-demain.

240 M. LE SIMPLE. — Il paraît que vous languissez vite. Mais ce que j'ai dit sera fait.

Cependant M. de la Brigue s'était mis au lit, engourdi de lassitude et bercé par l'espérance. Il avait un tel besoin de sommeil, qu'il était quatre heures
245 du soir quand il s'éveilla. Sa première pensée fut pour sa réclamation; il sonna, et Marguerite lui remit un billet qu'on venait d'apporter [de la part de M. Le Simple.] Notre candidat l'ouvrit précipitamment. Voici ce que disait la lettre.

250

A trois heures après midi.

« Je m'empresse, mon cher de la Brigue, de vous
» annoncer qu'on vient de vous rendre une justice
» éclatante. Non-seulement on a reconnu l'abus du
» dégrèvement dont vous vous êtes plaint, mais en-
255 » core, grâce à mes sollicitations et aux pièces qui
» accompagnaient votre demande, vos contributions,
» qui n'étaient primitivement que de onze cents francs,

235 LE SIMPLE, posant le pied dans une mare d'eau. —
244 besoin de repos que sa pendule sonnait quatre — 246 réclamation; c'était la condition *sine qua non*; il appela et —
247 une grosse lettre pliée à la hâte qu'on venait d'apporter — 248 Le candidat l'ouvrit aussi précipitamment qu'une jeune fille un premier billet d'amour. Voici — 257-258 de six cents francs seront désormais portées à treize cent cinquante francs, non compris les centimes additionnels

» ont été portées à deux mille; vous voyez qu'elles
 » sont [presque] augmentées du double.

260

Votre meilleur ami,
 LE SIMPLE.

P. S. » J'apprends à l'instant qu'il ne s'en est
 » fallu que de six voix que vous n'avez été nommé
 » député. C'est M. de Saint-Léon qui vient d'être élu
 265 » au premier tour de scrutin; que voulez-vous? on
 » ne peut pas avoir tous les bonheurs à la fois. Nous
 » prendrons peut-être notre revanche dans sept ans.
 » Ce qu'il y a de pis encore, c'est qu'en rentrant chez
 » moi, je n'ai plus trouvé ma fille, mais à sa place
 270 » un petit billet qui m'annonce que son petit cousin
 » l'a enlevée avec sa permission, ainsi que sa vieille
 » gouvernante. Je vais courir après eux, mais j'ai
 » bien peur que ce soit pour les marier. »

UN DOMESTIQUE, *entrant d'un air de triomphe.* —
 275 Monsieur, ce sont vos pauvres qui viennent recevoir
 leur semaine.

M. DE LA BRIGUE, *d'une voix de tonnerre.* — Qu'ils
 aillent se..... présenter chez M. de Saint-Léon; doré-
 navant, tous mes pauvres auront affaire à lui.

LE JEUNE MORALISTE. [E. DESCHAMPS.]

259 de plus du double — 266 tout avoir — 267 dans cinq ans
 — 268 de plus fâcheux — 269 je ne trouve plus — 270 un petit
 papier — 271 et sa vieille — 273 ce ne soit pour les marier.
 Quant à vous, mon cher ami, on ne peut pas vous enlever le
 plus précieux des trésors : la conscience d'un bon citoyen! »

HUITIÈME LIVRAISON

(FÉVRIER 1824.)

POÉSIE

LA MORT DU JUSTE

- Quand le temps va fermer le cercle de la vie,
Qu'à son divin banquet l'Eternel nous convie;
Sur ce lit funéraire, où s'élève un autel,
Vois l'immortalité dans le sein d'un mortel;
- 5 Profane, dont la vie est l'étude frivole,
Viens, assiste au départ d'une âme qui s'envole;
Et, de tes faux plaisirs fuyant la vanité,
Vois l'homme face à face avec l'éternité.
-

Heures poétiques et religieuses dédiées au roi, Paris, Ladvocat, 1828, in-18. — Epigraphe : « Justorum animæ in manu Dei sunt; et non tanget illos tormentum mortis. » (*Sap.*, cap. III.)

2 le Seigneur nous convie

- 5-8 Profane!... Si la vie est ta frivole étude,
Viens contempler la mort dans sa béatitude.
Détourne ton regard sur la terre arrêté,
Vois le chrétien tout seul devant l'éternité!

- L'agonie a chanté son funèbre cantique :
- 10 Le Juste ouvre sa bouche au pain du viatique ;
Et déjà visité du corps de Jésus-Christ,
Sur son front radieux son bonheur est écrit.
Déjà par les cinq sens par où lui vint la vie,
La mystique onction passe et les purifie ;
- 15 Et l'huile consacrant ses destins glorieux,
Atteste que la terre en rendra compte aux cieux.

- Le chrétien, remportant sa dernière victoire,
Sourit : du Fils de l'homme il entrevoit la gloire.
Déjà le jour pour lui jette un douteux rayon,
20 Et son cœur de la mort cherche en vain l'aiguillon.
S'il semble compatir à la douleur profonde
De ces objets si chers qu'il abandonne au monde,
Son œil, qui s'est levé plus fervent et plus doux,
Leur montre vers le ciel un dernier rendez-vous.

- 25 Mais, prête à s'élançer vers sa source première,
L'âme déjà plus grande entrevoit la lumière ;
Et vers le temps penchée, avant d'entrer au port,
Flotte sur les confins de la vie à la mort.

- Le prêtre du tombeau dit la sublime antienne.
30 « Le Seigneur, par ma voix, t'évoque, âme chrétienne.

9-16 Réduits à quatre vers :

- Sa bouche a savouré cette manne angélique,
Sa chair a tressailli sous cette huile mystique,
Qui, consacrant des corps les destins glorieux,
Atteste que la terre en rendra compte aux cieux.
- 17 Le juste a remporté — 18 Sourit : déjà du fils il entrevoit
— 24 Assigne vers le ciel
- 26-28 L'âme, pour s'affranchir repoussant la matière,
Semble encore hésiter dans son pieux effort
Sur l'invisible point de la vie
- 29 du trépas a commencé l'antienne

- » Sors en paix, âme pure, et laisse-nous les pleurs :
 » Aux lieux où Dieu t'appelle il n'est plus de douleurs;
 » Et sur cette autre rive où l'homme absous aborde,
 » Lui-même ouvre l'abri de la miséricorde.
 35 » L'œil humain n'a point vu ni l'oreille écouté
 » Ce que le ciel réserve à ta félicité. »

Il dit, le Juste expire à sa voix solennelle :
 L'âme sainte a passé dans la vie éternelle;
 Et la croix qui jadis protégea son berceau,
 40 Suit la froide dépouille et marque son tombeau*.

M^{me} CÉRÉ BARBÉ.

* Cette élégie appartient à un recueil de *Poésies religieuses* qui doit paraître prochainement. Sa Majesté en a daigné accepter la dédicace. La *Muse française* s'empressera d'y consacrer un article (M. F.).

32 Dans les lieux où tu vas il n'est — 33 où le chrétien aborde — 34 Dieu même ouvre le port — 37 expire. A sa voix solennelle, — 40 sa froide

ÉLÉGIE

- « Tu ne me verras plus ! C'en est fait pour jamais ! »
C'est toi qui l'oses dire, et pourtant tu m'aimais !
Jamais des cheveux noirs dont ton front s'environne,
Tes doigts n'éclairciront la mobile couronne,
5 Et dans ce doux signal inconnu des jaloux
N'écriront à mes yeux l'heure du rendez-vous !
Sur un regard de feu ta paupière abaissée
Ne me jettera plus ta dernière pensée,
Et ma main frémissante effleurera ta main
10 Sans que ta main me dise : « Ami, c'est pour demain !... »
Je ne te verrai plus de l'étroite croisée
Où j'égarais l'espoir de ma vue abusée,
Quand parmi cent détours quelque voile flottant
Te promettait de loin à mon cœur palpitant !...
15 Et l'oreille attentive, et l'âme suspendue
A ta marche cent fois retrouvée et perdue,
Je n'accuserai plus quelque bruit passager
De m'avoir averti d'un bonheur mensonger !
De ce bonheur, hélas ! ta visite furtive
20 Ne me rendra jamais l'ivresse fugitive !
Je n'entendrai jamais tressaillir sous tes pas
Les degrés qu'ils touchaient et qu'ils ne pressaient pas,
Frissonner le satin de ta robe agitée,
Ton écharpe gémir par le vent emportée,
25 Ou trembler ton haleine, ou soupirer ta voix,
Et le verrou plaintif apaisé sous tes doigts.

Reproduit dans les *Annales Romantiques* de 1825. — *Poésies diverses*, Paris, Delangle, 1827, in-12.

9 ta main frémissante ... ma main — 26 Ou le verrou

Tu ne reviendras plus!

Tu reviendras encore!

Un jour, un beau matin, quand l'éclat de l'aurore
Blanchit de tes volets la mobile prison,
30 De l'alcôve rêveuse argente la cloison,
Court en réseaux tremblans, ou jaillit et s'élançe,
De notre humble réduit regrettant le silence,
Tu diras : « Il est jour, et peut-être il m'attend. »
Et moi, je le saurai; car notre cœur s'entend.
35 Marchant à pas muets, timide, embarrassée,
Tu franchiras enfin la porte délaissée.
Oui, c'est toi!... c'est bien toi!... Mais quel soudain affront
D'un nuage de pourpre enflammera ton front
A l'aspect des longs plis qu'au modeste patère
40 Suspend un doux tissu, témoin d'un doux mystère!
N'oppose pas ton bras à mon bras caressant!
J'ai moi seul arboré ce trophée innocent!...
Regarde! de ton schall il occupe la place.
Ses nœuds imitent ceux que ta main entrelace,
45 Et la laine d'Asie aux riantes couleurs
Y sema comme au tien des palmes et des fleurs.
Quand des feux du matin ma paupière éclairée
Cherchait l'espoir flatteur qui charma la soirée,
Cette vue au bonheur venait me ranimer :
50 J'oubliais un moment que l'on cesse d'aimer,
Et je trompais ainsi ma tendresse inquiète.
Va! ne sois pas jalouse!... et ne sois plus coquette!...

CH. NODIER.

L'INCONSTANT

ÉLÉGIE.

- Pauvre Mœris! — Mais pour le plaindre autant,
Quel est, dis-moi, le destin qui l'accable?
— Hélas! de tous, c'est le plus déplorable;
Le malheureux est inconstant.
- 5 — Je devine : un seul jour l'objet de son caprice,
Tu veux, par la pitié, te venger de ses torts.
— Moi? non, je lui pardonne et le plains sans efforts
Depuis que j'ai découvert son supplice.
Eh! ne le vois-tu pas, dans son ennui mortel,
10 Accablé de succès, de faveurs méprisées,
Changeant sans cesse et d'idole et d'autel,
Succomber sous le poids de ses chaînes brisées?
Dans ses plaisirs reconnais son tourment.
A-t-il jamais senti ces délices de l'âme,
15 Ce feu si doux qui survit à la flamme?
Non, non, c'est dans le changement
Qu'il a placé son espoir et sa vie.
A des rêves nouveaux sa pensée asservie
Lui défend de jouir des douceurs du présent,
20 Et le timide aveu qui comble son envie
Est pour lui de l'amour le plus fatal présent.
Pauvre Mœris! d'une amante nouvelle
Sent-il frémir la douce main?
Son cœur prévoit l'instant qui va l'éloigner d'elle;
25 Il la plaint de l'aimer, et, d'avance infidèle,
Du jour le plus heureux il craint le lendemain;

Car le ciel a voulu, pour mieux venger ses crimes,
Que ce cœur inconstant ne fût pas sans pitié,
Et qu'en leurs regrets de moitié,
30 Il s'affligeât du sort de ses victimes.
Oui, ce malheureux sort est préférable au sien ;
Privé du seul bienfait qui console la terre,
Sans souvenir, sans ami, sans lien,
Parmi les cœurs aimans, étranger, solitaire,
35 Même avant d'en jouir il est blasé sur tout,
Et pour lui l'espérance est déjà le dégoût.
Enfin, telle est sa triste destinée,
Que la mienne aujourd'hui me semble fortunée !
Sur ce rivage heureux, dans ces vallons charmans
40 Où l'écho répéta ses parjures sermens,
Mon bonheur, il est vrai, n'a duré qu'une aurore.
Mais ces transports d'un jour, mais ces divins momens,
Dans ses constans désirs, mon cœur les rêve encore ;
Je le revois tel qu'à cet heureux jour
45 Où, succombant à sa langueur brûlante,
De l'anneau qui devait enchaîner son amour,
Il vint parer ma main tremblante.
Il est là... Près de lui j'oublie un vain regret ;
Il m'aime encor, je crois à sa tendresse.
50 De l'instant le plus doux je retrouve l'ivresse,
Et tout mon bonheur m'apparaît.
O consolant délire ! ô regrets pleins de charmes !
A tromper ma douleur vous êtes parvenus ;
De l'inconstant si vous étiez connus,
55 Il donnerait ses plaisirs pour mes larmes.

M^{me} SOPHIE GAY.

LE CHANT D'EXIL

(Imité de M. DE CHATEAUBRIAND.)

Heureux celui qui vit sous le toit de ses pères,
Qui ne s'est point assis aux fêtes étrangères!

Si le Flammant superbe, heureux enfant du Nil,
Disait, près de ses bords, à l'oiseau de l'exil :

5 — Pourquoi gémissiez-vous sous ces charmans ombrages ?

N'avez-vous pas ici, comme dans vos bocages,
Un ciel toujours propice et des fruits toujours mûrs ?

Nos chants sont-ils moins doux, nos flots sont-ils moins purs ?

— Non... mais j'ai tout laissé sur la terre chérie...

10 Mais vous ne m'offrez pas le ciel de ma patrie,
Ni mon nid, seul témoin des amours les plus doux ;
Et mon arbre natal, cet arbre, l'avez-vous ?

Heureux celui qui vit sous le toit de ses pères,
Qui ne s'est point assis aux fêtes étrangères!

15 Le voyageur lassé s'assied triste et rêveur...
Il veut fuir le présent, il descend dans son cœur.
Il revoit ses foyers, sa couche toujours prête...

Mais l'étranger n'a pas où reposer sa tête...

Pressé par la fatigue et pressé par la nuit,

20 Il frappe à la chaumière où la faim le conduit...

(Malheureux, il demande asile à la misère!)

Mais tout reste insensible à la plainte étrangère ;

Il jette en vain au maître un regard suppliant,

Puis montre le désert, et s'éloigne en priant.

- 25 Heureux celui qui vit sous le toit de ses pères,
Qui ne s'est point assis aux fêtes étrangères !
Les paisibles travaux et les plaisirs touchans
Remplissent tous les jours de l'humble ami des champs.
Il voit croître avec lui l'arbre qui l'a vu naître,
- 30 Qui le reçut, enfant, sous son abri champêtre,
Où son cœur soupira ses premières amours ;
Il vient s'y reposer au midi de ses jours ;
Vieillard, il dormira sous son antique ombrage.
Les tendres souvenirs, les songes du jeune âge,
- 35 Comme un écho lointain arrivent à son cœur ;
Sa vie est un seul jour, mais un jour de bonheur.
Heureux celui qui vit sous le toit de ses pères,
Qui ne s'est point assis aux fêtes étrangères !

DE VILLEBOIS.

L'ISOLEMENT

- « Allons, voici le frais : l'air est doux, la nuit belle,
» Et l'étoile du soir en tremblant nous appelle :
» Allons, c'est dans les champs qu'habite le repos.
» Voilà que vers la crèche arrivent les troupeaux,
5 » Voilà que l'Angelus dans les airs se balance,
» Et la prière au ciel monte dans le silence. »

- Il dit, et s'échappant de son asile obscur,
Ouvrant à sa pensée un horizon plus pur,
Le jeune homme souffrant, et dont l'âme flétrie
10 Dans ce monde pervers rêve une autre patrie,
S'éloigne; et, recueilli, salue en souriant
L'église où le malheur se console en priant.
Mais il passe rêveur. Quel est-il? Quel mystère
Traîne loin des cités sa langueur solitaire?
15 Jeune encore, il n'a plus de croyance au bonheur,
Ses jours sont consumés d'une lente douleur.
Et cependant son âme, en naissant ingénue
Et sensible, brûlait d'une soif inconnue;
Et de l'enthousiasme agitant le flambeau,
20 Il courait à l'amour, qui lui semblait si beau :

Les Tristes, Paris, Boulland, 1824, in-18.

1 le frais : la nuit vient douce et belle — 5 dans les airs,
l'Angelus — 9 Un jeune — 15-16 *Intervertis*.

Il cherchait à donner sa jeunesse ravie,
 Et dans des songes purs il se créait la vie.
 Mais il n'a rencontré que d'arides chemins,
 Et son cœur s'est enfui du milieu des humains.

- 25 Que faire en ce désert que l'on appelle monde,
 Où l'intérêt se meut dans une fange immonde ;
 Où l'homme, de la vie effleurant la beauté,
 Doit la voir sans prestige et passer à côté ?
 Ainsi l'adolescent, dans sa mélancolie,
 30 En présence des cieus se recueille et s'oublie.
 Sa belle âme s'élève à la divinité,
 Voyage dans les temps et dans l'immensité.
 Son esprit réfléchit une clarté nouvelle,
 A sa pensée en feu l'infini se révèle,
 35 Et jusqu'au fond des cieus, par un vol solennel,
 Sa méditation arrive à l'Eternel.

- C'est de ce haut sommet qu'il mesure les âges,
 Et des mondes lointains les rapides passages.
 Il revient des vivans à ceux qui ne sont plus,
 40 Et des siècles à naître aux siècles révolus ;
 Et dans l'espace au loin que ses regards embrassent,
 Comme l'ombre d'un jour les empires s'effacent.
 Le passé n'est plus rien, pas même l'avenir :
 L'un est une espérance, et l'autre un souvenir.
 45 Le passé n'est pour nous qu'une tombe en arrière,
 L'avenir qu'un abîme où le monde est poussière :
 C'est ainsi que la vie, avec ses vanités,
 Passe entre deux tombeaux et deux éternités.
 Il n'est que la vertu qui ne soit pas mortelle :
 50 C'est le rayon de l'âme, ou peut-être c'est elle.
 Il n'est que le génie, enthousiaste et grand,
 Qui franchisse le gouffre où l'homme obscur se rend,

Qui d'un monde avili traverse les orages,
Et presque de Dieu même égale les ouvrages;
55 Car sa gloire après lui, comme la Vérité,
Creuse un large sillon dans la postérité*.

LOUIS BELMONTET.

* Cette Elégie fait partie d'un recueil de *Poésies Elégiaques* qui va paraître le mois prochain. Nous nous empresserons de rendre compte d'une publication qui promet d'enrichir les lettres d'un nouveau nom et d'un nouveau talent (M. F.).

LITTÉRATURE

POÈMES

ET

CHANTS ÉLÉGIAQUES *

Par M. ALEX. GUIRAUD.

On annonce un nouveau recueil de poésies; tout le monde reste indifférent. Mais on ajoute : ce sont les Elégies de M. Guiraud, et tout le monde est impatient de les connaître. Ce nom dans tous les genres est un
5 heureux présage. Le succès des *Machabées*, en nous révélant un poète tragique, nous a promis dans de grandes scènes de douleur un grand poète élégiaque.

La muse des douloureux souvenirs et des espérances immortelles a tenu sa promesse.

10 En lisant ce volume, chacun croira lire sa propre histoire, car ici le poète est vrai; il nous *parle du cœur* comme dit Hermione; et tout être qui a aimé, pleuré, souffert, retrouvera là ses impressions, ses larmes, ses souffrances.

* Un vol. in-18. Chez Boulland, rue du Battoir, n° 12, et chez Ladvocat, au Palais-Royal (M. F.).

15 Nous voulons, aujourd'hui, qu'on nous parle de nous; et ce que nous avons eu de malheurs, nous justifie peut-être de garder notre pitié pour nous-mêmes; nous sommes devenus un peu froids pour les évènements des siècles reculés, depuis que nous trouvons
20 des émotions vives dans de plus récents souvenirs.

Après nos coupables infortunes faut-il se plaindre que les lettres soient sérieuses? Il faudrait s'affliger si elles ne l'étaient pas, car leur légèreté serait sacrilège, et leur rire serait impie.

25 Nous marchons parmi des débris; de grands forfaits attristent notre mémoire; les plus heureux de nous sont des victimes: il faut donc adopter des chants tristes et sévères, et laisser aux divinités de la Grèce le soin de conduire des danses autour des
30 tombeaux.

Il y a, dit-on, guerre éternelle entre l'ancienne littérature et la littérature nouvelle. On se trompe; et si l'on veut examiner les rapports qui existent entre ce qu'on admirait autrefois et ce qu'on admire aujourd'hui, on verra que la division n'est qu'apparente.
35 L'auteur des *Martyrs* nous en avait déjà donné une preuve dans ce magnifique ouvrage, dans cette véritable épopée qu'un enthousiasme également légitime aurait accueilli dans tous les temps. Et nos gloires récentes, Soumet, Lamartine, Ancelot, Casimir Delavigne, Victor Hugo, Charles Nodier, Pichald, Alfred de Vigny, n'attestent-ils pas, chacun dans leur genre, la fraternité littéraire de notre jeune siècle avec le
40 grand siècle?

45 A de si bons témoignages, M. Alexandre Guiraud est venu joindre toute la puissance du sien; et les poésies qu'il publie après deux triomphes, nous

semblent ajouter un anneau de plus à la chaîne qui rattache notre époque d'espérance à l'époque de nos
50 plus beaux souvenirs.

Dans ces chants tendres et plaintifs, dans ces cantiques d'amour et de deuil, on trouve le charme, l'idéal, la rêverie des compositions modernes ; mais tout cela est peint avec une pureté, une correction, un
55 style digne de nos maîtres. Oui, nous n'en doutons point, nos immortels classiques adopteraient ces poèmes écrits sous l'inspiration de leurs chefs-d'œuvre.

Beaucoup de personnes voudront lire ce livre, parce qu'il est plein de charme ; quelques-unes voudront le relire, voudront l'étudier, parce qu'il est plein
60 de beautés, parce qu'il renferme une heureuse application des préceptes de l'art. Voilà le guide que peuvent prendre nos jeunes écrivains ; voilà les traces qu'ils doivent suivre. Car bien qu'un poète, comme
65 M. Guiraud, ne parcoure que les hautes régions, il laisse des traces après lui : ce sont des rayons de lumière.

L'auteur des *Chants élégiaques* prend tous les tons pour peindre toutes les douleurs. Il parcourt habi-
70 lement toutes les cordes de la lyre, et jamais un son faux n'interrompt l'harmonie de ses accords. La justesse nous paraît un des caractères particuliers de son talent. Il ne prête pas les mêmes larmes à l'enfant qui pleure de froid et à la mère qui pleure de chagrin. Sa
75 Muse a réellement deux langages pour nous montrer un malheureux qui, debout, demande du pain à la pitié publique, ou la fille de nos Rois se prosternant à genoux pour demander au ciel le bonheur de la France.

80 Le poème qui ouvre ce recueil est intitulé : *Le Petit*

Savoyard. Il se compose de trois Elégies publiées l'année dernière. Tout le monde les apprit alors, et certainement personne ne les a oubliées.

Avant de lire des vers qu'on voudra retenir, on est
85 bien aise de retrouver des vers que l'on sait par cœur, comme on aime à rencontrer une ancienne connaissance au milieu d'un cercle brillant d'aimables étrangers.

Qui de nous ne s'est attendri et ne voudra s'atten-
90 drir encore au simple récit de cet enfant abandonnant sa mère, ses jeux, ses montagnes pour entreprendre un pénible voyage et venir enfin travailler, souffrir et chanter à Paris? Qui de nous ne voudra l'accompagner au retour, et suivre avec lui *le long chemin qui*
95 *va de France à la Savoie?*

L'histoire du petit savoyard, sa destinée tout entière, est écrite avec une gracieuse exactitude et une savante naïveté. Une foule de détails de la vie commune sont élégamment admis dans cette composition, et
100 des paroles presque populaires deviennent le langage de la plus douce poésie. Ces mots familiers jetés avec art dans le style élevé, produisent souvent un heureux effet. Ils peignent la nature, ou plutôt ils sont la nature elle-même. C'est une ruse de poète pour cacher
105 le poète. Toutefois, il faut qu'un goût bien sûr guide l'écrivain dans cette alliance difficile, et tous les rapprochemens en ce genre ne sont pas également heureux. Nous condamnons dans un livre l'expression qui nous avait touché en traversant le boulevard;
110 nous blâmons M. Guiraud d'avoir fait dire à son enfant mourant de faim ce joli vers :

Un petit sou me rend la vie;

une si scrupuleuse fidélité de langage altère l'émotion
que le poëte avait fait naître. Mais voici des vers qui
115 plaisent à tout le monde et qui plairont toujours :

Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.....
Hélas! et tout petit faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi?

.....

120 Et faible sur la terre il reposait sa tête,
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi,
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant, par le froid endormi.

Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
125 Disait la voix mêlée au murmure des vents;
L'heure du péril est notre heure,
Les orphelins sont nos enfans.

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère;
Lui, docile et confus, se levait à leur voix :
130 Il s'étonnait d'abord, mais il vit, dans leurs doigts,
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire,
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

Un autre poëme intitulé *Isaure* nous offre le tableau
des souffrances de l'âme. C'est là que le poëte nous
135 touche, en nous dévoilant le secret de nos plus in-
times douleurs. Il nous semble impossible d'écouter
sans trouble ce pressentiment de mort qui vient au
moment où l'on présente à la jeune fiancée les trésors
de sa corbeille de mariage :

140 Ces fleurs, ces nœuds brillans, ces pierres enflammées,
Ces pompes de l'hymen, dans la nacre enfermées,
L'ont, à leur doux éclat, fait sourire un instant;
Et j'ai dit aussitôt : viens, l'autel nous attend;

Mais de la mienne alors sa main s'est séparée.
 145 Regarde, a-t-elle dit, en dévorant ses pleurs,
 Je suis pâle comme les fleurs
 Dont ma tête serait parée.

Je le vois maintenant; ses traits sont bien flétris.....
 Et moi je l'ignorais encore,
 150 Et toujours plus souffrante, Isaure
 Semblait toujours plus belle à mes yeux attendris.

Mais l'avenir déjà se charge de ténèbres,
 L'hymen qui nous attend veut des pompes de deuil,
 Notre hymen redoutable aura des chants funèbres,
 155 Et les grands voiles du cercueil.

Le prêtre portera l'étole blanche et noire
 Lorsque les saints flambeaux pour nous s'allumeront;
 Et, de leurs longs cheveux voilant leurs fronts d'ivoire,
 Les jeunes filles pleureront.

160 Et ceux aussi qui entendront ces vers seront obligés
 de pleurer et d'admirer!

Agar, la Sœur Grise, l'Aumône, la Jeune Catalane
 sont des chefs-d'œuvre de simplicité, de grâce et de
 sentiment. Entre ces diverses compositions, nous se-
 165 rions embarrassés de fixer notre prédilection poétique;
 nous les aimons toutes, et chacune à son tour est celle
 que nous aimons le mieux. Nous n'avons point parlé
 de la *Prière*, nous lui réservons un autre éloge, nous
 en citons ce fragment :

170 Tu priais ce matin, dans la nouvelle église,
 Qu'un jeune acacia couvre d'ombre et de fleurs;
 Oui, je t'avais suivie, et mes yeux t'ont surprise :
 Prier, c'est espérer; l'Eternel favorise
 Nos vœux qui vont à lui tout baignés de nos pleurs.

175 Je t'ai vue entrer seule, inquiète et voilée,
Et de ton noble amour timide devant Dieu,
Pour le lui confier, chercher dans le saint lieu
Une chapelle reculée.

Sur la chaise inclinée, où ton corps s'appuyait,
180 Tes lèvres ont baisé quelques feuilles bénies;
Et ta bouche tremblante, et tes deux mains unies,
Et ton regard, surtout, priait.

Il y a dans ces vers ravissans une incorrection incontestable. Au lieu de ce mot si doux *bénies*, il
185 fallait dire durement *bénites*. Nous signalons cette faute avec d'autant plus d'empressement qu'elle est charmante, et que les jolis défauts sont les plus dangereux. M. Guiraud connaissait très bien la loi académique; mais, quoique grammairien, il est poète, et il
190 a mieux aimé pêcher contre la syntaxe que contre l'harmonie.

L'immense succès qu'obtient le recueil de M. Guiraud n'engagera-t-il pas M. Soumet à consentir à un succès égal et du même genre; ne rassemblera-t-il
195 pas, dans un volume impatiemment désiré, ces délicieuses élégies dont quelques fragmens sont déjà dans tous les cœurs et toutes les mémoires? Ces deux jeunes auteurs, si justement célèbres, sont liés par l'éducation, la gloire et l'amitié. Nés tous deux en
200 même temps dans le midi de la France, ils ont fait passer dans leurs vers l'éclat de leur beau ciel; tous deux couronnés au théâtre, tous deux l'objet de la faveur publique, ils doivent l'un et l'autre à cette même
205 faveur une révélation entière des entretiens secrets qu'ils ont avec les Muses. Leur gloire est notre gloire, et leur indifférence de succès serait envers nous une sorte d'ingratitude.

Dans le grand débat qui s'élève entre nos hommes de lettres, la publication d'un ouvrage remarquable
210 nous paraît un argument victorieux. Car nous ne sommes pas de ces gens qui croient que la poésie ne prouve rien ; nous pensons au contraire que les beaux vers de M. Guiraud prouvent beaucoup, et nous ne
215 connaissons pas de meilleures raisons pour faire triompher le genre que des censeurs prévenus désignent si improprement sous le nom de *nouvelle école*.

On reproche aux poètes de nos jours de ne pas imiter les anciens ; on oublie donc qu'ils font comme
220 eux, puisqu'ils n'imitent pas. Si les poèmes d'Homère, si les ouvrages que l'antiquité a légués à une perpétuelle admiration dominent encore tous les ouvrages qui les ont suivis, c'est qu'ils n'ont pas eu de modèle, ou qu'imitant seulement la nature, ils en sont la
225 première et la plus fidèle expression. Il a été pour tous les arts une grande époque de création, une époque où le génie a brillé d'une flamme si vive qu'elle a éclairé pendant des siècles la route qu'on devait tenir ; mais l'imitation, à la longue, s'est affaiblie, elle a
230 altéré les traits primitifs ; il a fallu alors s'arrêter ou recommencer. Nos poètes recommencent ; ils s'adressent à notre cœur, ils veulent nous émouvoir par des impressions qui les ont émus, et, comme les Grecs, ils puisent encore aux sources des plus nobles inspira-
235 tions, la religion et la patrie.

Egalement inspiré par ses émotions et par ses souvenirs, M. Guiraud a placé au milieu de ces tendres et rêveuses compositions, *les Chœurs de Myrrha*. Il passe un moment des consolantes vérités de la reli-
240 gion chrétienne aux séduisantes fictions du paga-

nisme, et après nous avoir touché par les douces modulations de la lyre moderne, il nous fait entendre un accord brillant de la lyre antique. Réunissant ainsi tous les genres, il devrait réunir tous les suffrages; mais l'auteur des *Machabées* est religieux, le chantre de la guerre d'Espagne est royaliste, M. Guiraud est toujours poète : voilà, aux yeux de bien des gens, des qualités impardonnables.

Aujourd'hui les renommées littéraires sont soumises aux querelles d'opinion; l'avenir, qui ne juge que les ouvrages, mettra tout le monde d'accord. Pour attirer à lui toutes les approbations, que M. Guiraud attende; il n'attendra pas long-temps... on se range si vite en France du parti de la gloire!

Le Comte JULES DE RESSÉGUIER.

DE L'AMOUR-PROPRE *

Il y a vraiment plaisir à dire la vérité, ne fût-ce le commencement qui embarrasse toujours un peu. En effet, toute belle qu'elle est, la vérité n'enlève pas la popularité : loin de là, elle blesse et rudoie au pas-
5 sage. Marchant de compagnie avec elle, on ne chemine donc pas droit à la gloire contemporaine : et c'est fâcheux car elle a bien ses petits avantages. Aussi de nos jours, les habiles qui écrivent ou improvisent, se défendent de tout accès de franchise, sur-
10 tout dans la première période; il y aurait là de quoi les compromettre pour le reste de la vie. Quant à moi je veux tenter une méthode différente et réunir toutes mes forces pour dire la vérité dès le premier chapitre de mon livre. Je conviens que si tout le monde en
15 faisait autant, il en adviendrait bientôt subversion complète puisque ce qui anime l'existence et vivifie l'industrie, ce sont les discours et les livres d'où la vérité est exclue. Aussitôt une controverse de s'établir, et depuis l'auteur qui rumine pour inventer,

* Ce chapitre est extrait de la 3^e édition de l'*Observateur au XIX^e siècle*, actuellement sous presse. Cette édition, où entrera une foule de chapitres nouveaux, formera 2 volumes in-12. On souscrit chez N. Pichard, quai Conti, n^o 5, mais sans rien payer à l'avance. Prix, pour les Souscripteurs, 2 fr. par volume, et 3 fr. pour les non-Souscripteurs (M. F.). — Voy. tome I de la *Muse*, p. 6.

20 jusqu'au libraire qui s'essouffle pour faire acheter, tant de gens sont employés, qu'à bien dire le mensonge engraisse la moitié du globe et plus. Chercher comme moi à proclamer la vérité c'est donc se ranger du côté où l'on jeûne. Mais on n'échappe pas à sa
25 destinée, et puis pour être moraliste il faut qu'il en coûte quelque chose. Chaque siècle n'a-t-il pas fait expier sa réforme? prouvons donc au mien ce que sa sagesse à venir m'impose déjà de sacrifices. Si je suis moraliste, ne suis-je pas aussi écrivain? commencer
30 le cours de mes observations morales par l'amour-propre, n'est-ce pas révéler le secret du métier? Ce n'est pas tout; pour corriger, il faut sans pitié faire jaillir le ridicule : voyez où je m'expose!... n'importe, je dirai tout ce que je sais ou plutôt tout ce
35 que j'ai éprouvé; et comme je me suis surpris sifflant moi-même mon amour-propre, il est vrai que nous étions tête-à-tête et les portes bien fermées, je permets à mes lecteurs certaines licences; s'ils en abusent tant mieux : je deviendrai alors martyr de la vérité, et par
40 le temps qui court cela me fera une sorte de profession à part.

L'amour-propre est le sentiment d'une fausse supériorité qui nous égare dans la juste appréciation de nous-mêmes. Placé entre l'envie et l'orgueil il tient
45 de l'un et de l'autre.

Né le jour, où pour la première fois il y a eu société, l'amour-propre, pour être complètement révélé, doit être suivi dans les rapports ordinaires de la vie et dans l'influence qu'il exerce sur l'institution politique des peuples. C'est sous ce dernier aspect que je
50 vais d'abord envisager l'amour-propre.

Je prends pour fait irrécusable que l'élite de

l'ancienne société s'était ralliée à l'institution républicaine; mais elle n'en avait pas moins été enfantée par
55 la monarchie, le premier en date de tous les gouvernements puisqu'il se forme pour ainsi dire de lui-même. Ce mode subsista jusqu'au jour où l'amour-propre installa, victorieux, le système républicain si cher au talent qu'il appelle au secours de ses destinées, et
60 pour lequel il invente de si délicieuses jouissances. Il importe encore de faire remarquer qu'alors l'Etat renfermé dans l'espace étroit d'une ville, tenait les hommes sans cesse en présence les uns des autres et imprimait à leur amour-propre une irritation d'au-
65 tant plus vive qu'il était condamné à tout emporter de haute lutte. En outre, du citoyen à l'esclave la distance était laissée si infinie qu'au dernier rang, la liberté décorait jusqu'au dénuement même. Enfin, les droits politiques réservés au citoyen seul, le précipi-
70 taient continuellement dans les hasards de la guerre : puis les séditions de la place publique, les orages de la tribune exigeaient un déploiement si excessif de toutes les forces, que, dans ces temps, on valait trop pour ne pas s'estimer beaucoup.

75 Cependant le christianisme apparut, fondateur d'une société nouvelle qu'au prix de toutes les abnégations, il façonna pour l'éternité. Créant d'abord l'humilité, il somma l'homme de traverser la vie, sourd à toutes les tentations de la louange; il fit plus, par
80 une inflexible croyance, il enchaîna la raison à des doctrines imposées, et plein de mesure et de patience, effaça lentement l'esclavage du monde. Portés à la racine de l'amour-propre, ces coups épuisèrent sa vigueur. Ce n'est pas tout, l'Europe, ou pour parler
85 plus juste, l'Univers loin de jouir du bienfait d'une

royauté noblement tempérée, se traînait dégradé sous le despotisme militaire. L'amour-propre ne se montra donc plus que rarement et encore rapetissé par les prétentions vulgaires auxquelles il se tenait attaché.

90 Cependant, le despotisme romain attaqué de toutes parts cède enfin ses lambeaux flétris à la valeur des enfans du Nord. Des libertés imparfaites de ces sauvages et de la violence de leurs mœurs sortent tous les désastres réunis. A son tour, naît la féodalité* ;

95 multipliant partout la brutalité de la force, elle étouffe sous les dernières ruines de la civilisation l'amour-propre des peuples. Se dégageant la première, la royauté vient au secours de la dignité de l'homme ; grâce à ses efforts les droits politiques, les lettres et

100 les sciences pénètrent insensiblement dans les villes, l'amour-propre revenu à la vie se glisse à leur suite, faible et timide jusqu'au jour où une carrière sans borne lui fut ouverte par le protestantisme ; mais terrassée, cette secte resta parmi nous faible et languis-

105 sante. Enfin, le grand siècle en passant accomplit l'œuvre de la civilisation la plus parfaite ; l'amour-propre s'accrut de ce mouvement prodigieux de l'esprit, il importait donc désormais de le contenir : loin de là, le pouvoir distribua à toutes les classes le bien-

110 fait d'une éducation gratuite, et sans en calculer les suites, jeta dans le monde, des supériorités d'une nouvelle espèce : celles de l'intelligence. Malheureusement il ne put leur créer une carrière politique, elles imaginèrent alors un état de société où la naissance

* Dans le chapitre intitulé : *De la Civilisation*, j'envisagerai la féodalité dans le bien et le mal qu'elle a fait au monde (M. F.).

115 et la fortune s'évanouissant devant le talent, lais-
saient toute chance aux prétentions de l'amour-
propre. Le génie plaidant sa propre cause séduisit les
classes supérieures, tandis qu'il ameutait les classes
intermédiaires qui, enrichies par l'industrie et enno-
120 bles par l'éducation, s'indignaient de la mesquine
influence qui leur était concédée. Ainsi soutenues, les
supériorités de l'intelligence parvinrent en France à
faire triompher leur système. La médiocrité en pro-
fita aussitôt, et désormais chacun dispensé d'études
125 et de méditations put, au gré de son amour-propre,
s'improviser juge, législateur ou diplomate; il en ré-
sulta que bientôt tout fut compromis, jusqu'à la civi-
lisation. Cependant la force matérielle de la société
n'avait pu être détruite. Disciplinée dans les camps,
130 où au nom du salut commun, tout amour-propre in-
dividuel ploie sous le joug d'une commune obéis-
sance, cette force matérielle sauva l'indépendance
nationale, devint ensuite conquérante, et sema par-
tout les désastres que l'amour-propre avait naturali-
135 sés en France. Mais l'heure sonnée, un soldat s'em-
pare de cette force des camps, la gorge d'or et de
titres, et aidé de son secours édifie un nouveau des-
potisme militaire. Il aurait réussi, si emporté par la
rapacité des conquêtes, il n'eût été arracher la cou-
140 ronne aux rois et ravir l'indépendance aux peuples :
et si, barbare au XIX^e siècle, il n'eût pas distribué les
terres de la conquête à ses lieutenans affamés. Une
ligue fut enfin jurée entre les peuples et les rois contre
cette nouvelle féodalité. Devant les sacrifices qui les
145 attendaient, l'amour-propre des peuples s'exalta, et
comme dans toute société avancée, les divers genres
de gloire sont épuisés, les rois promirent des droits

politiques qui, dans leur généralité, caressent l'amour-propre de toutes les classes. Cette fois, la victoire pour étonner le monde passa du côté de la justice. La parole des princes fut tenue, et de toutes parts apparurent des gouvernemens représentatifs. De l'oppression la plus terrible, advinrent donc pour les peuples de nouvelles jouissances d'amour-propre. Aussi, ce sentiment entré aujourd'hui dans une ère nouvelle, touche-t-il au dernier développement que puisse lui accorder la royauté : un pas de plus, et l'Europe est républicaine.

L'amour-propre est si subtil qu'il passe à travers le silence et la modestie; la physionomie l'a déjà dénoncé qu'il n'est pas encore échappé du cœur.

Inflexible pour notre amour-propre, il faut vivre plein de concessions pour celui des autres. Ainsi, tant qu'on ne touche pas au premier rang, on ne doit se montrer dans le monde que soutenu d'une mise riche et brillante. Privé de cette enluminure, le mérite, j'en conviens, peut entrer et se mouvoir librement au salon; mais il n'en est pas moins vrai que dans ce siècle de parvenus, la simplicité d'un modique vêtement met en fuite la plus vieille amitié et fait chanceler la parenté la plus proche.

Dans la société, un homme adroit s'empare de tous les amours-propres qu'il rencontre sur son chemin, les fond dans son intérêt et marche ensuite sûrement à sa fortune.

Avant d'aller dans le monde, l'amour-propre s'impose à l'avance le joug d'une pudique retenue et se broie à loisir une rougeur de commande; ainsi préparé, il fait son entrée. Mais au moment où il guette la louange au passage pour l'écartier sans la perdre, la

conversation tourne et s'attache à un perroquet qui siffle, un serin qui chante ou un enfant qui babille. Démonté par ce contretemps, l'amour-propre part, s'élançe et ne se montre jamais si étendu que quand
185 il a débuté par la gêne d'une modestie d'emprunt.

Il y a des hommes qui enveloppent leur amour-propre dans une humilité si profonde, qu'il se glisse inaperçu; s'établissant ensuite solidement dans le monde, il fait subir son empire avec d'autant plus de
190 tyrannie, qu'il a pour lui le passeport des formes.

De nos jours, l'amour-propre sans cesse en représentation éprouve de fréquentes disgrâces, souvent même on le croit abîmé sans ressources; mais dans la rapidité de sa chute il s'accroche en passant à une
195 louange, s'y repose, recouvre ses forces, reparaît de nouveau et par sa prestesse même, soulève les applaudissemens de la foule.

Les gens d'esprit et les savans se rapprochent rarement, parce qu'il faut entre eux trop d'espace pour
200 l'amour-propre.

J'ai vu des hommes vivre entre eux, passé la familiarité, puis dans le grand monde je les ai surpris s'esquivant tous : c'est qu'en pareille occurrence l'amour-propre ne veut aventurer tout contact qu'avec
205 la grandeur qui, en passant, le teint de son illustration. Il est vrai que celle-ci de son côté ne songe qu'à écarter et méconnaître l'empressement qui la recherche. N'importe, la joie d'une demi-reconnaissance sauve l'amertume de cent désaveux, et s'enregistrant dans la mémoire, donne par l'éclat de la
210 publicité, droit de mépris entre égaux, huitaine durant.

Il y a des gens en sous-ordre qui entrent par

hasard dans le palais du prince, le voient, lui glissent
215 quelques paroles, et tout à coup croissent et s'élèvent
si haut, que la mémoire se perd à énumérer les titres
et les dignités qui éclairent l'obscurité de leur pre-
mière origine. On se récrie tout surpris : qu'ont fait
ces gens ? je vais vous le dire : ils ont touché juste à
220 l'amour-propre du prince.

On se demande tous les jours pourquoi les hommes
supérieurs se ravalent par les avances que leur ins-
pire l'inquiète avidité de leur amour-propre. A cela je
réponds, que le sentiment de la gloire les condamne
225 à prélever sur l'admiration contemporaine un tribut
toujours impitoyablement refusé. Consternée, leur
grandeur fléchit et fraternise un instant avec la mé-
diocrité qui, enivrée de ce triomphe, applaudit et bat
des mains. Ensuite, s'il faut surprendre par une sin-
230 cérité inattendue, j'avouerai qu'il y a dans l'amour-
propre des jouissances si intimes, des joies si profon-
dément pénétrantes que, remué par leurs transports,
le cœur s'étend et se dilate jusqu'à la dernière borne
de la félicité humaine. Sachons donc pardonner aux
235 hommes supérieurs les fautes que leur arrache un
sentiment qui les rend si heureux.

L'enfance balbutie encore avec peine, qu'on place
la vieillesse sous ses ordres : elle l'interroge, la re-
prend, l'endocctrine, et, suivant son bon plaisir, lui
240 administre la réprimande. Ainsi bourrée d'amour-
propre, la génération actuelle fait son entrée dans le
monde. Aussitôt l'admiration de la tribune court au-
devant d'elle, la salue du nom de *vénérable* ; et alors
qu'elle n'est pas encore digne du titre d'*homme*, elle
245 en fait d'importans citoyens. Hâtée sur tous les
points par la précocité de son amour-propre, la

jeunesse arrivera décrépite aux affaires; elle y passera sans pouvoir s'arrêter; et le gouvernement de la société restera en définitive à quelques-uns de ces
250 jeunes hommes qui, élevés dans le doute de leur perfection, auront acquis par une fatigue continuelle la vigueur du caractère, et par un saint respect des traditions, la puissance du bon sens. Qu'on me croie; les vieilles sociétés ne se sauvent jamais par les senti-
255 mens vicieux qu'elles ont créés, mais bien, par ce qu'il leur reste encore de vertu et de sagesse. Courbons la jeunesse jusqu'à l'humilité; et au jour du service elle se relèvera forte.

Je dirai aux hommes courant la carrière des Arts :
260 ne vous mêlez pas souvent à la société, surtout si elle est élevée, car pour votre amour-propre il y a là beaucoup trop à souffrir. En effet, le monde pour qui la position sociale est tout, n'accorde qu'à la dignité, la fortune ou la naissance, l'hommage de sa véritable
265 considération. Si, attentif un instant, il jette quelques éloges à l'amour-propre des artistes et des littérateurs, il ne leur en fait pas moins sentir par des nuances infinies qu'ils n'ont été appelés que pour servir de relief et comme pour procurer le luxe du génie.

SAINT-PROSPER.

MOEURS

UNE COMÉDIE DE SOCIÉTÉ

Que devenir avec deux cents mille livres de rentes à la campagne, dans une maison d'agrément? Toujours des gazons et des fleurs; point de fermes à visiter, de granges à remplir, de travailleurs à surveiller, 5 de douces ondées à espérer, de grêle ou d'orage à craindre! On a lu dans quelque livre qu'il y a de par le monde des charrues, de grands bœufs, et des moissons, et des jeunes villageois qui élèvent la meule en chantant et vont danser le soir pour se re- 10 poser des travaux de la journée;... mais vous, riches indolens, qui vous délassera de la fatigue de n'avoir rien fait? qui vous dédommagera de l'horrible privation de n'avoir rien à désirer? Je sais que vous vous éveillez le plus tard possible, c'est autant de pris sur 15 l'ennui; que vous faites trois toilettes avant de dîner,

Publ. dans le *Mousquetaire* du 17 juillet 1854 sous le titre : « La fête de M. d'Aperville. » Corrections conservées dans l'édition des *Œuvres complètes* (t. III, p. 313).

7 des laboureurs, de grands bœufs — 10 vous, pauvres riches, qui vous — 12 rien à faire — 15 avant le dîner

voilà encore quatre ou cinq [bonnes] heures bien employées; mais cette courte vie est composée de si longs momens! et les jours d'été n'en finissent jamais. Les arts seuls ou l'amour pourraient les remplir..... Or, nos gens à millions se soucient des arts à peu près comme de la nature, et quant à l'amour, depuis que notre morale est si sévère, il n'est plus reçu en bonne compagnie. Il faut pourtant bien qu'il aille quelque part..... et tout bien considéré, je ne vois pas trop ce que les mœurs y gagnent.

— Si nous jouions la comédie? s'écria étourdiment la jeune baronne de Saint-Ange, au milieu du cercle ennuyé, rassemblé pour se divertir dans le grand salon de M^{me} d'Aprville; voilà une heure que ces messieurs réfléchissent à nous amuser, nous perdons tout notre temps à chercher comment nous l'emploierons. Moi, il me semble qu'il n'y a rien de mieux pour la campagne que la comédie. — Ah! oui, la comédie, c'est mon fort, dit un gros agent de change, en bâillant et en pensant à toute autre chose.

— La comédie! la comédie! répétèrent en sautant des petits enfans pas plus haut que cela, qui ne pensaient à rien. — Savez-vous, ma chère, que vous avez eu là une charmante idée, reprirent toutes les dames, qui pensaient déjà à leurs costumes. — En effet, je ne vois pas pourquoi nous ne jouerions pas la comédie, ajouta le plus tard et le plus bas possible la maîtresse de la maison, qui ne songeait qu'à la dépense. — Vous y mettez trop de grâce, reprit bien vite M^{me} de Saint-Ange, pour que nous craignons de commettre

19 et l'amour — 20 nos gens à la mode — 27 d'un cercle —
32 Mais il — 34 un gros capitaliste

une indiscretion..... Ainsi, messieurs et mesdames, puisque M^{me} d'Apreville l'exige, nous allons faire construire un théâtre, peindre des décorations, et nous nous occuperons dès ce soir du choix de la
50 pièce et de la distribution des rôles.

Et tout le monde sortit en riant du salon, à l'exception de quatre hommes qui n'avaient rien entendu de la conversation et qui continuèrent, dans l'embrasure d'une fenêtre, à frapper de grands coups sur
55 une table, à se regarder avec des yeux menaçans, à se dire des injures et à se montrer le poing : ces messieurs jouaient au trictrac; le trictrac est sans contredit un des plus jolis jeux de société.

Cependant, comme il faut toujours prêter à un
60 amusement une apparence d'utilité, et comme les femmes ne manquent jamais de nous donner leurs caprices pour des *attentions*, il fut convenu que le spectacle aurait lieu à l'occasion de la fête de M. d'Apreville, et que l'on garderait jusque là le
65 *secret de la comédie*, ce qui serait d'autant plus facile que M. d'Apreville, en sa qualité de banquier, partait tous les matins pour Paris et n'en revenait [souvent] que fort tard. On l'attendait pour servir le dîner jus-
70 qu'à sept, [huit] et neuf heures du soir; je crois même qu'un jour on ne dîna que le lendemain, tant il avait fait d'affaires. Au reste, il fallait voir comme sa femme et toute sa compagnie le plaignaient chaque fois d'être obligé de gagner tant d'argent et de sacrifier ainsi ses plaisirs, sa santé, son repas et ceux
75 des autres à ce qu'on appelait les devoirs de son état.

46 Aussi — 55 sur la table — 58 des plus agréables jeux —
74 sa santé, son repas, ses plaisirs et ceux

Le comité dramatique est assemblé. Il s'agit de se décider sur l'ouvrage qu'on jouera. Mais tout ce que vous voudrez, dit d'abord chacun à ses voisins.

MAD. DE SAINT-ANGE, *d'un ton leste*. — Encore faut-il s'entendre. Sera-ce du Molière?

M. DE SAINT-ANGE, *qui n'avait encore rien dit*. — Bien choisi. Du Molière! avec son gros comique, sa gaîté de mauvais ton, et ses expressions..... Car enfin, vous avez beau rire, madame, il y a dans votre Molière de ces mots que je ne trouve pas du tout plaisans, et auxquels je ne pourrai jamais m'habituer, quoi que vous fassiez.

MAD. DE SAINT-ANGE, *avec un peu plus d'assurance*. — Du Marivaux?

M. LENOIR, *auteur d'un vaudeville sifflé*. — Oh! du petit esprit, des phrases bien pointues, du style à *facettes*! Ah! madame, de grâce, point de marivaudage.

MAD. DE SAINT-ANGE, *un peu vivement*. — Aimez-vous mieux les drames de La Chaussée, de Mercier, de Sedaine?

L'AGENT DE CHANGE, *avec un sourire très fin*. — C'est cela, des grands sentimens, de la vertu, du naturel, du *romanesque* enfin!.....

MAD. DE SAINT-ANGE, *très posément*. — Alors, messieurs, puisque vous ne voulez ni gaîté, ni sentiment, ni esprit.....

M. DE SAINT-ANGE, *d'une voix brusque*. — Nous n'avons qu'à faire la pièce nous-mêmes, n'est-ce pas? Vous êtes fort aimable.

Les choses en étaient là, lorsque M^{me} d'Apreville,

77 que l'on — 83 de mauvais goût — 97 de la vertu, de la nature, du romanesque

qui n'avait pas assisté à la délibération du *comité*, entra, suivie d'un homme assez triste, portant un gros manuscrit sous le bras : « Je vous présente, dit-elle, M. de Belcourt, qui veut bien nous faire cadeau
 110 » d'une comédie [inédite] de sa façon. » Ce M. de Belcourt est un jeune diplomate [qui cultive les lettres en amateur, et] qui a renoncé à faire représenter ses ouvrages, à cause de la gravité de ses fonctions, et peut-être aussi parce qu'ils ont été refusés à tous les
 115 théâtres. Sa comédie mit tout le monde d'accord, et on la trouva charmante sur le titre seul. Il n'y eut que l'auteur du vaudeville qui prit l'air le plus froid, et choisit les mots les plus pâles pour féliciter le *nouveau poëte*; mais comme on lui demanda aussitôt des couplets de circonstance pour la fin de la pièce, M. de
 120 Belcourt lui rendit son compliment avec la même physionomie et dans les mêmes termes, et les deux aigles de la maison s'observèrent long-temps entre eux.

125 Quand on [en] vint à la distribution des rôles, il s'éleva une petite difficulté. Toutes les dames voulaient faire la *soubrette*, à cause du joli tablier de gaze et de l'air mutin qu'il faut prendre. Elles furent obligées de tirer au sort, mais aucune d'elles ne vou-
 130 lut du rôle de l'*amoureuse* : [on sait que] c'est un emploi fort embarrassant que celui des amoureuses; c'est à peu près comme dans le monde, si ce n'est

107 suivie d'un élégant très empesé — 108 un gros rouleau — 117 de vaudevilles — 125 *Intercalé* :

Des confrères!... Ce mot fait seul tout mon effroi...

a dit M. Montalant dans une bonne et malicieuse satire. — 131 amoureuses au théâtre.

qu'elles épousent toujours l'homme qu'elles aiment. On alla chercher *Clara*, la petite nièce de M. d'Ap-
 135 ville et on fit venir de Paris le jeune *Eugène*, l'un de ses commis, et on signifia à ces pauvres enfans qu'ils eussent à se préparer pour jouer les deux amans. Ils furent d'abord stupéfaits, mais peu à peu ils prirent goût aux *répétitions*, et ils finirent par trouver assez
 140 doux de se dire *je t'aime*, devant toute la compagnie, sans que personne pût s'en fâcher.

Avez-vous vu de près les intrigues de coulisses et toutes les machinations des *artistes d'un théâtre royal*? — Oui. — Eh bien! vous ne pouvez pas vous
 145 faire une idée des amours-propres et des prétentions d'une troupe de société. Vingt fois tout fut au moment de se rompre, au grand déplaisir de l'auteur, et la veille même de la représentation une actrice renvoya son rôle, pour cause d'indisposition subite; on en
 150 chargea une autre dame de bonne mine et de bonne humeur, qui sans s'informer ni du titre ni du sujet de la pièce, s'en acquitta assez bien pour redoubler les souffrances de la malade.

Depuis trois semaines la maison ne désemplissait
 155 pas d'ouvriers; on coupait les arbres du jardin, on élevait des estrades, on cognait jour et nuit sur des planches; mais M. d'Aperville n'entendait et ne voyait rien..... il ne devait rien voir; et quand l'heure fut arrivée, et qu'on le fit passer dans la salle du spec-
 160 tacle, avec les deux cents amis accourus pour le fêter,

133 qu'à la comédie elles épousent toujours celui — 134 On alla donc — 141 se fâcher — 143 d'un grand théâtre subventionné — 146 troupe d'amateurs — 152 s'acquitta assez bien du rôle — 155 arbres du parc

il est impossible d'exprimer quelle fut sa surprise. Il était si loin de s'y attendre!..... Mais quelle fête est-ce donc aujourd'hui!..... On eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que c'était la sienne.

165 — Il prit fort bien la chose. Il y avait long-temps qu'il ne s'était montré si affable et si gai. Il est vrai qu'il avait terminé le matin une excellente affaire, dans laquelle un de ses amis se trouvait bien un peu lésé, mais ce n'était rien en comparaison du bénéfice qui

170 lui en revenait à lui-même. La toile ne se leva pas de bonne heure, comme de raison : les coiffeurs n'en finissaient plus, et Eugène fut bien long à mettre du vilain rouge sur les jolies joues roses de Clara. Le public s'impatientait et s'ennuyait; le spectacle com-

175 mença : le public ne s'impatientait plus; voilà tout. Il est juste de dire pourtant que M^{me} de Saint-Ange sous les traits de la *grande coquette*, et un vieux courtisan, dans un rôle de *valet*, jouèrent avec beaucoup d'aisance et de naturel. Quant à M^{me} d'Apreville, elle

180 était costumée et grmée à merveille; elle jouait tout uniment un rôle de *bonne femme* : c'était à ne pas la reconnaître. M. Lenoir s'était chargé du modeste personnage de *souffleur*, et il souffla tout de travers. Aussi, quand arriva le vaudeville final de la com-

185 position de M. Lenoir, M. de Belcourt eut soin de faire une faute effroyable dans le dernier vers du couplet qu'il avait à chanter. [Voilà de ces petits services qu'on aimera toujours à se rendre entre confrères;] au reste, les couplets n'en furent pas moins écrasés

162 Il était à cent lieues — 171 les coiffures — 172 étendre du vilain — 186-187 dans le *trait* du couplet qu'il avait à chanter : toujours les confrères? Au reste

190 d'applaudissemens : l'émotion était à son comble. Il n'y était parlé que de bienfaisance, de reconnaissance, de probité, de sensibilité, de délicatesse, de tendresse. — Comment tenir à de si jolies choses ! Et ce bon M. d'Apreville qui prenait la peine de se troubler et
 195 de rougir à chaque vertu ! Et tout le monde qui le regardait en fondant en larmes ! Mais c'est lorsque M^{me} d'Apreville vint à chanter d'une voix fausse un couplet sur l'amour conjugal, que les trépignemens et les sanglots se succédèrent avec une effrayante rapi-
 200 dité. Heureusement la toile tomba. Chacun était fatigué de son rôle, dans la salle comme sur le théâtre. Eugène et Clara furent les seuls à trouver les leurs un peu courts..... Aussi n'est-il pas bien prouvé qu'ils ne les aient pas répétés quelquefois depuis la représen-
 205 tation.

Pendant près d'un mois, les visites ne discontinuèrent pas : on ne se parla que du plaisir qu'on avait eu ; et chacun fut presque persuadé de celui des autres.

LE JEUNE MORALISTE. [E. DESCHAMPS.]

191-192 de bienfaisance et de reconnaissance, de probité et de sensibilité, de tendresse et de délicatesse — 193 jolies rimes et à des pensées si ingénieuses? — 196 et fondait — 201-202 théâtre, à l'exception d'Eugène et Clara qui — 206 mois, après la fête de M. d'Apreville — 207 parlait

NEUVIÈME LIVRAISON

(MARS 1824)



POÉSIE

MARIE DE BRABANT

POÈME

CHANT PREMIER

LA FÊTE

Des derniers feux du jour les lueurs incertaines
Coloraient faiblement les vitraux de Vincennes ;
Dans ce royal séjour, témoin de ses loisirs,
Philippe avait donné le signal des plaisirs ;
5 Aux accords des hautbois, du luth, de la mandore,
Le chant des troubadours se mariait encore,
Et des clairons guerriers mouraient les sons lointains ;
Car alors aux tournois succédaient les festins.

10 Tout à coup, aux soldats dont la veille assidue,
Des vastes corridors parcourant l'étendue,
Protège les plaisirs et le sommeil des rois,
Se présente une femme, et d'une faible voix :

Marie de Brabant, poème en six chants, Paris, U. Canel, 1825, in-8°. — Le morceau de la Muse forme les deux premiers chants du poème.

1 Des feux mourans du jour — 7 fuyaient les sons

« J'arrive de bien loin, je me soutiens à peine ;
 » Conduisez-moi, dit-elle, auprès de votre reine,
 15 » J'ai besoin de la voir : ne me repoussez pas ;
 » Je viens au nom du Ciel, il a guidé mes pas... »
 Ses grossiers vêtemens trahissaient sa misère ;
 Mais la croix suspendue au bout du long rosaire,
 Sa démarche imposante et ses traits sillonnés,
 20 Frappaient d'un saint respect les soldats étonnés.
 Nul d'entre eux cependant n'exauçait sa prière ;
 Elle se tait, s'arrête et s'assied sur la pierre ;
 Puis, poussant un soupir, muette, l'œil hagard,
 Sur les murs du château promène un long regard ;
 25 Elle écoute!... Soudain aux accens de la joie,
 Au bruit des instrumens que l'écho lui renvoie,
 Elle pâlit, se lève, et semble avec effort
 Laisser tomber ces mots : « Des fêtes et la mort ! »

Philippe cependant, que sa cour environne,
 30 Dérobe un jour heureux aux soins de la couronne ;
 Des sables de Tunis ramenant ses drapeaux,
 Héritier du saint roi, dans un noble repos
 Des avis paternels il garde la mémoire ;
 Le bonheur de son peuple à ses yeux est la gloire !
 35 Après de longs malheurs, sur la France et sur lui,
 D'un avenir plus doux enfin l'aurore à lui.

Il avait vu périr son épouse et son père ;
 Son peuple, qui lui doit un destin si prospère,
 Avait, durant quinze ans, gémi de ses douleurs ;
 40 Un fils seul lui restait pour essayer ses pleurs :
 Mais la France à grands cris demandait une reine,
 Et bientôt, du Brabant future souveraine,
 Marie a prononcé le serment solennel ;
 Elle vient, s'arrachant à l'amour fraternel,

15 ne me refusez pas — 35 de longs revers — 38 peuple ranimé sous son règne prospère

- 45 Du fils de saint Louis consoler le veuvage,
 Et des heureux qu'il fait réclamer le partage.
 Dès que paraît aux cieux l'étoile du matin,
 L'ombre fuit et s'efface à l'horizon lointain;
 Ainsi fuit, à l'aspect de la belle Marie,
- 50 Le deuil dont s'entourait sa nouvelle patrie.
 Après trois ans d'attente, aux yeux de son époux
 S'embellissant enfin du titre le plus doux,
 Son orgueil maternel à l'amour de la France,
 Dans un royal berceau présentait l'espérance;
- 55 Le peuple l'adorait, et de ses heureux jours
 Le noir chagrin jamais n'eût obscurci le cours,
 Si du jeune Louis l'âme sombre et craintive
 N'eût toujours dédaigné sa tendresse adoptive.
 A de lâches conseils ce prince abandonné,
- 60 De l'hymen de son père en secret indigné,
 Avait d'une marâtre enfanté la chimère,
 Et l'ingrat repoussait une seconde mère.

- Il était à cet âge où, consacrant ses droits,
 Philippe aux longs travaux, à la pompe des rois,
 65 Devait associer sa jeunesse docile,
 Et d'un sceptre précoce armer sa main débile :
 Ce grand jour avait lui; déjà, de toutes parts,
 De l'antique Vincenne inondant les remparts,
 Accouraient les barons, les nobles châtelaines,
- 70 Les guerriers illustrés aux plages africaines,
 Le pieux pèlerin, et le gai troubadour,
 A l'hymne des combats mêlant le lai d'amour.

Dès qu'aux champs ranimés avait souri l'aurore,
 Le beffroi matinal et le clairon sonore,

49 la jeune Marie — 51 *Intercalle vingt-quatre vers nouveaux.*
 — 51 Mais Dieu l'exauce enfin. Sous les yeux d'un époux —
 52 Fièrè et s'embellissant du titre — 54 présente

75 Appellant les guerriers à de nouveaux exploits,
 Avaient au loin donné le signal des tournois.
 Sur l'élégant balcon la damoiselle émue,
 Cherchant le blanc panache et l'écharpe connue,
 Dans la lice avait vu le jeune chevalier
 80 Que l'amour, en espoir, couronne d'un laurier,
 Brandir, le casque au front, la visière baissée,
 La hache sans tranchant et la lance émoussée.

Tant qu'a duré le jour, les vaillans paladins,
 Aux yeux d'un peuple entier chargeant les hauts gradins,
 85 Ont su trouver la gloire en d'innocens faits d'armes,
 Que des mères en deuil n'accusent point les larmes ;
 Mais le jour fuit : déjà vers le balcon du roi,
 Les juges ont guidé le vainqueur du tournoi ;
 On a jonché de fleurs sa marche triomphale ;
 90 On l'entoure, on l'admire, et, de sa main royale,
 Au cou du paladin, ému de son bonheur,
 Marie a suspendu le *chapelet d'honneur*.

La lice alors se ferme, et le festin commence ;
 Des salles du château la profondeur immense
 95 Reçoit les hauts seigneurs, les dames, les barons ;
 Un chant joyeux succède à la voix des clairons.
 Le diadème au front, sous la pourpre et l'hermine,
 Le roi siège au banquet : sur sa noble poitrine
 Brille la chaîne d'or dont les anneaux polis
 100 Retiennent enlacés le genêt et le lis ;
 Cet ordre, emblème pur d'un avenir prospère,
 Dans un jour de bonheur fut créé par son père.
 La reine, avec Louis, se place à son côté ;
 Relevant de ses traits la douce majesté,
 105 Du royal vêtement la pourpre se déploie ;
 Mais que servent la pourpre, et l'hermine, et la soie ?

75 de joyeux exploits — 91 Sur le front du guerrier ivre
 de son — 92 a déposé

Pourquoi ce collier d'or, ces perles, ces rubis ?
 Marie, en se cachant sous de simples habits,
 Au milieu des beautés que tant d'éclat décore,
 110 De ses charmes parée, eût été reine encore !
 D'un long manteau Louis a revêtu l'azur ;
 Et la cour, aux genoux de son maître futur,
 Qui sourit, déjà fier des honneurs qu'il partage,
 De son obéissance a déposé l'hommage :
 115 Près de lui sont rangés Nemours, Montmorency,
 Latournelle, Saint-Paul, Melun, Beaumont, Coucy,
 Et de Nesle, et Craon, guerriers de qui la gloire
 Doit fatiguer un jour le burin de l'histoire.
 Quel est ce fier mortel assis non loin du roi ?
 120 Ses regards dans les cœurs jettent un morne effroi,
 D'innombrables soucis voilent son front austère ;
 Des secrets de l'Etat profond dépositaire,
 Né dans les rangs obscurs des derniers citoyens,
 En Orient naguère il suivit les chrétiens ;
 125 Condamné dès l'enfance à des travaux serviles,
 Il vivait près du roi, qui de ses mains dociles
 Réclamait chaque jour les soins accoutumés ;
 Sous la couronne d'or, en anneaux parfumés
 Il faisait ondoyer la longue chevelure,
 130 Et du manteau royal attachait la parure :
 Mais, d'un rang méprisé fuyant les vils travaux,
 Cet esclave orgueilleux vers des destins nouveaux
 S'élance ! Le voici sur les marches du trône ;
 De son maître abusé la faveur l'environne :
 135 Ministre sans rival, d'un titre respecté
 L'éclat a de son nom couvert l'obscurité ;
 Il gouverne : la cour, à ses pieds frémissante,
 Honore, en murmurant, sa noblesse récente ;

- Et le peuple soumis tremble sous son orgueil,
 140 Surpris de le nommer haut baron de Luxeuil.
 Parmi les chevaliers dont la haute vaillance
 Au tournoi de ce jour vint essayer sa lance,
 On n'apercevait point le modeste Eymery.
 De Louis, qui l'aimait, compagnon favori,
 145 Comblé de ses bienfaits, sous l'humble habit du page,
 Il partagea long-temps les jeux de son jeune âge;
 Fils du puissant Luxeuil, lorsqu'au sein de la cour
 Marie eut ramené les plaisirs et l'amour,
 Il osa de Louis blâmer l'injuste haine.
 150 Emu d'un doux transport à l'aspect de la reine,
 Il se livra sans crainte à son charme vainqueur :
 Un dévouement sacré veille au fond de son cœur ;
 Ce qu'il ressent près d'elle il l'ignore lui-même ;
 Peut-être sous ses traits c'est la vertu qu'il aime ;
 155 Il l'espère, il le croit ! A sa vue enivré,
 Heureux de respirer l'air qu'elle a respiré,
 Dans une pure extase, à ce culte fidèle,
 Tout ce qu'il peut savoir, c'est qu'il mourrait pour elle.
 Des soupçons de Louis il combattit l'erreur ;
 160 Et ce prince, écoutant une aveugle fureur,
 Au jeune chevalier défendit sa présence :
 Demain, abandonnant les lieux de sa naissance,
 Il doit, dans les combats par la gloire appelé,
 Porter sous d'autres cieus son courage exilé.
- 165 Le banquet se prolonge, et, dans les vastes salles,
 De magiques tableaux viennent, par intervalles,
 Des convives surpris enchanter les regards :
 Tantôt d'un château-fort s'élèvent les remparts ;
 Le châtelain félon, sur la tour crénelée,
 170 Se dressel..... Dans les fers, tremblante, échevelée,

139 le peuple muet — 141 dont l'heureuse vaillance —
 162 Hier, il a quitté les lieux — 163 Et va dans les combats

La noble dame, en pleurs, appelle les secours
 Du chevalier courtois qui doit sauver ses jours ;
 Il paraît ! Du combat il a jeté le gage,
 Le tyran le relève et la lutte s'engage ;
 175 Le fer brille, se croise, et chaque spectateur
 S'agitant sur son siège, et d'un combat menteur
 Suivant long-temps des yeux la trompeuse apparence,
 Palpite de fureur, de crainte ou d'espérance !
 La scène change alors : devant les paladins
 180 S'offrent de frais vergers, de somptueux jardins ;
 Sous des rameaux fleuris, odorantes arcades,
 Le vin coule en ruisseaux ou bondit en cascades !...
 Tout s'efface !... La foudre aux pâles matelots
 Montre de noirs rochers, qui hérissent les flots ;
 185 Le vaisseau lutte, éclate et disparaît sous l'onde ;
 On frémit !... O prestige ! une forêt profonde
 Déroule à l'œil surpris ses sentiers ténébreux ;
 Un temple lui succède ! et les seigneurs entre eux
 Se demandent quel bras ou quels ressorts habiles
 190 Guident l'illusion de ces tableaux mobiles.
 Durant un jour de fête a-t-on vu quelquefois
 Sous un rideau courbés de jeunes villageois ?
 A travers un cristal dont l'adresse les trompe,
 Et d'un palais qui fuit recule au loin la pompe,
 195 Ils plongent leurs regards : d'un respect ingénu
 Ils honorent, muets, ce chef-d'œuvre inconnu ;
 Puis, ils vont au hameau, dans leur joie énergique,
 Raconter longuement le spectacle magique.
 Tels, les nobles barons, d'un regard enchanté,
 200 Suivant chaque tableau devant eux présenté,
 Admirant, éblouis par ces nombreux prestiges,
 D'un art encore enfant les innocens prodiges.

Les jeux, les doux plaisirs qu'étaie ce grand jour
 S'animent, embellis des chants du troubadour;
 205 Sur le luth inspiré qui raconte leur gloire,
 Des héros d'autrefois il rajeunit l'histoire,
 Et dans le cœur des preux sa voix, ses gais tencens
 Vont graver de l'honneur les naïves leçons.
 Mais qui suspend le cours de la royale fête?
 210 Du ménestrel ému le chant joyeux s'arrête;
 Dans le château s'élève un tumulte lointain;
 On écoute... Une femme au milieu du festin
 Se présente : ses yeux se fixent sur Marie,
 Son front est pâle et chauve; elle approche et s'écrie :
 215 « Suspendez vos concerts, éteignez ces flambeaux;
 » Que vos chants fassent place à l'hymne des tombeaux.
 » Sous la cendre demain vous courberez vos têtes,
 » L'ange de mort est là qui préside à vos fêtes...! »
 Cette femme, sa voix, ses funèbres accens,
 220 De l'assemblée entière ont glacé tous les sens;
 Des preux, à son aspect, le courage chancelle;
 Le roi même frémit en murmurant : C'est elle!
 Car frappé d'épouvante à ses lugubres cris,
 Sous ce voile pieux et dans ces traits flétris
 225 Philippe a reconnu cette femme inspirée
 Qui, des faux biens du monde à jamais séparée,
 Disant aux vains plaisirs un éternel adieu,
 Leur déroba ses jours pour les donner à Dieu!

 A l'éclat des grandeurs en naissant destinée,
 230 Jadis elle marchait d'honneurs environnée.
 Quel changement ! Alors, sur ce front dépouillé
 Que le temps sillonna, que la cendre a souillé,
 Tombait en anneaux d'or sa blonde chevelure;
 Ce sein qui maintenant palpète sous la bure,

203 CHANT DEUXIÈME. — 209 qui trouble — 210 ménestrel
 surpris — 234 se cache sous la bure

- 235 Des plus riches tissus s'entourait autrefois ;
 Alors les chevaliers, au milieu des tournois,
 Parés de ses couleurs, et triomphant pour elle,
 En la priant d'amour, la nommaient la plus belle ;
 Le trouvère inspiré lui consacrait ses chants :
- 240 Mais, semblable à l'arbuste exilé dans nos champs,
 Qui, loin des cieux aimés, rebelle à la culture,
 Ne revêt point pour nous sa brillante parure,
 Au milieu des plaisirs qui volaient sur ses pas,
 Rêveuse, elle passait et ne s'arrêtait pas ;
- 245 Et, portant aux autels sa langueur solitaire,
 Cherchait une patrie ailleurs que sur la terre.
- Tout à coup du saint roi, qu'indigne un long repos,
 Jérusalem esclave appelle les drapeaux :
 Il n'est plus ici-bas de nœud qui la retienne ;
- 250 Un feu divin s'allume en cette âme chrétienne.
 Fuyez loin de ses yeux, fuyez, vains ornemens ;
 La croix a consacré ses obscurs vêtemens.
 Chevaliers, que l'amour entraînait vers ses charmes,
 Ne l'entendez-vous pas ? Elle vous crie : aux armes !
- 255 La voici les pieds nus, le rosaire à la main,
 Qui du tombeau sacré vous montre le chemin ;
 Marchez, à vos dangers vous la verrez fidèle.
 Bientôt dans les combats la mort vole autour d'elle ;
 Mais à ce cœur brûlant qu'importe le péril ?
- 260 Sa patrie est le Ciel, la terre est un exil.
 Compagne des héros rangés sous l'oriflamme,
 Son regard les conduit et sa voix les enflamme ;
 Ceux dont un coup funeste enchaîne la valeur,
 La retrouvent veillant auprès de leur douleur ;
- 265 Si de les ramener au chemin de la vie
 A ses soins bienfaisans l'espérance est ravie,
 Elle endort leurs regrets, et son zèle pieux
 Les console du monde en leur parlant des cieux !

235 Sous de riches tissus palpitait

- Mais des soldats chrétiens, trahis par la victoire,
 270 Les remparts de Tunis ont arrêté la gloire ;
 Sur la cendre étendu, Louis vient de périr
 En pleurant les saints lieux qu'il n'a pu conquérir :
 Plus heureuse, et marchant à travers les obstacles,
 Cette femme a touché la terre des miracles ;
 275 Ses larmes ont baigné le tombeau du Sauveur.
 Aux rochers du Calvaire exilant sa ferveur,
 De ces lieux révévés où de tant de prodiges
 Son extase pieuse adore les vestiges,
 Vers l'éternel séjour son cœur s'est élançé,
 280 Et de nouveaux destins pour elle ont commencé :
 Là, l'esprit du Très-Haut la touche de sa flamme ;
 Un souffle prophétique a passé dans son âme,
 Elle prie, et son œil, brillant d'un feu sacré,
 Plonge dans l'avenir un regard inspiré.
- 285 Quinze ans sont écoulés : aux champs de sa patrie
 Le temps a ramené sa sainte rêverie,
 Et le château natal ne doit plus la revoir ;
 Grandeurs, amis, parens, elle vous fuit!... Un soir
 Elle marchait : ses pas, au fond d'une vallée,
 290 Heurtent les murs détruits d'une église écroulée ;
 Emue, elle s'arrête, et son regard surpris
 Contemple avec respect ces rustiques débris.
 Mais, dominant encor les chaumières voisines,
 Seule restait debout, au milieu des ruines,
 295 La tour où, préludant à des concerts pieux,
 Se balançait jadis l'airain religieux :
 C'en est fait! désormais ce clocher solitaire
 De ses jours ignorés va couvrir le mystère ;
 La voilà seule, heureuse, en présence de Dieu :
 300 Elle chante sa gloire, et l'écho de ce lieu
 S'étonne, en répondant à ses chants prophétiques,
 De répéter encor l'hymne et les saints cantiques.

Loin de l'obscur asile où s'écoulaient ses jours,
Vers un monde oublié, qu'elle a fui pour toujours,
305 Quelquefois s'égarait sa pensée attendrie,
Et la France, et Philippe, et la jeune Marie,
Réclamaient d'elle encore un tendre souvenir.

Un jour, de leurs destins, cachés dans l'avenir,
Le douloureux tableau se déroule à sa vue :
310 Son cœur gémit, frappé d'une horreur imprévue ;
Elle voit, à travers un nuage sanglant,
D'un ministre abhorré le triomphe insolent,
La Mort, au sein des jeux, désignant sa victime,
Une reine accusée et demandant son crime !...

315 Puis, le sombre avenir se referme à ses yeux !
A sa retraite sainte elle a fait ses adieux :
Précurseur oublié des vengeances célestes,
Elle part, elle arrive. A ses accens funestes,
Loin du banquet royal les plaisirs sont bannis !...

320 « Philippe, a-t-elle dit, souviens-toi de Tunis !
» C'est moi qui sous ses murs, par le ciel éclairée,
» Ai prédit aux chrétiens une autre Césarée ;
» C'est moi qui, du saint roi marquant le dernier jour,
» Ai défendu l'espoir à ton pieux amour ;
325 » Et je viens aujourd'hui, me mêlant à tes fêtes,
» T'annoncer les malheurs qui planent sur vos têtes.
» A vos joyeux festins va succéder le deuil ;
» Insensés, vous chantiez à côté d'un cercueil !
» Il s'ouvre, vous pleurez !... Quelle main tutélaire
330 » Pourrait du Tout-Puissant enchaîner la colère ?
» Tremblez ! — Où doit frapper sa vengeance ? — En ce lieu !
» — Qui doit périr ? — Ton fils ! — Qui te l'a dit ? — Mon Dieu.
» Qu'entends-je ? Porte ailleurs ta fatale démence.
» Mon fils vivra ! — Pour lui l'éternité commence !

320 Philippe, en me voyant — 329 Il va s'ouvrir ! Pleurez !
— 331 Pleurez ! Où doit

- 335 » — Mon fils ! Pour le punir, est-il donc criminel ?
 » Qu'a-t-il fait ?... Laisse-nous, va, mon cœur paternel
 » De ce présage affreux repousse l'imposture.
 » Vois mon fils préludant à sa grandeur future.
 » Ce jour confie un sceptre à sa jeune valeur.
- 340 » Il vivra pour régner. — Regarde sa pâleur. »
 A ces mots vers son fils, qui pâlit et chancelle,
 Le roi s'élance, en proie à sa douleur mortelle ;
 Au prince infortuné prodiguant ses secours,
 Marie, au prix des siens, veut racheter ses jours.
- 345 Louis, d'un œil éteint, semble chercher son père ;
 On le presse, on l'entoure, on frémit, on espère ;
 Mais celle dont la voix a prédit son trépas,
 Immobile, à leurs soins ne se réunit pas,
 Et murmure, au milieu des femmes éplorées,
- 350 De l'hymne des mourans les paroles sacrées.
 Plus d'espoir ! la terreur se peint dans tous les yeux,
 Les courtisans debout pleurent silencieux ;
 Partout s'étend bientôt la nouvelle sinistre :
 Plus de chants, plus de jeux ! Du superbe ministre,
- 355 A côté du mourant, on entend les sanglots ;
 Il parle de vengeance et d'horribles complots.
 Mais, démentant les pleurs où l'imposteur se noie,
 Un sourire homicide a dénoncé sa joie.
 Telle, au front de l'Etna, perçant l'obscurité,
- 360 Brille, dans la nuit sombre, une errante clarté
 Dont l'aspect menaçant, aux campagnes prochaines,
 Révèle du volcan les fureurs souterraines.

ANCELOT.

351 Une morne terreur se peint — 354 De l'orgueilleux ministre

L'INDIFFÉRENCE

Si l'on te dit que tu me plais,
Va, ne crois pas à ce langage ;
Si l'on te dit que je te hais,
On te trompe encor davantage.

5 Tu peux, au gré de tes désirs,
M'accabler d'éloge ou de blâme,
Sans que j'éprouve au fond de l'âme
Ni ressentimens ni plaisirs.

10 Je puis te voir triste, inquiète,
Sans perdre ma sérénité ;
Et, sans partager ta gaité,
Te voir joyeuse et satisfaite.

15 Tu peux demeurer ou partir,
Ou parler, ou rester muette,
Sans que jamais je te regrette,
Sans que je te trouve indiscreète,
Ou que je songe à t'applaudir.

20 Lorsque j'entends que l'on t'accuse,
Mon cœur n'en est point offensé ;
Mon cœur aussi n'est point blessé
Si par hasard quelqu'un t'excuse.

Je puis de tes folles amours
 Ouïr le récit sans me plaindre;
 Sans te désirer, sans te craindre,
 25 Te voir, des plus brillans atours
 Toujours te parer, et toujours
 De l'art de séduire et de feindre
 Tenter l'inutile secours.

Que veux-tu donc ?... Pourquoi, Zelmire,
 30 T'occuper constamment de moi ?
 A quoi bon sans cesse médire
 D'un ingrat qui voit sans effroi
 Tout ce qu'un vain dépit t'inspire ;
 Qui ne te blâme, ni t'admire,
 35 Et ne parle jamais de toi ?

Pourquoi d'un dédaigneux sourire
 M'accueillir lorsque tu me vois ?
 Je t'avertis, belle Zelmire,
 Qu'à mon repos il ne peut nuire,
 40 Et qu'à peine je l'aperçois.

D'où vient ta haine pour Elvire ?
 Sans t'offenser ne peut-on dire
 Si je fus l'objet de son choix,
 Si je l'aimai, si quelquefois
 45 Pour elle encore je soupire ?

D'où vient que ton œil curieux
 Tour à tour me cherche et m'évite ?
 Pourquoi la tristesse hypocrite
 Qui voile ton front soucieux,
 50 Lorsqu'après une longue attente,
 Sur ce front où ta main savante
 Arrête encore, à force d'art,
 Un dernier reste de jeunesse,
 Par hasard ou par politesse
 55 Je laisse tomber un regard ?

Non, de ce facile manége
Tu ne goûteras point le fruit ;
Mon cœur n'aime pas qu'on l'assiége ;
Il échappe à qui le poursuit.
60 A t'honorer de ma vengeance,
A t'adorer par complaisance,
Jamais je ne me résoudrai ;
De tes bontés, de tes avances,
65 De tes petites médisances,
Jamais je ne profiterai ;
Et dans l'oubli, dans le silence,
Prudemment j'ensevelirai
Ma discrète reconnaissance.

Va, Zelmire, il faut sans retour
70 Bannir une espérance vaine :
Je ne saurais porter ta chaîne,
Ne fût-ce même qu'un seul jour,
Et je ne veux prendre la peine
Ni de justifier ta haine,
75 Ni de mériter ton amour.

C. P. [COMTE DE PEYRONNET.]

LA LAMPE

[A Vous.]

La lune, sur les pas des heures,
Au trône des nuits va s'asseoir;
Et le sommeil dans nos demeures
Descend après l'ombre du soir.
5 Des longs plis de son voile il touche
Vos yeux que j'avais vus si doux ;
La lampe est près de votre couche,
Elle veille et brûle pour vous.
Si, dans la nuit, l'aile d'un songe
10 En s'enfuyant rouvre vos yeux,
« Oh ! direz-vous, reviens des cieux,
Reviens à moi, riant mensonge,
Car elle veille et brûle encor. »
Et, couronné de pourpre et d'or,
15 Demain, quand sur son char d'opale
Remontera le roi des jours...
Vous la reverrez faible et pâle,
Mais veillant et brûlant toujours !

Reproduit dans les *Annales Romantiques* de 1827-28. —
Etudes françaises et étrangères, Paris, U. Canel, 1828, in-8°.

4 Descend avec — 6 Vos beaux yeux à demi fermés — 8 Elle
veille pour vous... Dormez! — 13 Ma lampe est là, qui veille
encor.

20 Puisse alors une voix plaintive
A votre cœur parler tout bas
D'une flamme ardente et craintive,
Et que le temps n'éteindra pas :
Soit que dans l'orgueil de vos charmes
25 Vous regardiez, sans voir ses larmes,
Celui qui n'ose vous nommer ;
Ou soit qu'à vous-même ravie
Vous abandonniez votre vie
Au douloureux bonheur d'aimer.

EMILE DESCHAMPS.

19 une voix secrète — 21 ardente et discrète — 22 que les
ans n'éteindront



LITTÉRATURE

BATAILLE DE BOVINES *

.
. L'histoire, épouvantée de ces grands souve-
nirs, a passé rapidement sur tous les évènements con-
temporains. Elle les eût laissés dans un entier oubli,
si le bruit d'une éclatante victoire ne l'eût forcée à
5 rouvrir ses annales. L'Oriflamme relevé aux plaines

* Le fragment qu'on va lire nous est communiqué par un homme auquel des fonctions politiques laissent malheureusement trop peu de loisir à donner aux lettres. Nous l'insérons avec d'autant plus d'empressement, qu'il est pour nous l'occasion d'annoncer à nos lecteurs une double espérance. Il est extrait de l'Introduction à une Histoire du xv^e siècle, qu'il fera attendre plus impatiemment encore, et son titre rappelle qu'une grande épopée sur ce grand sujet de nos annales, nous est également promise par un de nos plus poétiques académiciens, M. Parceval Grandmaison. Certes, jamais moment ne fut aussi favorable pour célébrer les exploits d'un prince chevalier qui sauva la monarchie, et nous sommes heureux que nos époques les plus brillantes trouvent enfin dans nos rangs des poètes et des historiens dignes d'elles (M. F.).

Publié dans les *Annales Romantiques* de 1827-28, avec la signature : C^{te} A. de P. (Amédée de Pastoret).

que l'Escaut arrose, de puissantes armées qui se heurtent et s'entre-détruisent, des souverains au champ de bataille, des rois foulés aux pieds, un long carnage, une immense gloire, réclament plus de
10 détails, imposent plus de souvenirs; et l'historien né sur les terres de France peut, avant de retracer les malheurs de Crécy, redire la gloire et les exploits de Bovines.

Les causes que nous avons déjà développées,
15 avaient armé de nouveau Philippe et Jean-Sans-Terre. L'un, c'était le roi d'Angleterre, excommunié par le pape, oubliait l'anathème au sein des plaisirs; l'autre, c'était Philippe, avait accepté la charge de venger le Saint-Siège de la résistance du prince an-
20 glais; et, docile cette fois à la voix des pontifes, dont il ne discutait plus les droits, il s'arma, il partit. Il allait vaincre, lorsque Jean, après avoir vainement essayé d'acheter, au prix de son apostasie, les secours du roi de Maroc, obtint, au prix de sa soumission, le
25 pardon de Rome et la réconciliation de l'anathème. Le légat, qui était venu en France présider à l'expédition contre l'Anglais, défendit tout d'un coup à Philippe de rien tenter contre un prince devenu vassal du Saint-Siège; et Philippe, ne voulant alors ni
30 renoncer à sa vengeance, ni renoncer à l'appui que Rome pouvait offrir, dirigea ses armes vers la Flandre, où un sujet infidèle, devenu l'allié des Anglais, appelait sa royale justice. Réveillé par le bruit des armes, Jean-Sans-Terre tenta de nouveaux
35 efforts. Il avait de l'or, et il acheta des alliés. Othon de Brunswick, empereur d'Allemagne, disputait à Frédéric II une couronne qu'il ne devait pas conserver : il était pauvre et n'aimait pas Philippe

40 Auguste*. Ferrand de Portugal, comte de Flandre, avait osé résister en face au roi de France son suzerain, et n'avait échappé à son courroux que par la fuite. Renaud de Dammartin, comte de Boulogne, avait, trois fois déjà, changé de parti, d'étendard et de seigneur, et ne pouvait pardonner ses trahisons à son
 45 roi, qui les lui avait pardonnées**. Théobald-le-Beau, duc de Lorraine, se trouvait l'ennemi personnel de Frédéric, et par conséquent de Philippe son allié***. Henry, duc de Brabant, avait donné sa fille à l'empereur Othon****. Tous ces princes furent séduits par
 50 l'or et les intrigues de l'Angleterre. Othon se mit à leur tête; les comtes de Namur et de Bar, malgré les liens étroits qui les attachaient à la famille royale, marchèrent dans une armée à laquelle ils n'avaient pu opposer de résistance, et l'empereur, suivi de cent
 55 cinquante mille hommes, descendit en Flandre, et vint, par la droite de l'Escaut, jusques à Valenciennes.

Philippe n'avait pas cinquante mille hommes réunis; il marcha cependant à la rencontre de l'ennemi,
 60 partit de Péronne, et, suivant aussi le cours de l'Escaut, mais sur la rive gauche, s'avança jusques à Tournay sur la frontière du Haynault. Son projet, on peut le croire, était de se jeter sur les derrières de l'ennemi, de couper ses communications, et de le
 65 forcer à livrer bataille en le séparant de son pays. Mais l'entrée du Haynault était gardée; trop de temps et trop de combats étaient nécessaires pour forcer le

* Heiss, *Hist. de l'Emp.*, t. I, p. 158 (M. F.).

** *Grandes Chroniq. de Saint-Denis*, liv. III, § 18 (M. F.).

*** *Hist. de Lorraine*, t. II, liv. XXIII, pp. 212 et 213 (M. F.).

**** *Idem.*, p. 212 (M. F.).

passage * : il changea de marche, quitta Tournay, et se dirigea sur le pont de Bovines pour y traverser
 70 l'Escaut, et retrouver l'armée allemande sur l'autre bord. Dans ce même temps, l'empereur, à qui la supériorité de ses forces et les promesses des devins semblaient assurer la victoire, croyant que Philippe cherchait à s'échapper, manœuvrait pour le rejoindre,
 75 passait l'Escaut à gué avec son armée, et se portait en toute hâte sur le village de Bovines. C'était le 25 juillet, jour de la fête de saint Jacques-le-Majeur.

Philippe, fatigué de sa marche, et sachant qu'il fallait un long temps pour que son armée traversât le
 80 pont de l'Escaut, s'était jeté au pied d'un frêne où il reposait pendant la chaleur du jour : ses chapelains étaient près de lui, et l'étendard royal à ses côtés, cet étendard qui avait accompagné Charlemagne dans sa gloire, qu'on avait déposé jadis sur sa tombe, qui
 85 ne se montrait plus sous les voûtes du vieux Saint-Denis qu'à ces jours solennels où les pierres sépulcrales se soulevaient pour recevoir les rois **, et que Philippe avait tiré d'un repos de quatre siècles pour le réconcilier avec la gloire. Guérin, évêque de Senlis,
 90 garde des sceaux du royaume, confesseur du roi et commandant de l'armée au nom du vieux connétable de Montmorency, Guérin de Senlis et le vicomte de Melun étaient allés présider au passage du fleuve et reconnaître la plaine, tandis que le duc Eudes de
 95 Bourgogne, Robert, comte de Dreux ; Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre ; Jean, comte de Ponthieu ;

* *Grandes Chroniq. de Saint-Denis*, liv. III, § 10 (M. F.).

** *Chronic. Richerii Monachi Senoniensis, in vorago*, p. 690. *Guill. Britoni Armor. Philippidos*, liv. XI, vers 34 et suiv. (M. F.).

Gaucher, comte de Saint-Paul; Etienne, comte de Sancerre, étaient à cheval, l'armure délacée et la tête découverte, à regarder passer leurs soldats. En portant les yeux vers la plaine, Guérin vit s'élever la poussière, briller des casques, pointer des lances : Adam, s'écria-t-il, qu'est ceci? Ne sont-ce pas les ennemis qui nous arrivent? C'était leur avant-garde qui s'avavançait en bon ordre, conduite par Hugues de Bauve et le comte de Flandre. Guérin aussitôt tourne son cheval et court vers le roi, le vicomte de Melun le suit; l'un persuadé que l'ennemi allait attaquer, et demandant qu'on se préparât à le recevoir; l'autre assurant que l'empereur ne voulait qu'observer le passage et gagner la route de Tournay**. Philippe se réveille, il écoute : Ce n'était pas trop le temps de combattre aujourd'hui, dit-il, mais le Seigneur n'a pas reproché aux Machabées de tirer le glaive pendant les fêtes consacrées, et le jour où l'Eglise est toute en prière doit être un heureux jour pour les serviteurs de Dieu***. Il se recueille à ces mots, entre dans l'église voisine, y fait une courte et fervente prière, puis se fait armer et monte sur son coursier en autre si grand liece comme s'il eust dû aller à une noce ou à une fête****. Alors l'évêque de Senlis rappela en toute hâte les troupes qui avaient passé l'Escaut, l'armée changea de front, trompes et buccines commencèrent à bondir, batailles à retourner; les chevaux furent couverts, les bannières déployées,

* Guill. Armoricus, *de Gestis Philip. August.*, p. 94 (M. F.).

** Guill. Armoricus, *de Gestis Philip. August.*, p. 94. — *Grandes Chroniq.*, § 11 (M. F.).

*** *Philippidos*, liv. X, vers 824 et suiv. (M. F.).

**** *Grandes Chroniq.*, § 11, p. 406 (M. F.).

125 les sergens et hommes de pied firent front devant,
et l'on commença de crier par les champs : Aux
armes ! barons, aux armes * !

A ce cri, les grands vassaux et les chefs de guerre
accoururent près du monarque pour demander l'ordre
130 et la place de bataille. Philippe, debout au milieu
d'eux, tenait en main l'Oriflamme : Biaux cousins,
leur dit-il, voyez, à qui le remettrai-je aujourd'hui ?
Sire, répondit le duc de Bourgogne, j'ai près de moi
un noble chevalier, Galon de Montigny, si pauvre
135 qu'il n'avait pas de quoi acheter un cheval, si brave
que, pour en avoir un, pour être ici en bataille, il a
mis en gage un petit champ qui lui était resté :
remettez-lui l'étendard. Ami Galon, dit le roi, prends
donc l'Oriflamme ; c'est l'honneur de la France que
140 je te confie. — A moi, sire ? dit le chevalier. — A toi,
reprit le roi ; la force te viendra de Dieu dans le
combat ; la récompense du roi, après la victoire **.
Puis se retournant vers les princes et les capitaines
dont il était entouré : Seigneurs, barons et chevaliers,
145 notre foi est toute en Dieu ; Othon qui se dit empe-
reur est maudit par notre Saint Père le pape ; Fer-
rand est un transfuge et un parjure ; Renaud, un
traître et un excommunié ; et nous, bien que pé-
cheurs, nous sommes des chrétiens, des enfans de
150 l'Eglise, nous sommes ceux que Dieu bénira. Je ne
vous parle point de moi ; ce n'est pas ma cause à
moi que vous allez défendre, c'est la vôtre, c'est celle
de vos familles ; vous êtes tous rois comme moi

* *Grandes Chroniq.*, loc. cit. (M. F.).

** *Chronic. Richerii monach. Senoniensis, in vorago*,
chap. xv, p. 690 (M. F.).

quand il s'agit de combattre : soyons tous guerriers
 155 devant l'ennemi, soyons tous chrétiens devant Dieu
 qui nous donnera la victoire. A ces mots les barons
 et les chevaliers s'inclinèrent, ils tirèrent leurs épées
 dont ils baissèrent les pointes à terre, et pliant le
 genou, courbant le front et la main étendue, ils de-
 160 mandèrent au roi, pour qui ils allaient combattre, sa
 bénédiction de prince et de père. Le roi découvrit sa
 tête, éleva les yeux au ciel, et étendit à son tour ses
 mains pieuses sur le front de ceux qui allaient mourir.
 Guillaume Briton, chapelain du roi, était derrière
 165 lui avec un clerc, et ils commencèrent à chanter les
 psaumes, *au mieux qu'ils purent, car les larmes et les
 sanglots les empêchaient durement*. On entendit le son
 des trompettes et le cri des attaques engagées à droite :
 les guerriers coururent à leurs chevaux de bataille, et
 170 le roi s'élança vers le front de la première ligne, pour
 qu'il n'y eût personne entre lui et l'ennemi *.

Les sergens à cheval du comte de Soissons avaient
 commencé le combat contre les Flamands et les Alle-
 mandes du comte de Flandres; le comte de Saint-Paul
 175 et celui de Beaumont, Matthieu de Montmorency, le
 duc de Bourgogne, le vicomte de Melun arrivèrent à
 la hâte et donnèrent aussitôt, *comme li aigles affamés
 si fiert en la tourbe des colombs*. Ferrand de Portugal
 ne put résister à leur impétuosité; blessé de deux
 180 coups de lance, la cuisse traversée, foulé aux pieds
 des chevaux, demi-mort *et ne pouvant plus la bataille*

* *Grandes Chroniq.*, § 12. — Guill. Armoric., *De Gestis Philip. Aug.*, p. 95. — *Chronic. Richerii monach. Senoniensis*, p. 690. — Rob. Gaguin, *Compend. sup. Francorum gestis*, liv. VII, fol. 57. — *Genealogia Comit. Flandriae*, ad annum 1214 (M. F.).

endurer, il se rendit à Huon de Marvelles. La gauche des Allemands recula en désordre, les communes qui marchaient sous l'étendard de Saint-Denis prirent en
185 flanc le corps de bataille des ennemis, et les chevaliers s'y précipitèrent à la vue de la bannière royale qui s'agitait dans les airs.

C'est au centre que Philippe avait commencé son attaque, parce que c'est au centre qu'Othon devait
190 être; c'est au centre que l'empereur faisait les plus grands efforts parce qu'il pouvait y rencontrer le roi de France. Le choc des Allemands fut terrible : il renversa les soldats des communes qui se jetaient en foule au-devant de l'escadron du roi, et bientôt cet
195 escadron de guerriers choisis fut entouré lui-même d'ennemis au bras indomptable. Gui de Malvoisin, Etienne de Longchamp, Gérard de Latruye, Guillaume de Garlande, jeunes hommes et vieux de courage; Henry, comte de Bar, noble en force et en vertu;
200 Barthelemy de Roye, ancien, vaillant et sage; Guillaume des Barres, la fleur des chevaliers de cet âge, frappaient, renversaient, faisaient prouesse merveilleuse, et cependant on voyait dans la mêlée avancer l'aigle doré au dragon de sinople, que portait à côté
205 de l'empereur le comte de Regensburg, son garde-du-corps*. Pendant qu'ils combattaient glaive à glaive, corps à corps, les fantassins allemands se glissèrent entre les chevaux, ils arrivèrent au roi, et le saisissant au défaut de la cuirasse avec un crochet de fer, ils le
210 renversèrent de son coursier. A l'instant, Pierre Tristan s'élança de son cheval au milieu des épées et des lances; Guillaume des Barrés poussa le sien sous les

* *Chronic. Sancti Berthini*, p. 605 (M. F.).

coups qui l'accablaient, pour se rapprocher du roi; Etienne de Longchamp se jeta dans cette mêlée sans
215 pouvoir la traverser. Philippe, renversé sous les pieds
des chevaux, tenait son épée, combattait et se défendait encore; et Galon de Montigny, placé devant lui, frappait de sa main droite de terribles coups de sa
220 hache d'armes, tandis que, de la gauche, il faisait voltiger dans les airs l'Oriflamme qui avertissait du danger, et criait de toute sa force : Saint-Denis! Saint-Denis! au roi! au roi!

Mais voilà que l'arrivée des chevaliers change la face du combat : les chevaux français foulent aux
225 pieds les fantassins allemands; les chevaliers, avec leurs grandes lances, abattent les épées à trois tranchans dont les soldats d'Othon, faisaient, pour la première fois usage*. Les fantassins, occupés à se défendre contre cet escadron de troupes victorieuses,
230 abandonnent les guerriers qu'ils avaient si vivement pressés; Philippe, délivré, remonte sur le premier cheval qu'il rencontre : A la revanche, s'écrie-t-il, Othon! Othon! et il fond comme un trait sur le groupe de guerriers avec lesquels Othon s'avancait.
235 Enguerrand de Coucy porte un coup de lance à l'empereur et le fait plier jusques à la croupe de son cheval; Pierre de Malvoisin saisit le cheval par les rênes et l'entraîne avec lui. A cet aspect, la fureur des Allemands se rallume, ils font un nouvel effort. Gérard
240 de Latruye, pressé de toutes parts, porte à l'empereur un coup de hache qui glisse sur ses armes, relève le bras, frappe un second coup et blesse si mortellement le coursier d'Othon, que l'animal, devenu furieux, se

* *Grandes Chroniques*, liv. III, § 15 (M. F.).

dresse, s'emporte, renverse tout autour de lui et fuit
245 en liberté : il fuit, mais Guillaume des Barres,
l'Achille de la France, se trouve sur son passage ; il
s'élançe vers Othon, le saisit, essaie en vain de l'arracher à son coursier emporté, le poursuit encore, l'atteint au moment où le destrier mourant se roulait
250 avec fureur sur le corps de son maître, l'enserme de
nouveau dans ses bras, et tombe à l'instant au milieu
de sept cents Brabançons, dont il soutient seul l'effort
jusqu'au moment où Saint-Valery l'arrache à leurs
coups et le ramène au roi vainqueur.

255 A la gauche, cependant, le comte de Boulogne
combattait encore : le chancelier Guérin, le comte de
Dreux et Robert de Dreux, évêque de Beauvais, y lut-
taient, depuis le milieu du jour, contre la valeur
froide des Anglais, contre le désespoir de Renaud qui
260 n'attendait du combat que la prison ou la mort*.
Robert de Dreux croyait que sa qualité d'évêque lui
défendait de verser du sang ; mais il portait au combat
une massue énorme dont il renversait tout ce qui se
trouvait devant lui. Pierre Guérin, couvert de sa robe
265 d'hospitalier, et la croix épiscopale sur sa poitrine,
tenait à la main une longue lance ; dont, au plus fort
de la mêlée, il ne se servait que pour détourner les
coups. Le comte de Salisbury tomba sous la pesante
massue de Robert de Dreux, et se rendit, couvert de
270 blessures. Déjà les cris de victoire retentissaient de
tous côtés, déjà le champ de bataille était vide de
combattans, et l'intrépide Renaud, à cheval au milieu
d'un cercle de gens de pied armés de piques à double
tranchant, insultait encore à la victoire de l'armée

* *Grandes Chroniq.*, liv. III, § 16 (M. F.).

275 française. Pierre Guérin arriva avec sa longue lance, et tandis qu'il se présentait devant les Bolonais qui dirigeaient sur lui tous leurs coups, un chevalier, Pierre de Tournel, se glissa par terre jusqu'au comte de Boulogne, le frappa, l'arracha de son cheval. Re-
 280 naud tomba, ses guerriers prirent la fuite, et le chancelier, avec sa robe sanglante, sa croix, et sa lance à demi brisée, amena prisonnier vers Philippe le dernier et le plus coupable de ses ennemis.

Il était sept heures : les trompettes et les bucines
 285 sonnèrent la retraite, l'armée revint aux camps, l'armée victorieuse qui avait tant d'exploits à conter. Le roi appela les prisonniers : trente bannerets parurent devant lui, tous nés dans ses états, tous dignes de la mort puisqu'ils avaient maugréé leur serment, et le
 290 roi leur donna la vie*. Paris, qui devait le revoir,

* Guill. Armoric., *Gesta Philipp. August.*, pp. 94 et suiv. — *Grandes Chroniq. de Saint-Denis*, liv. III, § 10 et suiv. — *Philippidos*, chant II. — Robert Gaguin, liv. VII, fol. 57 et suiv. — *Chronic. Richerii monachi Senoniensis*, p. 689 et suiv. — *Roberti Altissiodori chronic.*, ad ann. 1214. — *Chronic. Laudunensis canonici*, p. 717. — *Genealogia comitum Flandriae*, p. 566. — *Chronic. Turonense*, ad annum 1214. — *Andrensi monaster. chronic. Spicileg.*, t. II, 790. — *Chronicon sancti Berthini*, p. 605. — *Rosier des guerres*, 2^e partie, fol. 45. — Gilles, *Annales de France*, feuillet 94. — Struvius, t. I, dissert. 19, § 22. — De Serre, *Invent. de l'Hist. de France*, p. 92. — Legendre, *Hist. de France*, t. II, p. 392 et suiv. — *Annales Wawerleienses*, ad annum 1214. — Paul Emil., *De gestis Francorum*, fol. 242 v^o et suiv. — Mézeray, *Abrégé chronolog.*, t. V, p. 154 et suiv. — Marcel, *Hist. de France*, t. II, pp. 407 et 473. — Daniel, *Hist. de France*, t. II, p. 441 et suiv. — Velly, *Hist. de France*, t. III, p. 477 et suiv. — Heiss, *Hist. de l'Empire*, t. I, p. 161. — *Vict. et conq. des Français*, 1^{re} partie, t. III, p. 318 (M. F.).

aime les rois cléments, et le trône de France apprend
 à ennoblir la victoire. Le lendemain, Philippe repartit
 pour la capitale. *Qui porroit*, disent les chroniques,
qui porroit dire ne deviser par bouche, ne penser de
 295 *cuerz, ne écrire en table la très grande joye et la très*
grande feste que toz le peuple fesoit au roi ensi comme
il s'en retornoit *. Les chants des clercs, le son des
 cloches, les acclamations du peuple l'accompagnèrent
 sur toute la route : les maisons étaient tapissées au
 300 dehors, les églises parées comme aux jours solennels,
 les chemins jonchés de rameaux et de fleurs. Paris
 attendait le roi comme un roi, et le reçut comme un
 père. Sept jours et sept nuits de suite, les fêtes se
 succédèrent : l'Université, les bourgeois, les magis-
 305 trats étalaient à l'envi leur joie et leur reconnaissance :
 on eût dit que chacun d'eux eût vaincu aux champs
 de Bovines. Othon alla dans les murs de Brunswick
 cacher une défaite qui lui coûta l'empire ** ; Jean, à
 qui l'on a fait dire que sa rage ne pouvait être rassa-
 310 siée que du sang de la France ***, demanda hum-
 blement la paix, et Philippe, qui ne croyait pas assez
 à la perfidie, lui accorda la paix comme il lui eût
 donné la vie sur le champ de bataille.

[C^o A. DE P.]

* *Grandes Chroniq.* liv. III, § 20 (M. F.).

** Struvius, tit. I, dissert. 19, § 23 (M. F.).

*** Shakespear, *Life and death of King John*, act. III, sc. 1.
 (M. F.).

NOUVELLES ODES

PAR

VICTOR-M. HUGO *

Avec cette épigraphe :

Nos canimus surdis.

Les lettres sont aujourd'hui comme la politique et la religion, elles ont leur profession de foi, et c'est en ne méconnaissant plus l'obligation qui leur est imposée que nos écrivains pourront se réunir, comme
5 les prêtres d'un même culte, autour des autels de la vérité; ils auront aussi leur sainte alliance, ils n'useront pas à s'attaquer mutuellement des forces destinées à un plus noble usage; ils voudront que leurs ouvrages soient jugés comme des actions avant de
10 l'être comme des écrits; ils ne reculeront jamais devant les conséquences, devant les dangers d'une parole courageuse, et ils se rappelleront que le dieu qui rendait les oracles du temple de Delphes, avait été représenté sortant d'un combat.
15 Il ne peut y avoir ni inspiration dans le mensonge des sentimens, ni éloquence dans la servitude des

* Chez Ladvocat, libraire. Un vol. grand in-8°, orné d'une charmante gravure. Prix : 4 fr. (M. F.).

pensées. Les plus belles œuvres du génie portent le caractère de cette conviction puissante et profonde qui les faisait jaillir, à leur source, du cœur de l'écrivain ou du poète. Qui ne devine, en lisant la *Jérusalem délivrée*, que le Tasse ne put écrire ce poème chevaleresque qu'après avoir long-temps rêvé l'héroïsme et l'amour? Témoin d'une révolution politique, entraîné lui-même par les orages d'une tumultueuse liberté, Milton transporta dans le ciel ces révoltes orgueilleuses dont il avait embrassé la cause sur la terre; et l'on a déjà remarqué que son Satan n'était qu'un factieux gigantesque armé contre la monarchie du ciel. Le Camoëns avait abandonné son âme à l'ardent amour de la patrie, et plusieurs chants de son poème semblent avoir été dictés par la gloire et l'honneur pendant le tumulte d'une bataille. On se rappelle qu'Horace jeta son bouclier; aussi la poésie d'Horace ne fut presque jamais que la poésie du bonheur; il ne vit dans les muses que des compagnes de la séduisante Lalagé. Tandis que Rome cherchait le repos de l'esclavage dans les chaînes d'Auguste, Horace chercha le sommeil de la philosophie épicurienne sous le laurier des neuf sœurs; il offrit avec elles du falerne et des fleurs au génie qui rappelle la brièveté de la vie; loin des premiers troubles de sa jeunesse il couronna sa lyre des roses qui vivent un jour, et, comme un de ces supplians qui, dans les temps antiques, se réfugiaient, contre les périls, aux autels de quelque divinité favorable, le voluptueux poète ne vint demander, pour ainsi dire, au temple du dieu des vers, *qu'un droit d'asile**.

* La France attend encore une bonne traduction des odes

Les temps ne sont plus où d'aimables maximes et de rians préceptes suffisaient à l'inspiration. L'imagination des modernes a besoin de pénétrer plus
50 avant dans les mystères de notre propre cœur, et ce que nous demandons avant tout à nos écrivains, c'est de posséder, si je puis m'exprimer ainsi, le génie des émotions. La poésie antique, fraîche et brillante,
55 ressemble à l'espérance; la poésie moderne, idéale et sérieuse, est l'image du souvenir. La religion, l'enthousiasme des dévouemens sublimes, la contemplation de la nature et de la divinité, sont aujourd'hui les plus chers objets de la rêverie des muses; et si
60 l'on se méprenait encore sur le but que se proposent les jeunes littérateurs de l'époque, le beau recueil que nous annonçons suffirait seul pour le faire connaître.

Ici la poésie est ramenée à sa noble et première destination, celle d'embraser les âmes de tout l'amour
65 de la vertu; et en lisant les odes sur l'*Antechrist*, la *Liberté*, ou la *Guerre d'Espagne*, on se sent transporté des mêmes émotions qui s'emparaient de l'Israélite, aux accens du jeune Daniel, ou qui faisaient marcher les Athéniens contre Salamine lorsque Solon, législateur et poète, avait fait entendre sur sa
70 lyre l'appel sublime de la patrie*.

Peut-être reprochera-t-on à M. Hugo d'avoir quelquefois sacrifié l'harmonie d'un hémistiche à la profondeur d'une pensée; mais combien de muses modernes auxquelles on peut appliquer ce mot si connu

d'Horace. Nous n'aurions pas ce regret à exprimer si M. Emile Deschamps, qui fuit la célébrité avec autant d'empressement que d'autres la cherchent, consentait à terminer et à publier la sienne (M. F.).

* Voyez Plutar. et Diog. Laer., in *Solon* (M. F.).

de Voltaire, *elles chantaient fautive d'idées!* Est-il, au reste, bien prouvé que nous chantions? L'alliance de la musique et de la poésie chez les anciens ne peut se révoquer en doute, puisqu'elle était matérielle, 80 et peut-être devons-nous regretter cette alliance comme le plus bel attribut de l'art; les deux syllabes semblables que nous avons jetées à l'extrémité de nos vers sans prosodie, n'ont rien de commun avec les véritables chants de Simonide ou de Tyrtée. Souf- 85 frons donc que nos poètes demandent à leur âme, cette harmonie intérieure qui remplace la lyre qu'ils ont perdue, et laissons la muse des hautes pensées chrétiennes nous consoler de cette perte, avec sa tristesse céleste, ses espérances immortelles et ses inf- 90 fables ravissements.

Nous devons le dire parce que c'est la conviction intime de notre cœur qui nous fait parler, l'apparition des premières poésies de M. Victor Hugo fut un de ces phénomènes littéraires dont les muses seules 95 ont le secret. Il était à peine âgé de dix-sept ans lorsque son ode sur le rétablissement de la statue de Henri IV fut envoyée au concours des jeux floraux; l'admiration devint générale, les applaudissemens et les larmes remplacèrent les discussions acad- 100 démiques, et ce fut la première fois que les fleurs brillantes de Clémence Isaure couronnèrent un jeune front sans être sorties de l'urne poudreuse du scrutin.

Tout ce que promettait un début aussi brillant a été réalisé; le second volume que publie aujourd'hui 105 M. Victor Hugo renferme des pièces qui nous paraissent supérieures, pour l'ordonnance et la profondeur des sentimens, aux belles odes sur la Vendée, la statue de Henri IV et les filles de Verdun; et si

nous rappelons ici ses premiers titres de gloire, c'est
 110 que nous ne connaissons pas, pour le jeune poëte, un
 plus beau triomphe que de s'être surpassé lui-même.

Qu'il se rassure donc sur la destinée de ses nou-
 veaux vers ; qu'il ne dise pas même dans des strophes
 pleines de grâce et de charme :

115 Heureux qui de l'oubli ne fuit point les ténèbres !
 Heureux qui ne sait pas combien d'échos funèbres
 Le bruit d'un nom fait retentir !
 Et si la gloire est inquiète !
 Et si la palme du poëte
 120 Est une palme de martyr !

Sans craindre le chasseur, l'orage ou le vertige,
 Heureux l'oiseau qui plane et l'oiseau qui voltige !
 Heureux qui ne veut rien tenter !
 Heureux qui suit ce qu'il doit suivre !
 125 Heureux qui ne vit que pour vivre,
 Qui ne chante que pour chanter !

Vous, ô mes vers, adieu ! cherchez votre fumée !
 Bientôt, sollicitant ma porte refermée,
 Vous pleurerez, au sein du bruit,
 130 Ce temps où, cachés sous des voiles,
 Vous étiez pareils aux étoiles
 Qui ne brillent que pour la nuit.

De semblables vers ne doivent pas craindre le grand
 jour, et c'est avec un charme inexprimable que le
 135 lecteur se laissera conduire du tombeau de M^{lle} de
 Sombreuil aux ruines de nos vieux châteaux de l'Ar-
 morique, et de l'arc de triomphe de l'Etoile dans la
 lice de nos anciens chevaliers, où l'on entend les
 hérauts d'armes s'écrier :

140 Largesse, ô chevaliers ! largesse aux suivans d'armes !
 Venez tous ! soit qu'au sein des jeux ou des alarmes,

Votre écu de Milan porte le grand dragon,
 Le manteau noir d'Agra, semé de blanches larmes,
 La fleur de lis de France ou la tour d'Aragon.

145 Déjà la lice est ouverte,
 Les clercs en ont fait le tour;
 La bannière blanche et verte
 Flotte au front de chaque tour;
 La foule éclate en paroles;
 150 Les légères banderoles
 Se mêlent en voltigeant;
 Et le héraut du portique.
 Sur l'or de sa dalmatique
 Suspend le griffon d'argent.

155 - Parmi les odes consacrées à l'auguste famille des
 Bourbons, il en est une qui fera couler bien des
 larmes; elle a pour titre Louis XVII, et peut rivaliser
 avec tout ce qui a été écrit de plus touchant sur ce
 sujet. Les véritables Français doivent être reconnais-
 160 sans de voir le poète aller chercher des inspirations
 dans de si touchans souvenirs; ils les opposeront avec
 orgueil aux productions des écrivains qui ont voué
 leur plume aux intérêts de la révolte, et qui refusent
 héroïquement un hommage au souvenir des victimes,
 165 pour faire accepter ailleurs avec leurs adulations sé-
 ditieuses l'offrande de ce silence acheté.

Mais ce qui intéressera avant tout le cœur des
 femmes, ce sont quelques odes d'amour, d'une pureté
 et d'une mélodie ravissantes; on ignore en les écou-
 170 tant si ce sont des chants ou des prières, et si le poète
 a choisi sur la terre ou dans le ciel, l'objet de ses
 douces adorations. Je citerai tout entière celle qui a
 pour titre *Encore à toi*, afin d'échapper par le charme
 des vers aux langueurs d'une froide analyse :

- 175 A toi! toujours à toi! Que chanterait ma lyre?
 A toi l'hymne d'amour! à toi l'hymne d'hymen!
 Quel autre nom pourrait éveiller mon délire?
 Ai-je appris d'autres chants? Sais-je un autre chemin?
- C'est toi, dont le regard éclaire ma nuit sombre;
 180 Toi, dont l'image luit sur mon sommeil joyeux;
 C'est toi qui tiens ma main quand je marche dans l'ombre,
 Et les rayons du ciel me viennent de tes yeux!
- N'est-il pas dans le ciel de voix qui te réclame?
 N'es-tu pas une fleur étrangère à nos champs?
 185 Sœur des vierges du ciel, ton âme est pour mon âme
 Le reflet de leurs feux et l'écho de leurs chants!
- Quand ton œil noir et doux me parle et me contemple,
 Quand ta robe m'effleure avec un léger bruit,
 Je crois avoir touché quelque voile du temple;
 190 Je dis comme Tobie : Un ange est dans ma nuit!
- Lorsque de mes douleurs tu chassas le nuage,
 Je compris qu'à ton sort mon sort devait s'unir;
 Pareil au saint pasteur lassé d'un long voyage,
 Qui vit vers la fontaine une vierge venir!
- 195 Je t'aime comme un être au-dessus de ma vie,
 Comme une antique aïeule aux prévoyans discours,
 Comme une sœur craintive, à mes maux asservie,
 Comme un dernier enfant qu'on a dans ses vieux jours.
- Hélas! je t'aime tant qu'à ton nom seul je pleure!
 200 Je pleure, car la vie est si pleine de maux!
 Dans ce morne désert tu n'as point de demeure,
 Et l'arbre où l'on s'assied lève ailleurs ses rameaux.
- Mon Dieu, mettez la paix et la joie auprès d'elle,
 Ne troublez pas ses jours, ils sont à vous, Seigneur!
 205 Vous devez la bénir, car son âme fidèle
 Demande à la vertu le secret du bonheur.

Il n'existe que deux choses dans l'univers : la pensée et le monde extérieur, le *moi* et tout ce qui se révèle au *moi*; aussi les divers genres de poésie
 210 peuvent-ils se réduire à deux grandes divisions : la poésie d'images et la poésie de sentiment. La poésie de sentiment appartient aux différens états de l'âme humaine; la poésie d'images, aux merveilles de la création. La première, pour être sublime, a besoin de
 215 retentir à l'unisson d'un cœur vivement ému; la seconde n'a besoin que de représenter fidèlement les objets de la nature : l'une est un écho, l'autre un miroir. Dans l'ode, telle que l'a considérée M. Victor Hugo, ces deux sortes de poésie se confondent et se
 220 servent mutuellement d'expression, et il lui suffit quelquefois d'une comparaison vulgaire en apparence, pour agrandir d'une manière indéfinie, un sentiment ou une idée.

C'est ainsi que les poètes hébreux savaient se servir des métaphores les plus hardies sans nuire à la clarté du discours, et des plus communes sans en altérer la noblesse et l'éclat. M. Victor Hugo, qui semble les avoir pris pour modèle, doit, comme eux, accomplir tout entière la mission qu'il a reçue d'en
 230 haut. Il ne doit pas s'écrier, dans son ode intitulée *le Dernier chant*,

Adieu donc ce luth qui soupire !
 Muse, ici tu n'as plus d'empire,
 O muse, aux concerts immortels !
 235 Fuis la foule qui te contemple !
 Referme les voiles du temple ;
 Rends leur ombre aux chastes autels.

Je vous rapporte, ô Dieu ! le rameau d'espérance.
 Voici le divin glaive et la céleste lance ;

- 240 J'ai mal atteint le but où j'étais envoyé.
Souvent, des vents jaloux jouet involontaire,
L'aiglon suspend son vol à peine déployé;
Souvent d'un trait de feu cherchant en vain la terre,
L'éclair remonte au ciel sans avoir foudroyé.
- 245 On est saisi d'une émotion qui va jusqu'aux
larmes, lorsqu'on vient à se souvenir que de pareils
vers sont l'ouvrage d'un jeune homme de 22 ans;
ah! que M. Victor Hugo ne désespère pas ainsi de
lui-même, de son siècle et du pouvoir de la poésie.
- 250 Qu'il rouvre les voiles du temple, et que, soutenue
du redoutable esprit qui l'anime, sa muse combatte
long-temps encore les penchans égoïstes et les ré-
voltes intérieures de l'homme demeuré seul avec ses
passions. Ce n'est pas la première fois que le génie
- 255 du mal aura été forcé de reculer devant les accords
du poète. La lyre d'Orphée apprivoisait les monstres
des forêts, la harpe de David chassait l'ange de té-
nèbres; et, entre toutes les poésies, la poésie lyrique
est la seule qui ait reçu des deux antiquités le don
- 260 des miracles.

Nous ignorons entièrement ce qui peut effaroucher
certaines âmes dans la tendance actuelle de notre
littérature. Lorsque l'esprit de philosophisme se ré-
pandit en France, et vint remplacer les belles inspi-
265 rations du grand siècle, on crut pouvoir se passer de
Dieu, parce que la Physique et l'Astronomie venaient
de découvrir quelques-unes de ses lois; tout ce qui
ne tombait pas immédiatement sous les sens cessa
d'exister; et, comme si toute bonne philosophie ne
270 devait pas commencer par l'incompréhensible, on
quitta le monde idéal pour celui de l'expérience
et Malebranche pour Condillac. L'esprit fut mis

partout à la place de l'âme; alors se répandit sur les croyances les plus sacrées comme sur les affections
275 les plus pures cette espèce d'indifférence qu'on a ingénieusement appelée l'impiété du cœur, et l'on vit naître cette génération dont Richelieu conduisait les mœurs et dont Voltaire conduisait l'esprit; Voltaire, génie coupable et immortel, qui s'appliquait à chercher le côté plaisant de tout, même du crime, qui éteignait dans ses écrits philosophiques les flammes qu'il avait allumées dans ses belles scènes de *Zaïre* et de *Tanocrède*, et qui dédiait ses tragédies au pape en même temps qu'il poursuivait, à travers quatre-
285 vingts volumes, le livre qui ne doit point périr.

Dans un tel état de choses, la littérature, qui est le plus fidèle représentant de l'opinion publique, devait être frivole et impie; elle le devint, et propagea d'une manière effrayante dans la société humaine, tous les
290 venins qu'elle avait empruntés d'elle. Les livres, ce dernier asile de la morale, se changèrent en code d'immoralité; ce fut, parmi les poètes et les écrivains, à qui ferait le plus de découvertes dans les régions honteuses du cœur: et quand Helvétius fit
295 de l'égoïsme la première base de toutes les vertus, il ne fut accusé que d'avoir dit le secret de tout le monde. Mot terrible, qui caractérise à lui seul tout un siècle, qu'une femme osa prononcer, et dont la révolution devint le commentaire.

300 L'influence que ce genre d'écrits a exercée sur nos malheurs et sur nos crimes est incontestable; et lorsque épouvantée et instruite par un si redoutable exemple, une génération nouvelle de littérateurs se rallie de tout son pouvoir à la religion et à la royauté,
305 lorsqu'elle cherche à rassembler dans un même foyer

les rayons épars de nos saintes croyances, lorsque sous les formes de la gloire elle ne poursuit en effet que la vertu, l'on cherche avec effroi d'où vient l'opposition qu'elle rencontre, même dans nos rangs; 310 l'on se demande s'il est pour le talent une plus belle destination que de se vouer au culte de l'âme, et l'on craint de voir s'éteindre une seconde fois dans les mains du génie le flambeau qui empêche les nations de *prendre le chemin des abîmes* *.

315 Ces réflexions nous conduisent naturellement à parler d'un discours que M. Victor Hugo a placé en tête de son second volume, et dans lequel il s'efforce de justifier ses principes littéraires, qui certes n'en avaient pas besoin; ce discours nous semble renfer- 320 mer des passages dignes de nos plus grands écrivains, et résoudre d'une manière sage et lumineuse la singulière question qui divise aujourd'hui la république des Lettres. Il était temps que des paroles conciliatrices fussent prononcées; les partis étaient en 325 présence, et l'un de nos meilleurs poètes, qu'un corps illustre s'honore de compter au nombre de ses membres, avait oublié qu'il était le plus doux des hommes, pour mériter, par l'impétuosité de ses attaques, le surnom de *classique tonnant*. Nous nous 330 plaignons à croire que cette guerre extravagante ne se renouvellera plus, et nous nous hâtons de déclarer, ainsi que vient de le faire M. Victor Hugo, que nous avons toujours profondément ignoré ce qu'on entendait par l'expression de genre romantique. Si cer- 335 tains critiques ont eu besoin d'une définition qui leur servît à distinguer de toute autre littérature, des

* Châteaubriand (M. F.).

productions telles que Faust, les sept Frères de Lara ou Goetz de Berlichingen, à la bonne heure; rien de plus innocent; et depuis la publication des Théâtres
340 étrangers, l'exemple a cessé d'être dangereux. Ces bizarres compositions n'étaient admirées en France que parce qu'elles n'y étaient pas connues; elles ressemblaient à ces anciens dieux de l'Égypte, adorés dans les ténèbres de leur sanctuaire, mais qui n'étaient
345 plus que des monstres informes lorsqu'on les regardait à la clarté du jour.

ALEX. SOUMET.

AMOUR

A ELLE *

Voici le Mystère et l'Amour qui se sont unis pour nous donner un livre : il est rare, poétique et gracieux comme eux ; comme eux il est chéri des femmes, comme eux aussi il fait tomber des larmes de tous
5 les yeux qui l'ont lu. Quant à l'extérieur, on peut le reconnaître à sa simplicité comme à sa petitesse ; il peut être emporté dans une promenade ou caché sous un oreiller, même dans un mouchoir comme un
10 billet ; il porte sur sa couverture deux petits vers d'un poète très grand à nos yeux. Voilà son signalement, enveloppe trop timide de l'âme qu'il renferme. Elle est belle, forte et blessée. Ce n'est pas un nouveau spectacle pour l'humanité, mais on s'y plaît comme aux luttes des gladiateurs ; celui-ci tombe avec grâce.
15 Quel qu'il soit, qu'il nous pardonne la barbarie de cette expression, nous faisons exception à la masse de ses spectateurs, nous ne sommes point Romains pour lui, nous ne voudrions pas sa mort, quelque belle qu'elle pût être ; il nous semble, à nous, un de

* Un vol. in-18, papier fin satiné. Chez Pélicier, libraire, place du Palais Royal. Prix : 1 fr. 50 cent. (M. F.).

Cet article de Vigny sur Gaspard de Pons n'a pas été réimprimé. — A remarquer surtout la conclusion.

20 ces chevaliers aux armes noires, à la visièrè baissée,
pour qui l'on priaît du haut des balcons.

Mais laissons le poète inconnu pour revenir à l'ou-
vrage. Je ne sais quoi de tendre et de malheureux le
remplit, et nous n'osons presque pas en parler comme
25 d'un poème, tant il ressemble à une douloureuse con-
fidence. La première ligne de la préface est affligeante
comme un long attachement qui finit : *Celle à qui
mon cœur dédie ce recueil ne le recevra jamais de
moi... Je ne sais si elle me lira, je ne pourrai pas*
30 *savoir qu'elle m'aura lu; je ne le saurai jamais en ce
monde, mais je l'espérerai toujours.*

Cette sorte d'absence est-elle moins triste que la
mort? Nous allons parler des vers qu'elle a inspirés,
mais comment aurions-nous le courage de les criti-
35 quer quand le poète dit par avance :

*Je me suis abstenu de retoucher dans des momens
plus calmes, ce que j'avais écrit dans l'ardeur d'une
inspiration profonde; je me suis montré sans hésiter,
tel que je suis, ou plutôt tel que j'étais, parce que*
40 *c'est ainsi que j'avais été créé pour elle.*

Pour nous, nous ne pouvons nous abstenir de citer
des vers délicieux pris au hasard. Que l'on nous dise
si celui qui les a faits n'est pas un vrai poète :

L'Amour... rendit Eden aux premiers exilés.
45 Ah! malgré leur exil, que je leur porte envie!
Ils reçurent ensemble et l'amour et la vie;
A poursuivre un fantôme en ses jeux inconstans
Ils n'ont point, comme moi, consumé leur printemps.
Toi, vierge à peine éclosè, à l'amoureux délice
50 De ton âme innocente ouvre le pur calice.
Ces deux amans, unis d'un hymen fraternel,
Nés en un même jour au cœur de l'Éternel,

- Ont-ils donc pu sentir d'une autre sympathie
 En son chaste sommeil leur jeunesse avertie ?
- 55 Dieu lui-même a-t-il pu de signes plus certains
 Annoncer l'union de leurs naissans destins ?
 Interroge en secret ta pensée ingénue :
 Là, depuis ton enfance, une image inconnue
 Gravait en traits de feu mes immuables droits ;
- 60 Ma voix est pour ton âme un écho de sa voix.
 Moi, j'en conserve aussi le fortuné présage :
 Quand je lus d'un regard ton cœur sur ton visage,
 Je sentis ce qu'un Dieu daignait me destiner ;
 Ton aspect me frappa sans pouvoir m'étonner.
- 65 Si, fabuleuse Hébè, la riche poésie
 Me versait dès long-temps sa brûlante ambroisie,
 Si la vertu brillait dans mes pleurs innocens,
 Leurs préceptes sacrés empruntaient tes accens.
 Plus tard, si mon courage implorait les alarmes,
- 70 La victoire à mes yeux se paraît de tes charmes,
 Et l'espoir aujourd'hui se joint au souvenir
 Pour m'offrir nos deux noms unis dans l'avenir.

Si ce poète nous a voilé son nom, il n'a pu cacher son talent. Nous trouvons ici la grâce et la mollesse
 75 unies à une grande précision d'expressions. Nous ne chercherons pas à deviner l'auteur, mais à l'encourager par l'hommage d'une sincère louange et d'un grand intérêt. Nous le plaignons d'être inspiré par une muse absente, et d'avoir trouvé dans son âme
 80 assez de douleurs pour faire naître tant de beaux vers ; et en songeant que ceux que nous venons de citer ont peut-être été lus devant *Elle*, nous ne pouvons nous empêcher de la plaindre du mal qu'elle a fait à celui qui a soupiré cette élégie :

- 85 Aux enfans des mortels semant les espérances,
 Toi qui d'un pas timide en frissonnant t'avances,

J'implore ton secours, jeune année! à ces lieux
 Tu rendras le printemps errant sous d'autres cieux :
 Rends à mon cœur éteint, glacé par la souffrance,
 90 L'altière liberté, l'oisive indifférence,
 Ce qui fut mon bonheur... du bonheur! et quel jour
 Amènes-tu bientôt à mon stérile amour?

.....
 Il vient... malheur à moi, malheur! il est venu.

Mes pleurs dont je rougis, qu'à regret je dévore,
 95 Mes pleurs ont salué sa ténébreuse aurore;
 D'une fête abhorrée ils ont suivi le cours.

Et après avoir maudit un jour qu'il avait béni
 comme le plus beau de deux existences, le poète con-
 tinue :

100 Mes accens de flamme
 D'un effroyable poids retombent sur mon âme.
 Va, ne parlons plus d'elle, ô mon âme, ou du moins
 Parlons-en seuls, tout bas, sans lyre, sans témoins.
 En la rouvrant toujours, cachons notre blessure,
 105 N'offrons pas en spectacle à cette foule obscure,
 Que le génie offense et qui rit du malheur,
 Un aigle d'Hélicon vaincu par la douleur.

Ces derniers mots nous semblent renfermer une très
 belle idée. En effet, qui devrait être exempt des
 110 malheurs de la vie commune, si ce n'est l'homme
 possesseur du génie? N'a-t-il pas assez de l'éternelle
 pensée qui le travaille? Que devient-il lorsque les
 évènements extérieurs viennent y mêler leur amer-
 tume? Nous voudrions connaître l'auteur de ce livre
 115 pour le savoir.

Le Comte ALFRED DE VIGNY.

MOEURS

LETTRE ÉCRITE DE SUISSE *

Berne, ce ...

Je ne suis arrivé hier à Berne que vers le soir, quoique parti la veille de *Schintznacht*** d'assez

* Il y a quelques années que M. H..., avec qui je suis lié d'une amitié déjà ancienne, se disposant à parcourir plusieurs cantons de la Suisse, promit à une de ses parentes de tenir chaque jour, durant son voyage, note exacte non-seulement de ce qu'il aurait fait, vu, observé, comme voyageur, mais encore de ses sentimens les plus intimes, de ses pensées les plus secrètes, de ses émotions les plus fugitives, en un mot de toute son existence, pour lui offrir au retour, soit dans les entretiens de la soirée, soit par la suite, sous forme de lettres, le fruit de sa relation journalière.

M. H... remplit sa promesse, et bientôt après me communiqua la lettre suivante, qu'il avait rédigée la première, parce qu'elle s'écarte en quelque sorte de son itinéraire et forme un sujet séparé. J'y trouvai ce charme et cet intérêt qui sont spécialement attachés à l'expression naïve des douleurs et des joies de tout homme sensible et vrai. J'y trouvai aussi une *peinture de mœurs* très neuve et très fidèle, tracée avec autant de grâce que d'élégance; et tout en regrettant que des considérations personnelles engagent l'auteur de cette lettre à garder l'anonyme, je suis heureux, pour nos lecteurs, qu'il ait bien voulu prendre aujourd'hui dans la *Muse française* la place que j'y occupe trop souvent. LE JEUNE MORALISTE (M. F.).

** Schintznacht, établissement d'eaux minérales dans le canton d'Argovie, à trois lieues d'Arau et six de Zurich (M. F.).

bonne heure; cependant j'avais une voiture légère, un bon cheval, un temps à souhait, et pas plus de
5 dix-huit lieues à faire. Mais j'avais réglé d'avance que j'irais, le premier jour, dîner à *Zoffingue**, petite ville située à une demi-lieue de ma route, et que je m'y arrêterais trois à quatre heures.

Pourquoi ce détour? me direz-vous sans doute;
10 pourquoi cette longue station? c'est ce dont je dois vous rendre compte, d'après le plan de ces lettres et le but que je me propose en les écrivant.

J'ai hésité toutefois, je vous l'avoue, à suspendre mon itinéraire, pour entrer dans les minutieux détails
15 d'une anecdote vieille de dix ans, et qui m'est toute personnelle; mais je cède à la douce confiance que ces détails, dépourvus d'intérêt pour des indifférens, ne le seront pas pour une amie, et que la bonne parente qui, partageant constamment mes peines, ne se
20 montre jamais fatiguée des monotones accens de ma plainte, écouterà sans ennui le récit d'un de ces jours fortunés qui, de loin en loin, ont interrompu pour moi la chaîne pesante des mauvais jours.

** Vous avez ouï conter combien de maladies ont
25 désolé mon enfance; plusieurs fois je fus aux portes du tombeau et je n'échappai à ses rudes atteintes que comme un fragile esquif qui, battu long-temps par les tempêtes et fracassé par les écueils, n'offre plus, en arrivant au port, que des pièces mutilées et que d'in-
30 formes débris. Je survécus, si c'était là survivre, je

* Les Allemands écrivent *Zoffingen* (M. F.).

** Ce paragraphe et les suivans, jusqu'à celui qui commence par : *J'étais, depuis environ deux ans, etc.*, appartiennent à une lettre antérieurement écrite. Ils ont été placés ici pour l'intelligence de ce qui vient après (M. F.).

survécus faible, débile, presque toujours plus ou moins souffrant, et singulièrement accessible aux sensations douloureuses, aux sentimens tristes et pénibles.

35 Je survécus; mais mon esprit avait perdu son action, mon imagination sa vivacité, ma mémoire sa puissance, et j'étais devenu absolument incapable de toute étude, et même de la lecture la moins appliquante, pour peu qu'elle fût prolongée.

40 Frappé de tant de diverses misères, je ne pouvais prendre part à aucune des fêtes de la vie, prétendre à aucune de ses couronnes, goûter aucun de ses enchantemens. Cette condition était bien dure, sans doute, chère cousine; mais je la rendis moi-même bien plus

45 dure encore : au lieu de l'accepter en quelque sorte, de profiter des ressources qui m'étaient laissées, de chercher, dans l'indépendance de ma situation, dans la simplicité de mes goûts, dans le charme de mes entours, dans des affections douces et tempérées, surtout

50 dans la pratique du bien, des dédommagemens, des consolations, je m'indignai insensiblement, et chaque jour davantage, de la dégradation que j'avais subie, de la monotone et froide végétation à laquelle j'étais réduit; j'eus honte de moi-même en quelque sorte.

55 Parvenu à ma dix-huitième année, mon imagination s'enflamma, et rêva de tout autres biens que ceux qui étaient restés à ma portée : elle ne fut séduite ni par les pompes de la richesse ni par les hochets de la vanité, ni par les prestiges de la grandeur, ni par les

60 splendeurs du pouvoir; mais toutes les nobles jouissances de l'âme, tous les tendres sentimens du cœur entrèrent dans ses illusions, et formèrent le faisceau de mes espérances.

Pour les réaliser, en quelque chose, ces espérances,
65 il fallait essentiellement, il fallait alléger mes souffrances, diminuer ma débilité et surtout rendre quelque ressort à mes facultés intellectuelles. Tel fut l'objet auquel je résolus de me consacrer tout entier.

Dès-lors je me soumis à un régime sévère, à des
70 privations rigoureuses, et remis à l'avenir mes plaisirs et mes joies. Je négligeai des affaires essentielles qui eussent détourné mes soins d'un but qui me semblait bien autrement important; je négligeai même de véritables devoirs, persuadé que c'était les accomplir le
75 mieux que de travailler incessamment à me mettre à même de les remplir plus complètement.

Dans mon impatience, au lieu d'aider doucement la nature par des occupations proportionnées à ma faiblesse, je voulus presser sa marche, beaucoup trop
80 lente à mon gré; je m'imposai des tâches alternatives de divers exercices du corps, poussés jusqu'à la plus vive douleur, à la plus excessive lassitude, et de lectures continuées jusqu'à la plus insupportable contention d'esprit, au plus triste abattement. Je n'imaginai
85 pas, vous le croirez sans peine, que des travaux aussi pénibles, aussi forcés, profiteraient beaucoup à ma santé, à mon instruction; mais je me figurais que, par ces inexorables rigueurs, je parviendrais à me rendre plus robuste et à rendre mes organes moins
90 rebelles à ma volonté.

J'ai continué ce martyre volontaire pendant douze années consécutives, sans que ni sa longue durée, ni l'inutilité de mes efforts, qui m'écartaient de mon but au lieu de m'en rapprocher, ni les séductions que le
95 monde me pouvait offrir, abattissent jamais mon courage ou ralentissent ma persévérance.

Enfin, après avoir ainsi sacrifié, abîmé la plus belle portion de ma vie, il fallut bien céder à une nécessité invincible et rentrer dans le sort que j'avais si
100 déplorablement dédaigné. J'y rentrai, mais après avoir vu successivement s'évanouir une partie des présens que la bonté céleste m'avait offerts pour en adoucir l'amertume ; j'y rentrai en versant des larmes et navré de regrets. Je me résignai, mais ma résigna-
105 tion n'eut point pour moi de bienfait ; car ce ne fut pas cette résignation calme et presque contente de l'homme pieux qui attend, dans l'avenir, le dédommagement des maux qu'il endure ; ce fut une résignation frémissante, peu différente de celle de l'esclave
110 sous le joug d'un maître sévère, dont il n'espère plus désarmer jamais la rigueur.

J'étais, depuis environ deux ans, dans cette situation d'âme, lorsque je fus amené, par la circonstance que je vous ai précédemment dite, à écrire à Genève
115 à M. le docteur X^{***}. Combien l'espoir, alors même qu'on le croit éteint sans retour, peut aisément se ranimer ! J'avais écrit à ce médecin célèbre sans confiance en ma démarche ; sa réponse m'en inspira : elle était claire, méthodique, écrite avec élégance,
120 et me semblait fort bien raisonnée. M.^{***} présageait pour moi un meilleur avenir. Il m'indiquait quelques soins faciles à prendre, quelques modifications légères au régime que je suivais, et me conseillait, pour remède spécial, l'usage des bains sulfureux de
125 Schintznacht, qui lui paraissaient propres à produire sur mon état les plus prompts et les plus heureux changemens.

Résoudre et exécuter mon départ pour ces bains fut l'affaire de peu de jours : c'était une dernière

130 tentative qui allait enfin fixer ma destinée, et décider véritablement de moi.

Je quittai donc mes montagnes solitaires, et me rendis à Berne par la route de Pontarlier et de Neuchâtel. J'y arrivai un matin, entre huit et neuf heures, 135 fatigué et abattu d'une nuit de souffrance et d'insomnie passée dans la voiture publique. Un violent orage venait d'éclater; les nuages se heurtaient avec violence, les éclairs se succédaient avec rapidité, et des torrens de pluie tombaient par intervalles. Vous 140 croirez sans peine, d'après l'objet qui fixait ma pensée et précipitait mes pas, que ma fatigue et la tempête étaient des inconvéniens trop légers pour me faire différer mon départ d'un seul instant : j'allais à la recherche de la vie; car ce n'est pas la vie qu'une 145 existence inutile, sans but, sans gloire et sans bonheur.

Mon premier mot, mon premier cri, en descendant à l'auberge, fut pour m'informer des moyens les plus prompts de continuer ma route. J'appris qu'une petite 150 calèche allait partir pour Zoffingue, d'où je n'aurais plus que six lieues jusqu'à Schintznacht. Je m'empressai de m'y assurer une place. Mon marché se conclut par interprète; car le cocher ne savait pas plus de français que moi d'allemand, c'est-à-dire pas un 155 seul mot. Cet homme me fit entendre que si l'orage se prolongeait long-temps encore, nous ne ferions qu'une bien petite journée, tandis que s'il se dissipait promptement, nous pourrions, en cheminant plus vite, puis en profitant le soir de la clarté de la lune, 160 arriver à Zoffingue avant minuit : c'était gagner un jour; aussi vous pouvez penser si, dans la hâte que j'avais, je fis des vœux pour le prompt retour du beau

temps, et si le nom de *Zoffingue* se grava dans ma mémoire.

165 A l'instant de notre départ, la pluie ayant momentanément cessé, j'en profitai pour descendre à pied la pente rapide qui termine la ville de Berne du côté du pont que je devais traverser, et pour monter la côte opposée par un sentier fort soigné, qui, plus court et
170 plus agréable que la route, la rejoint au sommet du coteau. Là, j'attendis la voiture, qui était à peu de distance.

Le conducteur marchait à côté de son cheval, ayant près de lui une jeune personne d'une vingtaine d'an-
175 nées, qui lui parlait en allemand, mais dont les paroles, que je ne pouvais comprendre, avaient une mélodie pleine de suavité et de douceur. Un son de voix doux et tendre a toujours pour moi un charme particulier; mais il me ravit surtout dans ces momens
180 d'anxiété, où mon âme incertaine, agitée, espère et craint tour à tour de voir s'alléger ou s'appesantir sur elle la rigueur du sort : cette voix caressante me semble alors la voix de la Providence elle-même, qui, désarmée et attendrie, me promet un meilleur avenir.

185 Je vis que cette jeune personne devait voyager avec nous, et je m'en félicitai; car elle allait ainsi continuer pour moi ces accens consolateurs dont l'impression m'était si douce, et d'ailleurs son premier aspect m'avait singulièrement séduit. Ce n'était pas pourtant
190 une beauté : elle était petite; sa taille manquait d'élégance, et l'ensemble de ses traits offrait peu de régularité. On pouvait lui désirer une bouche plus mignonne, des yeux plus grands, un front plus élevé; son teint même, son teint de lis et de roses n'était
195 pas un beau teint, parce que les nuances en étaient

trop prononcées. Mais des cheveux du plus joli blond ombrageaient sa tête et tombaient avec grâce, en boucles légères, sur son visage; des dents parfaitement blanches et bien rangées ornaient ses lèvres vermeilles, qu'embellissait davantage encore un charmant sourire; ses yeux, d'un bleu clair, peignaient à la fois l'esprit et la bonté; toute sa physionomie enfin était remplie d'amabilité et d'expression. Sa mise propre, décente et simple, lui donnait à mes yeux un attrait de plus. Je vois encore sa robe d'indienne bleue, parsemée de fleurs, son mouchoir de soie à demi recouvert par une collerette éclatante de blancheur, et son petit bonnet festonné, placé fort en arrière, selon la mode du pays.

210 Lorsque nous fûmes placés l'un et l'autre dans la voiture, je m'empressai de lui adresser la parole, et je vis, avec une véritable peine, qu'elle ne savait qu'un très petit nombre de mots français, et ne pouvait ni former ni comprendre la phrase la plus courte et la plus simple dans cette langue. Sans espoir de lui plaire par mes discours, je voulus du moins m'efforcer de lui agréer, par mes égards, mes attentions. Elle me parut intimidée, gênée; je mis tous mes soins à la rassurer, à la mettre à son aise : qui, plus que moi, doit compatir à cette timidité pénible que la nature impose à plusieurs dans les habitudes de la vie?

225 Son nom était écrit sur un petit sac de nuit qu'elle avait placé près d'elle. Je lus ce nom à haute voix : *Rosette S^m*. Je le prononçai mal, elle me reprit; je m'étudiai à le mieux prononcer : il me semblait qu'en la nommant plus correctement, je lui devenais moins étranger.

A trois ou quatre lieues de Berne, nous nous

arrêtâmes pour dîner. Il se trouva dans l'auberge un
230 voyageur qui parlait le français et l'allemand. Ce
voyageur, après avoir causé avec Rosette, me dit
qu'elle se louait infiniment de moi, et qu'elle parais-
sait regretter beaucoup d'être privée de mon entre-
tien. Les regrets de Rosette ajoutèrent à mes regrets ;
235 nous fîmes ensemble un dîner rapide et silencieux, et
nous partîmes.

En replaçant dans la voiture le sac de nuit dont je
viens de parler, je sentis qu'il renfermait deux petits
paquets de tablettes de bois, semblables aux pièces
240 d'un jeu de domino, mais plus larges et plus minces
en même temps. Je témoignai à Rosette le désir d'en
savoir l'usage ; sa réponse fut un mouvement fort
expressif, dont le sens, non équivoque, était : *Com-
ment n'y ai-je pas pensé!* Alors elle ouvre rapidement
245 le sac et en tire les tablettes, qui étaient en grand
nombre. Sur les unes, des questions étaient impri-
mées en français et en allemand ; sur les autres, des
réponses. C'est une espèce de jeu que probablement
vous avez connu dans votre jeune âge : on prend au
250 hasard une demande, puis une réponse ; et leur asso-
ciation imprévue, ordinairement bizarre, mais quel-
quefois plaisante, fait l'agrément de ce plaisir enfantin.

Ces tablettes devinrent pour nous un véritable dic-
tionnaire, dont je m'empressai de profiter pour ques-
255 tionner l'aimable voyageuse. Elle m'apprit qu'elle
habitait Zoffingue avec sa mère, qui l'avait envoyée
passer quelque temps à Berne, pour s'y perfectionner
dans plusieurs connaissances relatives au commerce
et dans divers ouvrages de son sexe. Elle me parla
260 avec émotion de sa tendresse pour cette mère chérie,
et de la joie qu'elle se faisait de la revoir ; puis,

cherchant à me donner une idée de la douce vie qu'elle menait, elle me peignit, de son mieux, l'emploi habituel de ses journées, ses occupations et ses plaisirs.

265 Après m'avoir parlé d'elle, Rosette voulut que je lui parlasse de moi : je lui dis mon nom, celui de ma patrie, le but, l'espoir de mon voyage. Je lui nommai le modeste village qui m'a vu naître ; je lui nommai la rivière qui l'avoisine, rivière aimable qui, dans ses
270 gracieux contours, embellit autant qu'elle féconde les champs fortunés qu'elle arrose.

Je m'étais plu à la naïve peinture des circonstances qui la rendaient heureuse ; je cherchai à lui tracer, à mon tour, l'image des promesses de bonheur qui
275 avaient entouré mon berceau, les vertus héréditaires de mes parens, leur tendresse pour moi, pour moi leur unique enfant, l'affection que nos voisins nous portaient, les charmes de notre paisible demeure : je m'en tins là. Je ne lui dis pas combien ces promesses
280 avaient été tristement déçues ; je ne lui dis pas qu'en core en bas âge, j'avais quitté notre séjour chéri pour un séjour moins favorisé des cieux, et que, privé de ma mère, j'avais habité long-temps loin du toit paternel et visité la capitale de la France. J'aimais à lui
285 laisser la pensée que des jours pareils à ses jours avaient formé mon cœur semblable à son cœur, et que l'harmonie de nos âmes ne faisait que compléter l'harmonie de nos destinées.

Un jeu de questions appartenant à une jeune fille
290 devait parler un peu d'amour : je pus donc demander à Rosette si elle aimait. Sa réponse, faite avec simplicité, sans hésitation et sans embarras, fut toute négative. Je hasardai ensuite de lui demander ce qu'elle pensait de l'amour. Elle me fit entendre qu'il lui

295 semblait que ce sentiment pouvait contribuer beaucoup au bonheur de la vie, mais qu'aussi il devait souvent rendre bien malheureux. Elle ajouta, pour motiver sa pensée, qu'elle croyait qu'on pouvait rencontrer des amans sincères, mais qu'on en voyait
300 bien peu de constans.

Notre vocabulaire était bien borné; mais nos signes, nos regards suppléaient à l'insuffisance de nos paroles, et le dialogue tarissait peu. Une douce confiance s'établissait entre nous, et je sentais toute
305 la justesse de ce qu'a dit une femme célèbre qui s'est montrée savante dans la connaissance du cœur humain, *qu'il n'est pas de sympathie plus vraie que celle qui se trouve entre les personnes qui sont à la fois sensibles et timides* *.

310 Quoi! me direz-vous peut-être, vous n'hésitez pas à croire à la sensibilité d'une jeune fille que vous voyez pour la première fois, et cela parce que le son de sa voix vous touche et que sa physionomie vous plaît! Non, chère cousine, non, ce n'est pas sur
315 ces apparences équivoques et légères que j'ai jugé Rosette; mais des observations répétées m'ont appris que le cœur éclaire sur le cœur, et que les gens sensibles se devinent aussi promptement entre eux, et plus sûrement peut-être, que les beaux esprits.

320 J'éprouvais, près de Rosette, une facilité d'existence, si je puis ainsi parler, qui m'était inaccoutumée. Mon âme, depuis si long-temps attristée, abattue, semblait renaître au plaisir, semblait retrouver le bonheur. Absorbé par le contentement dont
325 j'étais pénétré, j'oubliais que ma joie n'avait qu'un

* M^{me} de Genlis, dans *M^{me} de La Vallière* (M. F.).

instant à durer, j'oubliais mes maux passés, et les heures s'écoulaient pour moi sans prévoyance comme sans souvenir.

Ah ! pourquoi, pourquoi chercher le charme de ses
330 jours dans les arides succès de l'esprit, quand on
peut le trouver dans le regard bienveillant et le doux
entretien d'une femme selon son cœur ! Que sont-ils
ces succès, pour l'être qui aime ou seulement qui sait
335 aimer ! Il ne met pas sa gloire, il ne place pas sa
jouissance à étaler et faire briller son bien dire : pour
lui, le jeu de l'imagination et la faconde du discours
ne sont que le repos, l'intermède du langage du sen-
timent. Voyez dans nos montagnes, cet oiseau tendre
340 et fidèle, variété précieuse et rare d'une famille vul-
gaire et nombreuse, cet ami de la solitude qui reçoit
son surnom de sa demeure aux lieux écartés * :
quoique doué d'un doux ramage, il ne mêle point sa
voix aux concerts des autres chantres des bois ; mais
il chante, au temps de ses amours, pour plaire à sa
345 bien-aimée ; et, plus tard, il chante encore, pour la
distraire et l'égayer au milieu des soins maternels.

Quelquefois, vous le savez, quelquefois, malgré le
triste abaissement où mon être moral est réduit, j'ai
recueilli, comme tant d'autres, de ces signes approba-
350 teurs que l'on accorde, dans le monde, à quelques
mots heureux, ou à une discussion soutenue avec
avantage ; mais si cette louange flattait un instant
ma vanité, l'instant d'après, j'étais comme honteux
de ma futile joie, et comme étonné de m'être évertué

* C'est le *Merle solitaire*, espèce peu commune, qu'on trouve en Italie et dans quelques parties de nos provinces de l'est, spécialement dans les montagnes de la Franche-Comté (M. F.).

355 à semer de stériles discours dans le champ de l'in-
différence. Ainsi, dans le pays que je parcours, à
ces réunions chères à l'Helvétie, où les habitans de
l'*Entliblouch* et de l'*Emme-Thal** disputent de force,
d'adresse et d'agilité, le berger voyageur, qu'on pro-
360 voque à entrer en lice, peut bien, durant sa lutte,
s'animer et s'enorgueillir des applaudissemens qu'il
reçoit; mais ce bruit décevant laisse du vide dans son
âme; bientôt il regrette, en quelque sorte, d'avoir
prodigué ses efforts à cette vaine fumée, à ce triomphe
365 sans lendemain. Il se rappelle ces luttes plus mo-
destes, où, dans la prairie voisine de son hameau, il
s'exerçait sous les yeux paternels : c'étaient les jeux
des amis qui resserraient encore les nœuds de leur
ancienne amitié; c'étaient les ébats du bel âge, doux
370 ébats dont la mémoire doit charmer le déclin des
ans; c'était la fête de famille qui confondait, dans
l'allégresse commune, et les vainqueurs et les vain-
cus. Ou plutôt il retrace à sa pensée l'emploi si cher à
son cœur qu'il fait de son agile et robuste jeunesse,
375 soit lorsqu'il soulage ses dignes parens dans leurs
pénibles travaux ou raffermir les pas chancelans de
son aïeul dans les sentiers de la montagne, soit lors-
qu'il ramène à sa bergère éplorée son chien fidèle
qu'entraînaient les flots du torrent rapide, ou bien
380 lui rapporte sa brebis chérie, qu'il a disputée au loup
ravisser.

* Petites contrées limitrophes, situées, la première, dans le canton de Lucerne; et la seconde, dans celui de Berne, où, durant la belle saison, on voit fréquemment de ces sortes de luttes. Quelques-unes ont lieu à des époques régulières : celles-là sont de véritables fêtes nationales, qui attirent toujours un grand concours de spectateurs (M. F.).

Cependant la tempête s'était, par degrés, entièrement calmée; la lumière rougeâtre du soleil à son déclin, était remplacée par le sombre crépuscule, et
385 notre vocabulaire s'effaçait insensiblement à nos yeux. Privé de cet interprète, j'étais tombé dans une douce rêverie, lorsque notre conducteur, qui, préoccupé jusqu'alors de la crainte d'être forcé de coucher en route, s'était tenu dans un silence qu'il ne rompait que de
390 loin en loin, pour hâter la marche de son cheval, ou pour murmurer entre ses dents quelques vieux refrains helvétiques, se retourne tout à coup vers nous, et, me montrant le ciel qui a repris sa sérénité, et la lune dans son plein, dont la clarté va remplacer celle
395 de l'astre du jour, s'écrie, en agitant son fouet, d'un air de triomphe : « *Zoffingue! Zoffingue!...* » *Zoffingue! Zoffingue!* cette exclamation, que je ne comprenais que trop bien, eût, quelques heures plus tôt, comblé mon espérance; maintenant elle me navre de
400 déplaisir. J'avais compté, grâce à l'orage, passer avec Rosette la soirée tout entière, et quelque part encore de la journée du lendemain : vain espoir! *Zoffingue! Zoffingue!* dans deux heures mon bonheur aura passé comme un songe, ou plutôt ce bonheur ne fut
405 qu'un songe que le réveil a dissipé. Je suis encore près de mon intéressante compagne de voyage; mais la pensée de notre séparation si prochaine m'occupe tout entier, et ne me permet plus de sentir et d'exprimer que des regrets. Le seul plaisir qui me reste
410 est de voir que Rosette ne s'y montre pas insensible, et qu'elle semble les partager.

Encouragé par ses marques d'intérêt, j'osai solliciter une de ces jolies boucles de cheveux qui ornaient son front. Dans les mœurs allemandes, un pareil présent

415 est une faveur bien moins grande et bien moins expressive surtout que dans les nôtres ; d'ordinaire ce n'est qu'un simple gage d'amitié, ou seulement un témoignage particulier d'estime et de bienveillance ; quelquefois ce n'est que le souvenir d'une douce et
420 fraternelle hospitalité. Après avoir d'abord hésité, Rosette céda à mes instances, lorsque, jetant par hasard les yeux sur la chaîne de ma montre, elle s'aperçut qu'elle était formée de cheveux tressés. Cette vue lui fit retenir le don qu'elle consentait à m'accor-
425 der. J'ignore quelle fut alors sa pensée : peut-être jugea-t-elle que cette tresse que je portais était un gage d'amour, auquel je faisais injure par ma demande ; quoi qu'il en soit, je ne pus pas la ramener à sa première condescendance.

430 Cependant nous arrivons à Zoffingue ; nous arrêtons à l'auberge du *Bœuf d'or*. Rosette s'élance de la voiture, recommande ses effets au cocher, me fait une révérence gracieuse accompagnée d'un geste bienveillant, et s'éloigne avec rapidité. Le lendemain je
435 me rendis à Schintznacht.

Ce voyage si court, avec une jeune personne que je n'espérais pas, que je ne projetais pas revoir jamais, n'en suffit pas moins pour ramener mes pensées à des illusions que mes chagrins avaient écartées, que
440 mes réflexions avaient bannies. Quelques-unes de ces douces attentes qui charmaient mon jeune âge, revinrent caresser mon imagination, émouvoir et toucher mon cœur. Une femme alors, une femme me semblait l'heureux génie par qui je verrais chan-
445 ger mon destin.

Ces espérances dernières ont été trompées, comme celles qui m'avaient si long-temps bercé. Tout,

jusques aux songes, tout, en fait de bonheur, a fini pour moi. Inutile aux autres, à charge à moi-même, 450 je végète hélas ! sur la terre, comme l'arbre desséché dans sa sève par le vent brûlant du midi : il tient encore à la vie par ses racines ; mais on ne le voit plus se couvrir de fleurs ni de verdure, et aucun fruit jamais ne décorera ses rameaux.

455 Revenu dans ces cantons, je voulus passer à Zoffingue, m'y arrêter, pour m'informer de Rosette, la revoir s'il m'était possible, et lui témoigner que mon cœur ne l'avait point oubliée. Ce n'était pas sans douceur que je me retraçais les instants si rapides 460 ensemble et si heureux que j'avais jadis passés près d'elle. On a dit avec raison que *le regret du bonheur en était un reste* *.

Je descendis à cette auberge du *Bœuf d'or* où nous nous étions séparés. C'étaient encore les mêmes 465 hôtes, un mari et sa femme, tous les deux au déclin de l'âge, mais remplis tous deux de prévenance et de bonhomie.

Tandis qu'on prépare mon dîner, j'engage la conversation avec l'hôtesse : je lui raconte que huit à dix 470 ans auparavant, j'ai logé chez elle, venant alors de Berne dans la même voiture qu'une jeune personne de Zoffingue, dont, à ce propos, je lui parle, mais comme d'un souvenir confus et presque effacé, que l'occasion seule me rappelle : « Je l'ai beaucoup 475 » connue, me dit-elle après me l'avoir nommée :

* J.-J. Rousseau, *Lettre au Pasteur Vernes*. Ossian, dans le poëme intitulé *la Mort de Cuchullin*, dit aussi en parlant des chants de Carryl et d'un autre barde, qu'ils étaient *comme le souvenir des plaisirs passés, qui porte à l'âme une joie mêlée de tristesse* (M. F.).

» c'était la fille d'une marchande peu riche; mais
» son éducation était au-dessus de son état, et par sa
» douceur et sa bonne conduite elle se faisait aimer
» et estimer de tout le monde. » Puis elle ajouta que
480 deux ou trois ans après son retour de Berne, on
l'avait mariée avec un artisan jouissant d'une fortune
aisée, qu'elle avait eu plusieurs enfans; mais
que chacune de ses couches avait altéré sa santé de
plus en plus, et qu'enfin, après avoir long-temps lan-
485 gui, elle venait de succomber à ses maux.

J'avais dissimulé mon empressement en m'infor-
mant de Rosette; je dissimulai ma douleur en appre-
nant son triste sort : je ne laissai échapper que les
regrets mesurés qu'il était naturel de donner à la
490 bonne mère de famille, ravie sitôt à son mari, à ses
enfans.

Je m'étais détourné de ma route pour passer à Zof-
fingue; si jamais je traverse encore les mêmes con-
trées, je me détournerai peut-être pour n'y plus passer.

H***

DIXIÈME LIVRAISON

(AVRIL 1824.)



POÉSIE

APPARITIONS

SOUS L'ARBRE DES FÉES

(Fragment d'un récit de Jeanne d'Arc.)

Non loin de Donremy, frais séjour dont la Meuse
Semble entraîner l'image en fuyant écumeuse,
On montre aux voyageurs les merveilleux rameaux
D'un hêtre, dès long-temps fameux dans nos hameaux.
5 Nos vieillards racontaient, sous ses ombres prospères,
Avoir entendu dire aux pères de leurs pères
Qu'on n'avait jamais su ni qui l'avait planté,
Ni de quel âge était le vieil arbre enchanté.
Un seigneur dont on voit encor dans la vallée,
10 Le manoir en ruine et la tour écroulée,
Jadis priait d'amour, sous l'arbre spacieux,
La dame aux cheveux d'or qui descendait des cieux.
Tous deux y suspendaient de magiques trophées :
Aussi l'arbre étonnant se nomme Arbre des Fées.

Publ. dans les *Annales Romantiques* de 1825. — *Jeanne d'Arc, trilogie nationale*, Paris, Didot, 1846, in-8° (voy. t. I de la *Muse*, p. 9). — Les vers 1-46 forment le début du chant IV; les vers 47-114 sont intercalés dans le chant V.

4 D'un chêne

- 15 Le cerf aux rameaux blancs, la gazelle aux yeux bleus,
Y conduisaient, dit-on, le char miraculeux
De ces femmes de l'air, que tant d'illustres reines,
Que tant de chevaliers nommèrent leurs marraines.
Mais depuis que le prêtre y vint lire à genoux
- 20 L'évangile d'un saint renommé parmi nous,
Pour y danser en rond, les sylphides des nues
Sous l'arbre exorcisé ne sont plus revenues.
Il a changé de maître, et depuis leur adieu,
Il a gardé leur nom, mais n'appartient qu'à Dieu.
- 25 C'est là qu'un villageois qui perd sa fiancée,
Croit revoir à minuit la jeune trépassée.
La palombe qui vient s'y poser un moment,
A toujours des petits éclos nouvellement;
Et les rosiers voisins par un charmant prestige,
- 30 Nous offrent en tout temps des boutons sur leur tige.

Ce fut là que ma mère, on me l'a raconté,
Endormie un instant par un beau soir d'été,
Vit en songe une étoile, et sous nos toits rustiques,
Un jeune aiglon parmi nos oiseaux domestiques.

- 35 A peine, à peine encor je comptais neuf moissons,
A peine j'avais vu neuf fois de leurs toisons
Se dépouiller pour nous nos brebis tant aimées,
Et neuf fois se rouvrir nos ruches parfumées,
Que j'offrais sous cet arbre à la reine du ciel
- 40 L'épi, la blanche laine et les gâteaux de miel;
J'y cultivais des fleurs avec un saint délice.
Lorsque des pèlerins revenant de Galice,
Demandaient à le voir, c'est moi qui, les pieds nus,
Y conduisais toujours les pieux inconnus;

18 choisirent pour marraines — 21 les dames demi-nues
— 23 L'arbre a changé — 31-34 Reportés après 46.

45 Et je portais le livre et la croix d'aubépine
Des voyageurs de Dieu, jusqu'à l'autre colline.
· · · · ·
· · · · ·

Un soir d'hiver, la neige avait blanchi la terre,
Lorsque tel qu'un fantôme, en ce lieu solitaire,
Un vieillard m'apparut; et les lambeaux de lin
50 Qu'une épine sauvage attachait sur son sein,
Sa plainte, et de frimats sa barbe hérissée,
Et sur sa tête chauve une neige glacée,
M'effrayèrent d'abord; mais au bruit de mes pas :
— Je suis un pauvre aveugle, oh! ne me fuyez pas!
55 Ces méchants Sarrasins, vainqueurs en Idumée,
Ont passé sur mes yeux une lame enflammée;
Et depuis deux grands jours de ma route écarté,
J'erre sans nourriture, et mon chien m'a quitté.
— Ah! le mien est à toi, vieillard, je te le donne,
60 Prends, et tu ne dois pas craindre qu'il t'abandonne,
Il aime, il est fidèle, et je veux dès demain
Que ses yeux vigilans éclairent ton chemin.
Mais viens; une fougère à nos champs arrachée,
Que deux étés brûlans sur la plaine ont séchée,
65 S'allumera dans l'âtre, et l'onde, à flots tiédés,
Coulera sur tes pieds défaillans et roidis;
Ouvrez, mes sœurs, ouvrez; votre voix enfantine
Charmera le vieillard venu de Palestine;
Votre voix seulement, car des clartés des cieux
70 Un acier flamboyant priva ses pauvres yeux.
Mais offrons-lui d'abord le miel de nos abeilles,
Le laitage durci dans l'osier des corbeilles,

47 Un autre jour — 48 en un lieu — 49 J'aperçus un vieillard
— 55 Les méchants — 65 et nos souffles tiédés — 66 Réchauf-
feront tes pieds — 67 *Ajoute huit vers, puis* : Mes sœurs appro-
chez-vous; votre voix

Quelques fruits de nos champs, conservés toujours verts
 Sur des nattes de jonc qui trompent les hivers ;
 75 Ces biens sont moins à nous qu'au pauvre qui supplie :
 La charité les donne et Dieu les multiplie.

Le vieillard me bénit... je l'entendis trois fois,
 Remercier tout bas Notre-Dame des Bois.
 J'apportai devant lui, sur la table champêtre,
 80 La liqueur du pommier dans la coupe de hêtre,
 Et bientôt je vis naître aux lèvres du vieillard,
 Cet imparfait sourire où manque le regard.
 Oh ! comme avidement, durant la longue veille,
 De ses pieux récits j'écoutais la merveille !
 85 — Avant d'être privé de la clarté du ciel,
 J'ai vu, nous disait-il, les hauteurs du Carmel,
 Les vallons de Sichem, le Liban, Césarée,
 Et la tour de David, et la Porte dorée,
 Et l'antique Emmaüs, célèbre par ses eaux.
 90 O saint temple ! ô Jourdain ! prophétiques roseaux !
 Sion deux fois captive a perdu tous ses charmes,
 Pleurons, ma fille... — Et moi je demandais des armes !
 Nos preux, qu'en Orient la victoire a trahis,
 Rappelaient à mon cœur les maux de mon pays.
 95 Ma mère se troubla, mes sœurs s'épouvantèrent,
 Et les fuseaux roulans sous leurs doigts s'arrêtèrent.

Si d'un nid de colombe un berger possesseur,
 Y dépose en secret l'œuf de l'oiseau chasseur,

77-78 Je n'espérais pas moins, dit l'aveugle et je crois | Que
 c'est d'avoir prié Notre-Dame... — 79 *Ajoute huit vers, puis :*
 Il dit et j'apportai sur la table — 83 *Ajoute quatre vers.* —
 84 Des récits du vieillard — 85 des purs rayons du ciel —
 86 disait-il, le tombeau de Rachel — 89 *Ajoute quatre vers.*
 — 91 *Remplacé par treize vers nouveaux.* — 92 Prions, ma
 fille — 93-94 Le martyr s'offrait à mes yeux éblouis, | J'au-
 rais voulu mourir ainsi que Saint Louis.

Près du faucon naissant doucement élevée,
 100 Avec lui joue et dort l'innocente couvée;
 Mais aussitôt qu'au lieu de timides concerts
 Un cri royal trahit ce jeune roi des airs,
 Ses frères du berceau, sa mère blanche et douce,
 Désertent palpitans, son empire de mousse.
 105 Ainsi tremblaient mes sœurs... Le vieillard à genoux
 Priait; et dès l'aurore il était loin de nous.
 Je le cherchai long-temps... Sur sa couche affaissée,
 Une vierge d'ivoire avait été laissée,
 Et je ne doutai point (car dans les anciens jours,
 110 C'est ainsi que le ciel nous éprouvait toujours)
 D'avoir accompagné sous notre toit modeste
 Quelque ange mendiant, quelque aveugle céleste,
 Qui parcourait la terre et venait dans nos champs,
 Savoir si les mortels ne sont pas tous méchans.

ALEX. SOUMET.

101 Mais lorsque s'indignant des timides — 106 Priait. Quand
 vint l'aurore — 107 Au dessus des roseaux de sa couche

L'AFFRANCHISSEMENT DE LA GRÈCE

ODE.

Aux bords où l'Eurotas, honteux de son silence,
 Dans l'Egée épanche ses eaux,
Lamentable fantôme, une femme s'élançe
 De la poussière des tombeaux.

5 Ses membres, trois cents ans flétris par l'esclavage,
 Parmi les traces de leurs fers,
Du glaive avec orgueil nous montrent le ravage,
 Honneur sanglant de ses revers.

Occident! Occident! cette auguste victime,
10 Vers toi s'incline en gémissant,
Belle comme la vierge, aux caresses du crime
 Echappée au prix de son sang.

Vous, que des arts, dit-elle, enivrent les délices,
 Heureux entre tous les humains,

15 Qu'au banquet de vos jeux le cri de mes supplices
 Brise la coupe dans vos mains.

Ces sciences, ces arts, doux charme de la vie,
 Noble couronne du tombeau,
Qui vous les a donnés? A votre âme asservie,
20 Quel peuple a montré leur flambeau?

Occident! Occident! quand d'une nuit barbare
 Tes rivages étaient couverts,
Mon génie autrefois, comme un sublime phare,
 S'est allumé sur l'univers.

25 Aux chants que m'inspiraient les vallons du Permesse,
Quittant le carnage et les bois,
L'homme apprit à chérir l'amitié, la sagesse,
La liberté soumise aux lois.

Le Tibre à mes leçons dut ses héros célèbres,
30 Et, souillant mes lauriers flétris,
Quand le croissant sur moi déploya ses ténèbres,
Tu t'enrichis de mes débris.

Et tu disais : « O Grèce, un affront légitime
Meurtrit tes fils indifférens.

35 Abandonnons ce peuple à la main qui l'opprime ;
Il est plus vil que ses tyrans. »

Vois-tu ces bataillons qui du glaive et des flammes,
Demi-nus vont braver l'effort,
Ce fleuve ensanglanté, ces toits fumans, ces femmes
40 Aux guerriers disputant la mort ?

Chrétiens, accourez tous, devant cette hécatombe,
Jugez mon courage et mes droits.
Il est vrai, je suis faible ; accourez, je succombe
Sous mes fers et sous mes exploits.

45 Elle dit ; tout se tait, tout la livre aux outrages.
Que font ces rois et ces soldats ?
Venez, voici des jours dignes de vos courages ;
Venez, fils de Léonidas.

Peuple libre, en effet, qui seul brise sa chaîne !
50 Peuple heureux, qu'un maître irrité
A contraint de choisir, dans son aveugle haine,
Ou la mort, ou la liberté !

Ce grand choix, il est fait ; la terre ensanglantée
Frémit d'un généreux effroi.

55 Poudre qui fus jadis Thémistocle ou Tyrtée,
L'airain sonne, ranime-toi !

Ce sont eux ! oui, c'est là cette race divine
Dont Xerxès subit les sermens.
Courage ! le barbare a revu Salamine ;
60 Platée aura ses ossemens.

Ah ! plutôt pardonnez ; que l'enfant du prophète,
Heureux et libre sous vos lois,
O Grecs ! bénisse un jour son heureuse défaite
Et le doux règne de la croix.

VICTOR CHAUVET.

FRAGMENS
D'UN POÈME DE SUZANNE

LE BAIN

.
.
C'était près d'une source à l'onde pure et sombre.
Le large sycomore y répandait son ombre :
Là, Suzanne, cachée aux cieus déjà brûlans,
Suspend sa rêverie et ses pas indolens ;
5 Sur une jeune enfant, que son amour protège,
S'appuie, et sa voix douce appelle le cortège
Des filles de Juda, de Gad et de Ruben,
Qui doivent la servir et la descendre au bain ;
Et toutes à l'envi, rivales attentives,
10 Détachent sa parure entre leurs mains actives.
L'une ôte la tiare où brille le saphir
Dans l'éclat arrondi de l'or poli d'Ophir ;
Aux cheveux parfumés dérobe leurs longs voiles,
Et la gaze brodée en tremblantes étoiles,

Le 1^{er} fragment, *le Bain*, a déjà paru dans les *Poèmes* de 1822, Paris, Pélicier, in-8°. Il figure dans le recueil définitif, à partir de 1829 (voy. t. I de la *Muse*, p. 181). Le texte demeure identique, sauf une variante — ou une faute d'impression — qui se trouve seulement en 1829. — Le 2^e fragment, *Chant de Suzanne au bain*, reproduit dans les *Annales Romantiques* de 1826, ne se trouve dans aucun recueil de Vigny.

- 15 La perle sur son front enlacée en bandeau,
 Ou pendante à l'oreille en mobile fardeau ;
 Les colliers de rubis, et, par des bandelettes,
 L'ambre au cou suspendu dans l'or des cassolettes.
 L'autre fait succéder les tapis préparés
- 20 Aux cothurnes étroits dont ses pieds sont parés ;
 Et, puisant l'eau du bain, d'avance elle en arrose
 Leurs doigts encore empreints de santal et de rose.
 Puis, tandis que Suzanne enlève lentement
 Les anneaux de ses mains, son plus cher ornement,
- 25 Libres des nœuds dorés dont sa poitrine est ceinte,
 Dégagés des lacets, le manteau d'hyacinthe,
 Et le lin pur et blanc comme la fleur du lis,
 Jusqu'à ses chastes pieds laissent couler leurs plis.
 Qu'elle fut belle alors ! Une rougeur errante
- 30 Anima de son teint la blancheur transparente ;
 Car, sous l'arbre où du jour vient s'éteindre l'ardeur,
 Un œil accoutumé blesse encor sa pudeur ;
 Mais, soutenue enfin par une esclave noire,
 Dans un cristal liquide on croirait que l'ivoire
- 35 Se plonge, quand son corps, sous l'eau même éclairé,
 Du ruisseau pur et frais touche le fond doré.

.....

CHANT DE SUZANNE AU BAIN

De l'époux bien-aimé n'entends-je pas la voix ?
 Oui, pareil au chevreuil, le voici, je le vois.
 Il reparaît joyeux sur le haut des montagnes,
 Bondit sur la colline et passe les campagnes.

5 O fortifiez-moi ! mêlez des fruits aux fleurs !
 Car je languis d'amour et j'ai versé des pleurs.
 J'ai cherché dans les nuits, à l'aide de la flamme,
 Celui qui fait ma joie et que chérit mon âme.

O ! comment à ma couche est-il donc enlevé !
 10 Je l'ai cherché partout et ne l'ai pas trouvé.
 Mon époux est pour moi comme un collier de myrrhe ;
 Qu'il dorme sur mon sein, je l'aime et je l'admire.

Il est blanc entre mille et brille le premier ;
 Ses cheveux sont pareils aux rameaux du palmier ;
 15 A l'ombre du palmier je me suis reposée,
 Et d'un nard précieux ma tête est arrosée.

Je préfère sa bouche aux grappes d'Engaddi,
 Qui tempèrent, dans l'or, le soleil de midi.
 Qu'à m'entourer d'amour son bras gauche s'apprête,
 20 Et que de sa main droite il soutienne ma tête !

Quand son cœur sur le mien bat dans un doux transport,
 Je me meurs, car l'amour est fort comme la mort.
 Si mes cheveux sont noirs, moi je suis blanche et belle,
 Et jamais à sa voix mon âme n'est rebelle.

25 Je sais que la sagesse est plus que la beauté,
 Je sais que le sourire est plein de vanité,
 Je sais la femme forte et veux suivre sa voie :
 « Elle a cherché la laine, et le lin, et la soie.

» Ses doigts ingénieux ont travaillé long-temps ;
 30 » Elle partage à tous et l'ouvrage et le temps ;
 » Ses fuseaux ont tissu la toile d'Idumée,
 » Le passant dans la nuit voit sa lampe allumée.

» Sa main est pleine d'or et s'ouvre à l'indigent ;
 » Elle a de la bonté le langage indulgent ;
 35 » Ses fils l'ont dite heureuse et de force douée,
 » Ils se sont levés tous, et tous ils l'ont louée.

» Sa bouche sourira lors de son dernier jour. »
Lorsque j'ai dit ces mots, plein d'un nouvel amour,
De ses bras parfumés mon époux m'entourne,
40 Il m'appelle sa sœur, sa gloire et sa couronne.

Le Comte ALFRED DE VIGNY*.

* Après la lecture de ces vers, c'est annoncer une bonne nouvelle au public littéraire, que lui promettre de nouveaux vers du même auteur. Le poëme d'*Eloa*, que M. le comte Alfred de Vigny va publier à la librairie de Boulland, rue du Battoir, n° 12, réalisera sans doute tout ce qu'a promis ce poëte dont le début fut si plein d'espérance. Nous rendrons compte de cette publication importante pour les lettres. M. le comte Alfred de Vigny est un des écrivains originaux qui caractérisent le plus la physionomie poétique de notre époque (M. F.).

L'ÉTOILE

Déjà de feux brillans tout le ciel étincelle :
Après un jour si beau, Dieu ! que la nuit est belle !
A sa douce clarté je puis encor te voir ;
Oh ! viens, viens respirer l'air parfumé du soir.
5 Sous l'ombre qui descend et va couvrir la terre
J'ose mieux de mon cœur révéler le mystère,
Te dire quel bonheur tu répands sur mes jours
Et l'ineffable espoir d'être heureuse toujours.
Vois cet astre éclatant qu'aucune ombre ne voile,
10 C'est l'astre protecteur, c'est la plus belle étoile ;
C'est la mienne... — Et, ces mots à peine prononcés,
Involontairement ses yeux se sont baissés.
Elle se ressouvient des heures de souffrance ;
Craintive, se repent même de l'espérance ;
15 Elle a peur de sa joie, elle tremble en son cœur
D'avoir du sort jaloux défié la rigueur :
Et quand son œil troublé se relève, un nuage
Sur l'étoile en passant confirme le présage.

Le Comte JULES DE RESSÉGUIER.

Tableaux poétiques, Paris, U. Canel, 1828, in-8°. Epigraphe :
« J'ai toujours trouvé que le ciel avait une véritable physio-
nomie, tantôt paternelle, tantôt irritée, et ce soir il condam-
nait notre amour. » (M^{me} de Staël.)

THE [illegible]

[The following text is extremely faint and illegible due to the quality of the scan. It appears to be a list or a series of entries.]

[The following text is also extremely faint and illegible. It appears to be a concluding section or a signature block.]

LITTÉRATURE

PREMIÈRE LETTRE SUR PARIS

DE QUELQUES LOGOMACHIES CLASSIQUES *

D'où vient ce style nouvellement révélé, que les gens de goût trouvent téméraire, et que les âmes pieuses trouvent profane ? Par quel caractère se distingue-t-il du style des écrivains de l'ancienne école ?
5 et s'il n'en diffère que par l'application des formes éternelles du beau à de nouvelles modifications de la pensée, à de nouveaux faits de la civilisation, à de nouveaux besoins du cœur humain, pourquoi ce style serait-il absurde, si ces faits et ces besoins ne le
10 sont pas ? C'est à peu près là toute la question ; mais les classiques auxquels nous avons affaire en sont bien loin. Il leur manque une petite chose pour entrer clairement dans la question ; c'est de comprendre clairement ce qu'ils disent, et il est évident qu'ils ne

* Pour la commodité de ceux de MM. les *classiques* qui n'auraient pas fait leurs classes, nous croyons devoir déclarer ici que *logomachie* est un mot dérivé du grec, qui équivaut à *dispute de mots* (M. F.).

15 le comprennent point. Il n'y a pas long-temps qu'un
 d'entre eux s'est judicieusement avisé que toutes les
 phrases prétendues romantiques dont ils font étalage
 pourraient bien appartenir à l'école de Ronsard et de
 Du Bartas, et il n'y a rien de plus vrai; mais Ron-
 20 sard et Du Bartas n'étaient que trop classiques aux
 yeux des classiques eux-mêmes, puisque le sévère
 Boileau leur a reproché de parler grec en français.
 Quand ces messieurs attaquent Ronsard, ils frappent
 donc sur leurs alliés, et c'est ce qui arrive souvent
 25 quand on se bat dans les ténèbres.

Un journal royaliste, qui se croit obligé à n'être ni
 plus ni moins classique que le *Constitutionnel*, con-
 tenait dernièrement une boutade fort spirituellement
 tournée contre le style romantique. On lui reprochait
 30 *les flots qui baisent les rivages*, comme si cette ex-
 pression n'était pas classique; et le poète lauréat du
 pieux feuilleton ajoutait, avec un ascétisme érotique
 dont nous ne l'aurions pas cru capable, que *Parny*
plaçait mieux un baiser. Les baisers à la manière de
 35 Parny ont certainement leur mérite, mais cette obser-
 vation pourrait bien être plus romantique que la
 chaste image de Virgile.

Suivait une description du clair de lune, en pathos
 mythologique de l'école de Dorat. Ce pastiche était
 40 piquant, mais ce n'est certainement pas à notre école
 actuelle de poésie que l'auteur l'aurait emprunté; et
 quand il ajoutait que le sens propre était bien préfè-
 rable à cette allégorie précieuse et glaciale, il ne fai-
 sait qu'exprimer une opinion que tous les roman-
 45 tiques partagent. J'avoue que le vers qu'il proposait
 de substituer à sa triste périphrase,

Il fait clair de lune aujourd'hui,

ne me paraît pas non plus un exemple fort bien choisi de ce style classique auquel on veut que nous res-
 50 tions fidèles. Il n'y a pas besoin de l'inspiration de neuf muses pour écrire de pareilles choses, et, platitude pour platitude, si je n'étais pas romantique, j'aimerais presque autant *Phébé*; mais un singulier
 hasard veut que nos adversaires n'aient raison que
 55 lorsqu'ils sont de notre avis. L'esprit des romantiques est précisément de traduire les fables de l'ancienne poésie par des faits pittoresques, mais naturels. C'est la *pâle Phébé avec son char d'argent, son disque d'argent, ses rayons d'argent*, et tout ce luxe d'or-
 60 féverrie qu'elle traîne pesamment dans le ciel des païens, qui est du *classique* s'il en fut jamais. Les classiques seuls, si classiques il y a, ont conservé le bizarre privilège de rendre leurs pensées avec des
 65 fictions auxquelles ils ne croient plus, et cette nuance si maladroitement méconnue est justement celle qui sépare les deux écoles*. Voilà donc l'ennemi le plus ingénieux des romantiques qui leur donne de bonnes fêrues sur les doigts d'Aristote. On ne saurait croire

* Dans le *Dictionnaire des onomatopées* (1808), Nodier écrivait déjà : « Une figure nouvelle est pleine de charme, parce qu'elle donne l'idée d'un point de vue nouveau. Une figure rebattue, devenue lieu commun, n'est plus que le froid équivalent du sens propre. On doit donc éviter de prodiguer les figures dans une langue usée. Elles ne présentent plus qu'un faste insipide de paroles et de tours. Le style purement descriptif sera dès lors préférable au style figuré... » — Un article encore de Nodier, *Du genre romantique*, dans les *Tablettes romantiques* de 1823. — Comp. la réplique de V. Hugo à l'article d'Hoffman sur les *Nouvelles Odes* (*Journal des débats*, 26 juillet 1824. Cité par Biré, p. 369).

combien on s'expose à dire le contraire de ce qu'on
70 veut dire, quand on ne sait pas ce qu'on dit.

Une fois le gant jeté, l'émotion a été grande dans
cette lice turbulente de la littérature où l'on attend
avec impatience des triomphes à suivre ou des dé-
faites à insulter. Il est devenu de bon ton d'attaquer
75 le genre romantique, en attendant que l'on sût posi-
tivement ce que c'était. La politique elle-même s'est
dépouillée un moment de ses préventions exclusives,
elle a oublié les incompatibilités les plus manifestes,
pour s'accommoder à des pactes littéraires. La *Quo-*
80 *tidienne* a offert les romantiques en holocauste au
Courrier, et il y a eu quelques jours de trêve d'armes
pour consommer à l'amiable un sacrifice entre les
deux camps. On a chanté victoire des deux côtés,
mais sans doute avec plus de joie sous les tentes
85 d'Agramant, où l'on n'approuve d'inspirations que
celles qui détachent le cœur de nos premiers devoirs
et de nos anciens souvenirs.

Appuyé sur Momus, Comus, Bacchus, Vénus, et
traînant après soi toute la séquelle de ces divinités
90 dont le nom ne dit plus rien à la raison, mais n'a
pas cessé de retentir à la rime avec une nullité
sonore, le vaudeville est arrivé, suivant l'usage, à
la suite d'un petit scandale qui lui promettait un
petit succès*. Il y avait bien quelque inconvénient
95 à prendre pour modèle d'une comédie contre les
romantiques les *Précieuses* de Molière, comédie

* *Les femmes romantiques*, comédie vaudeville en un acte,
de Théaulon et Ramon de la Croisette, représentée sur le
théâtre de Madame le 13 mars 1824. — Voy. la *Pandore* des
14 et 15 mars.

romantique par excellence, puisqu'elle fut la première peut-être où il n'y eût ni bouffon, ni capitaine, et qui ne se terminât pas par un mariage, mais ce n'était pas le seul. L'aveugle enfant de l'aveugle folie ne connaît les classiques et les romantiques que de nom, et, semblable aux coureurs des lupercales, il frappe sur tout le monde, les romantiques exceptés. Il n'en a pas trouvé un seul sur sa route.

Les auteurs sont gens d'esprit, tout le monde en convient, mais ils se sont essentiellement trompés en pensant qu'il y eût quelque chose de comique dans une satire sans objet qui ne porte sur aucun ridicule réel. Pour admettre leur pièce, il faut admettre une fiction dont on ne voit pas l'utilité, l'hypothèse absurde qu'une école littéraire a pu adopter le langage incroyablement qu'ils inventent, et qu'une femme a cru l'entendre. Quand Molière composa cette admirable comédie des *Précieuses*, le langage précieux, qui était du classique raffiné, envahissait la ville et la cour; les mots de Mascarille avaient été dits; la folie de Cathos et de Madelon avait été observée; et c'est pour cela que *les Précieuses* étaient une comédie comique et une comédie utile. Le sonnet du Trissotin des *Femmes savantes* courait toutes les ruelles de Paris; le sonnet d'Oronte ne choquait pas le goût général, puisque le parterre, qui était alors composé d'honnêtes gens, l'applaudit de bonne foi; mais je le demande aux auteurs des *Femmes romantiques* : où sont les femmes qu'ils ont voulu peindre? où sont les auteurs qu'ils ont attaqués? et s'il n'y a ni *femmes romantiques*, ni auteurs romantiques auxquels puissent se rapporter, sauf toutes les bienséances de la comédie moderne, leurs inutiles et incompréhensibles

130 caricatures, me diront-ils ce qu'elles ont de plaisant ?
Si quelque malheureux qui travaille pour vivre a été
assez abandonné du bon sens et du goût pour écrire
quelque part que *les ornières étaient les rides d'un*
grand chemin, que les collines étaient l'entresol de
135 *l'univers, que les peupliers étaient les clochers de la*
nature, ou telle autre ineptie de ce genre, s'ensuit-il
de cela qu'il y ait un autre malade sur la terre qui
prête son aveu à de pareilles impertinences, et qu'il
soit à la mode, partout ailleurs qu'à l'hôpital des fous,
140 de rajeunir ces mauvaises traditions de la farce ita-
lienne, rebut oublié depuis cent cinquante ans des
saltimbanques de la foire Saint-Laurent ? A Dieu ne
plaise qu'un barbouilleur malencontreux ait sali le
papier de ces monstrueuses extravagances qui révol-
145 teraient Scarron ! mais si cela était, faudrait-il en
jeter l'infamie sur Shakspeare, sur Arioste, sur
La Martine, sur Byron, sur cette brillante génération
de poètes, l'orgueil de notre France et l'espoir de
l'avenir ? Encore une fois, la première condition de
150 la comédie d'observation, c'est d'être fondée sur l'ob-
servation. Pour amuser le public aux dépens d'un
ridicule, il faut d'abord trouver un ridicule. Je crois
cette proposition assez claire, et M. de La Palisse lui-
même, qui était si classique, n'en contesterait pas
155 l'exactitude. Les auteurs des *Femmes romantiques*
s'en doutaient. On les voit souvent renoncer à ces
phrases factices d'une littérature de leur invention
pour saisir le ridicule plus vrai d'une littérature
surannée, dont les éternels lieux-communs sont du
160 moins familiers à tous les lecteurs de l'*Almanach des*
muses, et à tous les habitués de l'Athénée. Le public
qui a justement sifflé le fatras impossible d'un

romantique de convention, a ri franchement des *colombes de Vénus*, de *l'écharpe d'Iris* et des *pleurs de l'Aurore*. Le *Vieillard impitoyable qui tient dans ses*
 165 *mains le sablier des années*, n'est pas une invention romantique; elle est vieille comme le temps. Intitulez la pièce de ces messieurs, *les Femmes classiques*, la *donnée* ne sera pas meilleure, mais elle ne
 170 sera pas plus fausse. Je demanderais grâce pour le *vers du siècle* du plus froid de nos classiques, de l'antiromantique Legouvé :

Un frère est un ami donné par la nature!

Cependant, remarquez le malheur! cette expression
 175 d'ailleurs charmante n'a jamais été niaise et absurde que dans la *Mort d'Abel*. Il était effectivement difficile de trouver dans ce temps-là des amis au troisième degré. Changez l'époque et le sujet, un romantique n'aurait pas mieux dit.

180 Quoique cette discussion soit bien simple dans son objet, car elle se réduit à ce point, *rien n'est beau que le vrai*, elle pourrait durer long-temps. Ne serait-il pas piquant d'apprendre à un homme de lettres de profession, que S. Walter Scott n'est pas roman-
 185 tique, quoiqu'il soit anglais? Ne verrait-on pas des gens fort étonnés si on leur disait que Le Tasse est moins classique que Chapelain, et que c'est l'avis de Boileau? Que penserait la postérité si on lui prouvait qu'*Athalie* est une tragédie romantique, et que sur
 190 vingt chefs-d'œuvre que le public n'a pas voulu entendre jusqu'au bout, il n'y en a pas un qui ne soit conforme aux règles de l'abbé d'Aubignac? Nous ne parlons pas des académies et des sociétés savantes,

leurs ambitieuses succursales. Elles se sont pronon-
 195 cées pour les doctrines, et nous avons entendu assu-
 rer par gens qui s'y connaissent qu'elles ne pouvaient
 rien faire de mieux.

Je croyais cette innocente discussion terminée pour
 toujours, quand j'ai trouvé les romantiques à l'*index*
 200 d'un journal chrétien. Cette dernière accusation a un
 caractère qui la fait sortir de toutes les limites de la
 critique commune. Je me souvenais bien qu'un jeune
 écrivain, connu par de bons principes et de beaux
 talents, avait essayé ce badinage dans la *Quotidienne*,
 205 et qu'il y mettait gaîment en question si l'on pouvait
 parler de Dieu en style poétique, sans être quelque
 peu mécréant; les romantiques, naturellement en-
 clins à bien accueillir l'*étrangeté*, ne se fâchent
 presque jamais contre un paradoxe, surtout quand il
 210 est bien écrit; mais, tout mutilés, comme les *Macha-*
bées de Guiraud, des tortures de la révolution, ils ont
 vu avec étonnement cette innocente plaisanterie de
 l'amitié, convertie depuis en dénonciation dans des
 journaux très français et très religieux, qui n'ont
 215 oublié que les droits d'un dévouement auquel ils
 doivent quelque chose! Les romantiques ont été chas-
 sés d'un trait de plume de la société chrétienne, et il
 est reçu maintenant, car les classiques sont infail-
 libles, qu'il n'y a pas plus de salut que du temps de
 220 Ramus, hors des règles d'Aristote; malheureusement
 Aristote a été classique aussi, en physique et en lo-
 gique, et nos romantiques pourraient bien être des
 complices posthumes de Bacon, de Descartes ou de
 Galilée. Il est donc vrai, grand Dieu (au singulier)!
 225 ou grands dieux (au pluriel, si les classiques le
 veulent)! qu'il faut être païen sous peine d'hérésie, et

qu'on ne peut préférer le *Paradis perdu* à la *Guerre des dieux*, sans encourir la damnation éternelle! Que deviendront, hélas! les romantiques pour cette classe
230 honnête de lecteurs qui se laissent doucement diriger par les journalistes patentés, et qui ne se permettraient pas de penser le matin, avant d'avoir lu l'article PARIS?... — des gens

235 Qui, n'aimant point Cotin, n'estiment point leur roi,
Et n'ont, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi;

des idolâtres qui se moquent de Jupiter; qui ne regardent pas Orphée comme un père de l'Eglise; qui donneraient mille fois les gentilleses de Pétrone pour une ligne d'*Atala*; qui ne céderaient pas Victor Hugo
240 à Thèbes, en échange de son chantre de boxeurs et de chevaux; qui aiment mieux un sentiment qui parle au cœur, fût-il français et chrétien, qu'une grossièreté qui dégoûte les sens, fût-elle classique et romaine; et qui s'avisent de croire que la littérature,
245 entraînée dans sa marche universelle, a fait un pas avec le temps!... — *Pur si muove.*

CH. NODIER.

ESSAIS POÉTIQUES

Par M^{lle} DELPHINE GAY

O matre pulchrâ filia pulchrior!

(HORAT.)

Que la jeune muse à laquelle je consacre cet article, me pardonne une galanterie classique; j'espère qu'elle n'entend pas son Horace, et elle me permettra de ne pas le lui expliquer, car je suis sûr que je la ferais
5 rougir. C'est d'ailleurs une sorte de sauf-conduit dont je munis mes doctrines littéraires. Comme je suis disposé à donner aujourd'hui toute satisfaction à nos *supérieurs*, je me mets en règle dès le principe, espérant que s'il m'échappe dans le cours de cet article
10 quelque petite hérésie, elle passera sous le couvert de mon vers d'Horace, comme on fait circuler des papiers suspects sous le cachet d'une excellence.

La réputation littéraire de M^{lle} Delphine Gay a commencé d'une manière bien grave : elle s'est éta-
15 blie sur un suffrage académique; et (ce qui est rare, même à l'académie française) le jugement d'un petit nombre est devenu celui de tous. Un joli nom s'est glissé dans de vieux registres; et lorsque ce nom a été proclamé, tous les yeux ont été contens de deviner,
20 à l'embarras d'une jeune et belle personne, qu'ils avaient été bien inspirés en se fixant sur elle.

M^{lle} Delphine Gay avait pris alors un engagement solennel qu'elle remplit maintenant, comme ses premiers vers l'annonçaient; aussi toutes les admirations viennent-elles des points les plus opposés se rassembler autour d'elle. Est-ce un hommage rendu à sa jeunesse et à sa beauté? A voir seulement notre nouvelle Corinne, on serait tenté de le croire; cela devient impossible, dès que les yeux s'arrêtent sur ses ouvrages. On sent bien alors que c'est à la beauté de ses vers que sont accordés tous les suffrages, et l'on s'applaudit de cette heureuse harmonie qui existe entre la muse et ses chants, comme lorsque des sons pleins de charme arrivent à notre oreille, nous aimons à trouver des formes élégantes et pures dans la lyre qui nous les envoie.

Le recueil de M^{lle} Delphine Gay commence par une épître à sa mère, qui semble reproduire en beaux vers cette grande question de la culture des lettres chez les femmes, qu'on pourrait controverser encore dans les salons, si M^{me} de Staël ne l'avait pas résolue tout récemment, en leur faveur, d'une manière si éclatante. Et quelle autorité plus imposante que celle de M^{me} de Staël pourrait-on invoquer sur une pareille matière! C'est toute sa vie qui témoigne pour elle dans les pages qu'elle a consacrées en 1814 à la défense de son talent et de sa gloire. Elle avait connu mieux que personne toute l'ivresse et toute l'amertume d'un succès; elle avait traversé avec l'extrême susceptibilité d'un grand talent, les illusions et les injustices qui se groupent autour de lui; et, au moment où elle a voulu ajouter à son exemple le poids de son opinion longuement expérimentée, placée entre le passé et l'avenir, connaissant aussi bien ce

55 qu'elle avait pu perdre que ce qu'elle avait gagné,
elle a regardé à la fois en avant et en arrière de son
destin, et ne s'est pas repentie de son choix. Aussi
toutes les réflexions sont inutiles après les siennes, et
je ne me permettrai pas de plaider sa cause après
60 qu'elle l'a elle-même si éloquemment gagnée.

« La société, telle qu'elle est organisée, dit-elle,
nous menace bien plus de défauts négatifs, la froi-
deur et l'égoïsme, que de l'exaltation dans quelque
genre que ce puisse être. Les hommes et les femmes
65 du peuple peuvent avoir de très belles et de très
grandes qualités, sans que leur esprit ait été cultivé;
mais dans la classe élégante et oisive, les habitudes
qu'on prend dessèchent le cœur si l'on n'y supplée
point par des études vivifiantes. L'usage du monde,
70 quand il n'est pas réuni à une instruction très
étendue, n'enseigne qu'à répéter facilement des choses
communes, à mettre son esprit en formules et son
caractère en révérences. Si vous n'avez pas dans une
éducation distinguée une compensation à tous les sa-
75 crifices, si vous ne trouvez pas le naturel dans l'élé-
vation de l'âme et la candeur dans la connaissance
de la vérité, si vous ne respirez pas enfin l'air dans
une région plus vaste, vous n'êtes qu'une poupée bien
apprise qui chante toujours sur le même ton, lors
80 même qu'elle change de paroles. Et quand il serait
vrai, ce qui n'est pas, qu'une femme ainsi disciplinée
se soumettrait plus facilement à l'autorité conjugale,
que devient la communication des âmes si les esprits
n'ont pas une sorte d'analogie? Et que devrait-on pen-
85 ser d'un époux assez orgueilleusement modeste pour
aimer mieux rencontrer dans sa femme une obéis-
sance aveugle qu'une sympathie éclairée? Les plus

touchans exemples d'amour conjugal ont été donnés par des femmes dignes de comprendre leurs maris et
90 de partager leur sort ; et le mariage n'est dans toute sa beauté que lorsqu'il peut être fondé sur une admiration réciproque. »

Oui, sans doute ; ne condamnons pas les femmes à une nullité dont nous souffririons les premiers.
95 Puisque la nature et la société ont établi entre elles et nous des rapports que nous cherchons à multiplier sans cesse, souvenons-nous que nous profitons de tous leurs avantages, et que nous punirions en elles une partie de nous-mêmes : l'indulgence pour leurs
100 talens doit nous être facile, car elle est dans l'intérêt de nos plaisirs. Il est des gens qui s'imposent à leur égard une contrainte perpétuelle d'admiration, comme si la prudence, en pareil cas, avait quelque péril à neutraliser. Ah ! plutôt laissons-nous aller au charme
105 qui nous captive auprès d'elles. Echangeons des louanges contre des plaisirs ; encourageons, en l'applaudissant, le talent ou même l'art qui nous séduit. Ne retenons pas nos éloges, ne fût-ce que par égoïsme ; et lorsque nous brûlons de l'encens au pied
110 d'une idole, n'oublions pas que nous sommes les premiers qui en respirons le parfum.

Je me hâte de sortir des observations générales dans lesquelles j'ai été entraîné, pour retourner aux vers de M^{lle} Delphine Gay, qui prouvent mieux que
115 tous mes raisonnemens, qu'elle a bien fait d'être poète. Il est vrai que ce n'est pas sa faute, et je suis sûr qu'il en a été de la poésie, pour elle, comme de la beauté : c'est la nature qui s'est chargée d'en faire les frais. Il est rare en effet de lire des vers où se
120 trouve un soin si parfait d'élégance et de pureté, sans

aucune trace de ce travail qui le plus souvent amène seul un tel résultat. On pourrait dire d'elle ce que Collin d'Harleville disait de La Fontaine :

Il ne les faisait pas, ses vers, il les trouvait.

125 Certes, ce mérite qui a toujours été très grand dans
la poésie française, devient immense dans ce mo-
ment, au milieu de ce déluge de versificateurs, les
uns si vulgairement faciles, les autres si péniblement
130 prétentieux. Nos oreilles, fatiguées d'une monotonie
de sons, tantôt harmonieux, tantôt barbares, mais
toujours stériles de pensées, avaient besoin qu'une
voix gracieuse et pure fit pénétrer doucement, par
elles, jusqu'à notre esprit, des choses substantielles et
135 bonnes sous des paroles agréables. Mais cette tâche
n'est pas facile maintenant, pour peu qu'on appar-
tienne à une des écoles qui se sont formées dans les
lettres. Il en est des écoles littéraires comme des partis
politiques : les exagérations y sont seules prônées ; et
140 les personnes les moins capables de s'y livrer elles-
mêmes, se laissent aller au besoin de les exiger chez
les autres. Nous sommes placés dans une malheu-
reuse position ; quelques esprits sages, mais trop
timides, effrayés à juste titre des écarts désordonnés
du Pégase romantique, voudraient mettre les poètes
145 à pied, oubliant qu'il est des hauteurs qu'on ne sau-
rait gravir ainsi. Dans les rangs opposés, au contraire,
quelques fanatiques auxquels on permet des ailes, en
abusent aussitôt pour s'égarer dans les régions les
plus étranges, ignorant de leur côté que les parties
150 les plus nébuleuses sont aussi les plus froides. Il est
difficile de garder un juste milieu entre ces deux
excès, avec d'autant plus de raison qu'on ne vous

permet pas de marcher entre les deux camps, et que là on fait feu sur vous de toutes parts. Les armes, il
 155 est vrai, avec lesquelles on vous attaque, ne blessent pas à mort; en littérature, il n'y a guère que celles dont on se sert soi-même qui aient ce funeste privilège; celles des adversaires portent rarement. Dans une situation semblable, quand on a déjà le talent
 160 pour auxiliaire, il ne faut plus que du courage pour avancer, et la foule qu'on traverse sans blessure se débat au loin derrière vous. Un bon livre est un si bon bouclier! mais le courage est indispensable; car il n'y a pas de talent qu'un manque de cœur ne
 165 puisse faire tomber.

M^{lle} Delphine, qui ne manque ni de courage ni de talent, n'est entrée dans aucune des lignes ennemies : elle s'est demandé à elle-même ses inspirations; et, qui pourrait lui en faire un reproche? elle s'est vantée
 170 si ingénument d'être belle, qu'on lui a pardonné de le dire et même de l'être réellement. Comment ne pas être désarmé en effet par ces vers ravissans :

Quel bonheur d'être belle alors qu'on est aimée !
 Autrefois de mes yeux je n'étais pas charmée,
 175 Je les croyais sans feu, sans douceur, sans regard;
 Je me trouvais jolie un moment par hasard.
 Maintenant ma beauté me paraît admirable.
 Je m'aime de lui plaire, et je me crois aimable.....
 Il le dit si souvent! je l'aime, et quand je voi
 180 Ses yeux avec plaisir se reposer sur moi,
 Au sentiment d'orgueil je ne suis point rebelle,
 Je bénis mes parens de m'avoir fait si belle !
 Et je rends grâce à Dieu, dont l'insigne bonté
 Me fit le cœur aimant pour sentir ma beauté.
 185 Je me sens obligé de faire ici une remarque

grammaticale, et l'on doit m'en tenir compte, car en me dérobant à l'émotion que me donnent ces vers, je sacrifie un grand plaisir à ce que je regarde comme l'accomplissement d'un petit devoir.

190 Il aurait fallu dire, je crois,

Je bénis mes parens de m'avoir *faite* si belle.

Le participe masculin *fait* me semble une excursion poétique du jeune auteur dans un *genre* qui n'est pas le sien. Je ne citerai pas pédamment des règles
195 contre une telle faute, j'aime mieux un exemple; un vers de Racine est un argument tout aussi fort qu'un raisonnement de grammairien, et infiniment plus agréable. Or Phèdre dit en parlant de l'épée d'Hippolyte :

200 Je l'ai *rendue* horrible à ses yeux inhumains.

Rien ne peut excuser une faute contre la langue, pas même la permission de Vaugelas, lorsque Racine, Corneille, Bossuet et Pascal ont refusé de la confirmer.

205 On peut passer sans une transition trop brusque des vers de Racine à ceux que nous allons citer. Ils sont pris dans le poème de *Magdeleine*, que l'auteur composera certainement tout entier d'inspiration, et dont le choix étrange fait à 18 ans, attesterait, sans
210 les vers brillans que renferme ce poème, la présence de la muse :

En ce temps-là vivait dans la cité chérie
Une femme. C'était Magdeleine-Marie.
De l'antique Sion, témoin de son bonheur,
215 Elle fut à la fois et la honte et l'honneur.

Belle comme la gloire, elle en était l'image ;
 De même on lui rendait un imprudent hommage.
 Le soin de sa parure occupait tous ses jours ;
 Ses vœux étaient de plaire et de plaire toujours.
 220 Dans son cœur inconstant quels yeux auraient pu lire ?
 Tantôt de la folie elle avait le délire ;
 Puis, d'une jeune fille imitant la candeur,
 Comme un attrait de plus adoptait la pudeur,
 De l'innocence même osait feindre les charmes ;
 225 Mais ce cœur ignorait le mensonge des larmes,
 Car il n'est plus d'espoir et point de repentir
 Pour celle dont les pleurs ont appris à mentir.

Voici maintenant comme l'auteur a tracé le portrait
 de Joseph d'Arimathie :

230 Mais quel est ce jeune homme au front pâle et charmant ?
 Ce convive distrait que la joie importune ?
 Sa tristesse n'est pas celle de l'infortune :
 Il est préoccupé d'un souvenir plus doux
 Que tous ces vains plaisirs dont il n'est point jaloux.
 235 C'est le noble Joseph, natif d'Arimathie :
 Hélas ! dans le péché son âme est endurcie ;
 On ne le voit jamais prier dans le saint lieu ;
 Le plaisir est son culte et l'amour est son dieu.
 Jamais il n'accorda le pardon d'une offense ;
 240 Mais un tendre soupir le trouvait sans défense.
 Ses yeux presque fermés étaient doux et moqueurs ;
 Il savait des discours qui charmaient tous les cœurs,
 Il les avait appris dans un monde perfide,
 Et pourtant son langage était simple et timide ;
 245 Des sages, des enfans il était écouté :
 Comment se défier de la timidité ?

Comme toute cette poésie est exempte de recherche

et d'affectation ! Qu'on nous dise maintenant qu'on n'est maniéré que pour éviter d'être commun. La simplicité ressemble aussi peu à la vulgarité qu'à la *manière* ; il en est du faste des expressions comme du faste des habits, qui se trouve rarement d'accord avec l'élégance.

Je m'aperçois que je viens d'écrire un long article, et que j'ai besoin pour me faire pardonner tant de prose, de citer encore quelques vers. Je les prends dans le 6^e chant du poëme :

Les derniers feux du jour coloraient la cité.
 Par mille sentimens à la fois agité,
 260 Joseph de Magdeleine atteignit la demeure,
 Quand l'ombre des palmiers marquait la neuvième heure.
 Sous le riche portique aussitôt qu'il entra,
 Il vit venir à lui la jeune Séphora*.
 « Te voilà ! dit l'enfant, indiscreète et naïve,
 265 » Je suis seule en ces lieux ; mais, dis, sur quelle rive
 » Si loin et si long-temps as-tu donc voyagé ?...
 » Magdeleine est au temple..... Oh ! tout est bien changé !
 » Elle adore Jésus, au désert l'accompagne ;
 » Elle va l'écouter sur la sainte montagne.
 270 » Elle a donné son or, ses perles, ses rubis ;
 » Elle ne porte plus que de simples habits.
 » Elle dit : « J'ai péché ; mais Dieu m'a délivrée. »
 » De pauvres, de vieillards on la voit entourée :
 » Tous ceux qui la blâmaient réclament ses secours.
 275 » Elle est douce, elle prie, elle pleure toujours ;
 » Et moi, je la console, et, sans rien y comprendre,
 » Je pleure sur ses torts qu'on ne veut pas m'apprendre.
 » Toi, qui l'aimais déjà, tu l'aimeras bien mieux ! »

* Sœur de Magdeleine, âgée de huit ans (M. F.).

Et Joseph soupira. Puis, détournant les yeux,
 280 Abandonna l'enfant qu'il tenait embrassée ;
 Mais elle, par instinct, devinant sa pensée :
 « Fuis ma sœur, reprit-elle, et ne l'afflige pas ;
 » Ton nom la fait pleurer quand je le dis tout bas,
 » Et Nohamel * aussi défend qu'on le prononce. »
 285 — « Il suffit, dit Joseph, à la voir je renonce.
 » Oui, de Jérusalem je partirai demain. »
 Et, malgré lui, du temple il suivait le chemin.

Et plus loin :

Ce Joseph autrefois si fier, si confiant,
 290 Voyez comme aujourd'hui, timide, suppliant,
 Il craint de s'attirer un regard trop sévère,
 Et s'étonne d'aimer autant ce qu'il révère !
 Aux yeux de Magdeleine il voudrait se cacher ;
 Il brûle de l'entendre, et n'ose l'approcher.
 295 Hélas ! plus il la voit, plus son amour redouble ;
 Epiant sur son front la rougeur et le trouble,
 Enfin, malgré l'effroi qu'il s'efforce à bannir,
 Et pour être écouté s'aidant d'un souvenir,
 Il s'approche en tremblant de la femme qui prie,
 300 Et lui dit tendrement : « Magdeleine-Marie. »
 Sa voix est reconnue..... O surprise, ô douleur !
 Le front de Magdeleine a gardé sa pâleur ;
 Ses traits ont conservé leur tristesse mortelle.
 « Je bénis le Seigneur ; c'est vous, Joseph, dit-elle,
 305 » Je vois que tous mes vœux ne sont pas superflus,
 » J'allais prier pour vous... » — « Ah ! tu ne m'aimes plus ! »

Nos poèmes français ont peu de pages aussi belles
 et aussi touchantes. Que M^{lle} Delphine Gay achève ce

* Nohamel, vieille nourrice de Magdeleine (M. F.).

monument qu'elle élève à la fois à sa gloire et à la
310 nôtre. Elle est décidément, comme son héroïne, dans
la bonne voie; et nous lui garantissons que, plus
heureuse qu'elle, il n'y a pas de remords littéraire qui
l'attende au bout de son entreprise.

ALEXANDRE GUIRAUD.

MOEURS

UNE JOURNÉE EN DILIGENCE

Il est nuit; la cloche des messageries a retenti trois fois pour le départ. Tous les voyageurs sont montés dans la lourde voiture, selon leur ordre de numéro, ou plutôt selon le degré de protection que leur accorde
5 le conducteur; car les *places* (dans les diligences s'entend) ne se donnent guère qu'à la faveur. C'est alors que par toutes les ouvertures du carrosse on voit passer une tête et des bras qui envoient des adieux et des baisers à la foule attendrie des amis et des pa-
10 rens..... Entendez-vous comme les conversations s'organisent, comme le dialogue s'anime, parmi les femmes principalement. On ne saurait croire comme elles sont en train de s'aimer au moment de se quitter, et tout ce qu'elles ont à se dire quand elles n'ont pas
15 le temps de se parler! Enfin, le signal est donné, la machine roulante s'ébranle; vingt phrases restent,

Publ. dans le feuilleton de *l'Union de Seine-et-Oise* du 24 juillet 1850, avec des retouches conservées dans l'édition des *Œuvres complètes*, t. III, p. 67.

8 des têtes — 9 foule béante — 14 elles n'ont plus

pour ainsi dire, sur un pied, et autant de questions sans réponse. Toutefois, un gros homme qui ne veut pas perdre le fruit d'une grosse plaisanterie long-
 20 temps méditée, se dépêche de jeter son mauvais bon mot par la portière, et l'éclat de rire qu'il en attendait lui arrive quand il est déjà loin.

C'est une chose curieuse que la première demi-
 heure d'un voyage nocturne en *diligence*. Personne
 25 ne sait le nom de personne; on ne saura jamais à qui appartiennent tous les pieds qu'on rencontre sous les siens; on fait des efforts incroyables pour apercevoir le bout du nez de son voisin; une lumière vient-elle à glisser le long des vitres de la voiture, tous les cous
 30 sont tendus, tous les regards sont braqués, on est sur le point de saisir une physionomie..... mais la lumière s'est évanouie et toutes les espérances avec elle. L'imagination alors achève les figures que l'œil n'a fait qu'entrevoir; elle peuple les coussins de jolis fan-
 35 tômes, elle colore les ténèbres d'images fraîches et gracieuses, et les voyageurs s'endorment bercés par toutes les illusions du bal de l'Opéra.

Pour moi, qui dors le moins possible, parce que je rêve bien mieux tout éveillé, je laissais aller mes
 40 [vagues] pensées avec le roulement monotone de la voiture, qu'interrompaient de loin en loin les claquemens du fouet, aux approches des villages, la voix impérieuse du conducteur et le choc des têtes assoupies qui se heurtaient [retentissantes] à chaque cahot.

17-18 un pied en l'air, et vingt questions n'auront jamais leurs réponses — 22 arrive affaibli par la distance — 27 des efforts surnaturels — 33-34 figures que l'on n'a fait — 35 de fraîches images — 38-39 possible, afin de rêver bien mieux, je

45 J'aurais bien voulu pousser mes illusions jusqu'à me croire entre deux fantômes; mais l'état de compression où je me trouvais ne me permettait pas de douter de l'existence de deux corps très opaques à mes côtés. Quels étaient-ils? je l'ignorais; et n'y pouvant rien
50 changer, j'attendais avec résignation que le jour vînt m'en apprendre davantage. Tout ce que je savais, c'est que j'étouffais; cela me suffisait pour le moment.

Cependant la nuit tirait à sa fin, et je ne tardai pas à m'apercevoir que j'étais flanqué de deux immenses
55 nourrices avec chacune un grand nourrisson qui faisait des dents. Voilà qui va bien, me disais-je en moi-même, et aussitôt commença un concert de voix aiguës et plaintives. C'étaient mes petits voisins qui saluaient l'aurore.

60 Toute la *diligence* s'éveille en grognant. Nos chanteurs n'en continuèrent pas moins leur bruyant ramage; ils y joignirent [même] quelques coups de pieds adroitement distribués autour d'eux. Nous les aurions trouvés fort maussades, s'il n'était pas re-
65 connu que tous les enfans sont charmans. Ils sont du moins d'excellens prétextes pour entamer les conversations, et il n'y a, comme on [le] sait, que le premier mot qui coûte. J'étais sur le devant de la voiture et
70 j'avais en face de moi un homme d'une quarantaine d'années, d'une physionomie ouverte, et qui paraissait tenir une réponse toute prête sur ses lèvres.

53 fin, les plus mauvaises nuits finissent comme les meilleures — 54 à me convaincre que — 57 voix aiguës — 58 mes jeunes voisins — 63 assez impartialement distribués — 65 charmans, à peu près comme tous les morts étaient parfaits, à en croire leurs épitaphes

J'allais lui demander quel était ce grand château à droite de la route..... « Ah! monsieur, me répondit-il » sans attendre ma question, vous ne pouviez pas
75 » mieux vous adresser qu'à moi; c'est la propriété de » M. le comte de L*** mon intime ami. » Et voilà qu'il nous fait l'historique de la terre et l'histoire des maîtres. Il n'en resta pas là : du plus loin qu'il apercevait une tourelle ou un pavillon, il nous faisait
80 tordre le cou pour nous les montrer, et il ne tarissait plus en descriptions et en anecdotes. Il est à remarquer que les vicomtes et les marquis étaient en grande majorité dans ses récits, qui n'admettaient que très peu de barons. Du reste, c'était le meilleur homme du
85 monde; parlant d'un air de connaissance à tous les voyageurs, causant familièrement avec le conducteur, appelant les postillons par leurs noms, offrant des flacons d'odeurs aux dames et du sucre d'orge aux enfants, et ne pouvant mettre la tête dehors sans trouver
90 matière à un salut ou à un sourire; enfin, un de ces habitués de diligences, qui ont leur domicile sur la grande route et font les honneurs des voitures publiques et des auberges.

Notre conteur était toujours en pleine narration;
95 mais depuis un quart d'heure je n'entendais plus rien. J'avais vu au fond de la voiture une main blanche soulever à demi un voile de gaze, et sous ce voile briller [timidement] deux yeux..... dont je ne pouvais plus détacher les miens. Il y a de ces figures dont le
100 charme est si vrai, l'expression si naturelle, qu'il semble qu'on ait le type d'avance au fond du cœur. La première fois qu'elles vous apparaissent, on les

reconnaît. C'est ce que j'éprouvai à la vue de cette jeune femme. Elle n'était pas belle, elle était char-
 105 mante; je n'admirais pas, j'aimais. Elle se pencha vers sa vieille gouvernante assise à sa gauche et lui dit quelques mots tout bas avec un sourire [angélique] dont la grâce se répandit sur tout son visage. Aussitôt (tel est l'effet magique de la présence d'une jolie
 110 femme) les hommes s'observèrent entre eux, et chacun *s'appliqua* pour paraître avec tous ses moyens de séduction. Notre *maître des cérémonies* redoubla d'anecdotes et de marquis; un grand jeune homme blond releva sa cravate, arrondit la gorge de son
 115 habit, passa trois fois sa main dans ses cheveux, ne dit rien et n'en pensa pas davantage; tandis qu'auprès de lui un gros monsieur, à l'air sot, qu'il faisait tout son possible pour rendre fat, commença par se plaindre hautement des secousses de la voiture et de
 120 la lenteur des chevaux, et finit par avouer qu'il avait six bêtes superbes dans son écurie, et que ses remises regorgeaient de *calèches* et de *landaux*; il ne concevait pas comment il se trouvait dans une *diligence*, et peu s'en fallait qu'il n'en demandât pardon à tout le
 125 monde. Au ton d'assurance dont cet homme disait les choses les plus communes, il était clair qu'il avait quatre-vingt mille livres de rentes depuis six mois. Dès ses premières phrases, mes regards, par une sorte de hasard sympathique avaient rencontré ceux de la
 130 belle inconnue, qui, dans leur malicieux langage, semblaient dire : *Pauvre riche!*... Deux êtres dont

104 était divine — 105 j'adorais — 111 tous ses avantages —
 115 roula trois fois — 117 monsieur gros — 124 fallut — 130 la charmante

les natures se conviennent, deux âmes, [pour ainsi dire,] sœurs l'une de l'autre, sont avertis de leur affinité par les moindres circonstances. A défaut de communication plus intime, on s'entend par un coup d'œil, on se parle avec les discours des autres. On n'a rien dit, on s'est tout dit.

Les heures s'écoulaient rapidement. A droite, à gauche fuyaient les collines, les bois, les hameaux; et moi, perdu dans mes longues rêveries, je ne voyais rien du monde réel, je n'existais que par les séduisantes chimères de mon imagination. La diligence, en s'arrêtant tout à coup, me tira brusquement de mon voluptueux somnambulisme. C'était l'heure du dîner des voyageurs. *Elle* descendit ou plutôt *elle* s'élança, svelte et légère comme une sylphide, puis se retourna soudain, tendre et modeste comme un ange, pour aider sa vieille compagne à descendre. — Je sortis de la voiture aussitôt que je le pus, c'est-à-dire le dernier, quand mes puissantes voisines m'en eurent donné la permission en sortant elles-mêmes. J'allais pousser la portière derrière moi, lorsque j'entendis je ne sais quoi qui remuait encore sur la banquette du fond : c'était quelqu'un que j'avais pris jusque-là pour quelque chose, tant il était immobile et enveloppé.

Les convives étaient nombreux et variés. Nous nous étions renforcés de tous nos compagnons de la galerie, du cabriolet et de l'impériale. Je me plaçai à table à côté d'*elle*; j'avais à lui dire mille choses aussi jolies qu'elle..... et tout ce que je pus faire pendant le premier service, ce fut de lui offrir du sel quand elle

134 au défaut — 135 plus explicite — 155 immobile et empaqueté — 158 galerie, du coupé et de

me demandait à boire, et de choisir pour lui parler les mots les plus insignifiants de la langue française. Se sera-t-elle doutée que je n'étais pas toujours si
165 gauche, et, dans la sottise de ma conversation, aura-t-elle fait la part de mon émotion ? Oh ! oui !..... les femmes sentent aussitôt que nous-mêmes l'impression qu'elles font sur nous. — Il fallait encore que je conservasse assez de sang-froid pour m'occuper de mon
170 autre voisin, cet ennuyeux millionnaire, qui ne cessait de me parler des fonds publics et des excellentes spéculations qui l'attendaient en Bretagne, où il se rendait en grande hâte pour faire démolir trois châteaux et raser toute une forêt. « Et vous, monsieur,
175 » me dit-il, vous avez sans doute [aussi] quelque » bonne affaire qui vous attend, car on ne se met » guère en route que pour gagner de l'argent. » Et il accompagna sa phrase d'un rire de satisfaction stupide. « Non, monsieur, lui répondis-je; je vais à
180 » quelques lieues de Tours, dans un château qu'on » ne démolit pas, et où je ne suis attendu que par de » bons amis; je ne connais d'autres intérêts que ceux » du cœur, et je ne voyage jamais que pour mon » plaisir. » L'homme aux spéculations n'en demanda
185 pas plus long : il ne daigna plus m'adresser la parole, et je suis convaincu qu'il me méprise souverainement. Je me retournai de l'autre côté, et je crus apercevoir un sourire qui m'eût consolé bien vite si j'en avais eu besoin. Il me rendit du moins un peu de hardiesse,
190 et sur la fin du repas, ma voisine et moi, nous nous faisons part tout bas de nos petites observations critiques. Elle me montra une dame grasse et fraîche,

qui allait aux eaux pour reprendre des forces. Je lui
 fis remarquer trois Anglais qui ne se gênaient pour
 195 personne et s'ennuyaient beaucoup, ils étaient là
 comme chez eux. A chaque mot plaisant qu'on lan-
 çait à la ronde, ils tiraient tous trois un petit diction-
 naire de leur poche, le feuilletaient gravement, trou-
 vaient le mot qui avait fait rire, se cotisaient pour le
 200 comprendre, [le comprenaient,] ne riaient point, et
 remettaient le petit dictionnaire dans leur poche.
 « Vous voyez bien cet homme sombre, me dit-
 » elle, qui n'ouvre la bouche que pour manger
 » et qui a l'air de boire ce qu'il mange; c'est un sa-
 205 » vant, il connaît les livres de tous les pays, et il se
 » *tait* dans huit langues. » Je lui demandai ce qu'elle
 pensait d'un officier qui était à l'autre bout de la
 table.... « Chut! dit-elle sans me laisser m'expliquer
 » davantage, c'est un jeune homme d'une fort bonne
 210 » famille de ma province, il ne faut pas en parler : il
 » s'était marié [en 1813] de peur de la guerre, et il
 » s'est enrôlé [en 1816] de peur de sa femme. »
 [Et sa femme? lui dis-je. « Elle est ici, me répondit-
 » elle, c'est pour cela qu'il est si sérieux. »] Et elle
 215 s'effaça pour me laisser voir une dame en redingote
 bleue, haute de quatre pieds cinq pouces, ayant les
 traits prononcés, la voix grave, et au total l'air d'un
 fort honnête homme. « A merveille! lui dis-je, tout le
 » monde y passe, et vous n'épargnez personne. »
 220 Personne! reprit-elle avec un accent qui pénétra

195 et qui s'ennuyaient — 199 trouvaient enfin — 200 et ne
 riaient — 201 Puis ils remettaient — 206 langues. Quel silence!
 207 était au bout — 211 et un an après — 216 cinq pieds
 quatre pouces

jusqu'à mon cœur. Je n'osais pas répondre, mais je la regardai; et elle rougit et baissa les yeux, comme si j'avais trop parlé.

Heureusement on se leva de table, et notre trouble
 225 se perdit dans le tumulte général. [Elle s'éloigna avec sa gouvernante.] Quelques momens après j'entendis les sons d'une voix ravissante, je m'en approchai sans bruit. C'était elle qui, dans l'épaisseur d'un petit bois, essayait les refrains d'un air nouveau. Les notes
 230 s'échappaient de sa bouche, pures et légères comme un collier de perles qui se déroule sur une table de cristal. En la conduisant à la voiture, je la félicitai sur la gaîté de ses chants. — « Les enfans chantent » quand ils ont peur, » me répondit-elle; et sa main
 235 tremblait dans la mienne. Je ne sais plus quel auteur a dit : « Les choses [et les lieux] ne sont rien, les per- » sonnes sont tout. » Je ne sais pas même si on l'a dit comme cela. N'importe; rien n'est plus vrai. La voiture, le temps et le dîner, tout était mauvais; [mais]
 240 une femme était là, [et] tout fut charmant; et les rois épuiserait leurs trésors pour se donner des plaisirs qui n'approcheraient pas de mon bonheur! Fraîches illusions de la jeunesse, ineffables émotions, vagues enchantemens, est-il vrai que vous deviez nous quitter
 245 avant la vie; et quand vous nous quittez, qu'avons-nous encore à perdre pour mourir!

Un dîner d'auberge et une journée en diligence improvisent d'étranges intimités; les distinctions de rang et de fortune disparaissent, on ne se reconnaît
 250 que le titre de voyageur. On pense tout haut, on se

232 En la reconduisant à notre diligence — 234-235 et sa voix tremblait comme sa main

parle tout bas, on ne sait plus ce que c'est que l'amour-propre ni la méfiance, l'indiscrétion même paraît sans conséquence; que risque-t-on entre amis?.....

Les pensées secrètes, les projets favoris, les petites infirmités du cœur, on se confie tout en un jour... sauf
 255 à ne pas se saluer le lendemain, si on se rencontre dans le monde. Du reste, absence totale d'inquiétude et de réflexion, tant que la voiture roule. Il y a comme une espèce de sursis à toutes les affaires [et] à tous les
 260 chagrins. On est là pour être gais sans raisons, et la rapidité du char qui vous entraîne, occasionne même un ébranlement [très] favorable au développement de la pensée et à la vivacité de l'expression. Le soir nous avait surpris sans que nous nous fussions aperçus de
 265 la fuite du temps. La conversation se soutenait sur le ton le plus agréable, et j'étais pour mon compte dans mon plus beau moment, lorsque les chevaux s'arrêtèrent. Le conducteur ouvrit la diligence, et avertit la charmante voyageuse qu'elle était arrivée à l'endroit
 270 où elle devait descendre. Elle descendit sans que nous pussions nous dire une parole; seulement, elle chercha long-temps une épingle qu'elle n'avait pas perdue et que je retrouvai pourtant. Elle me remercia d'un regard à la fois espiègle et triste, et disparut. Un mur-
 275 mure flatteur accompagna sa fuite, et il fallut que je me tinsse à quatre pour ne pas remercier tout le monde du bien qu'on disait d'elle.

Quelle est-elle? où va-t-elle? est-elle libre encore? sait-elle aimer?..... Pourquoi m'en informerais-je?
 280 ce que j'ignore gâterait peut-être ce que je connais.

257 rencontre dans la rue ou dans le monde — 260 gais jusqu'à nouvel ordre et la

J'aime bien mieux lui composer en moi-même des sentimens et une destinée selon mon cœur. Quel fut le deuil de mes pensées, quand je me vis seul au milieu de cette foule [déserte] d'indifférens! Ceux qui
 285 ont aimé ne le savent que trop, ceux qui n'ont pas aimé ne le comprendraient pas. Je refermai [vite] les yeux, pour revoir l'image chérie [qui voltigea longtemps autour de moi

Comme un souvenir pur, une ombre du bonheur.]

290 Hélas! la vie de l'homme ne comporte guère que des bonheurs commencés, des plaisirs imparfaits; il n'y a de complet que le malheur!

Un peu plus loin, la diligence versa; je fus le seul blessé. On me déclara que je ne pouvais continuer ma
 295 route de quelque temps, et me voilà [enfermé] dans une détestable auberge, avec mes effets tout abîmés, une côte enfoncée, et le cœur pris.

J'ai déjà dit que je voyageais pour mon plaisir.

LE JEUNE MORALISTE. [E. DESCHAMPS.]

282 fut cependant le deuil — 283 me revis seul — 285 Ceux qui aiment — 287 chérie. C'est toujours cela.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is too light to transcribe accurately.

ONZIÈME LIVRAISON

(MAI 1824.)



POÉSIE

FRAGMENT D'UNE TRAGÉDIE INÉDITE

DE TURNUS *

SCÈNE PREMIÈRE

ÉNÉE, seul.

Salut, champs fortunés, berceau de l'âge d'or,
Que sous son toit de chaume Evandre garde encor !
Bois sacrés d'Albula dont je foule l'enceinte !
Latium, où jadis l'hospitalité sainte
5 Reçut le roi des dieux, de l'Olympe exilé,
Où par l'ordre céleste Enée est appelé !
De tant de maux soufferts à la fin je respire !
Rome, que de travaux pour fonder ton empire !
Croyrai-je, lorsque enfin, recueillant mes vaisseaux,
10 Le Tibre voit monter, du pied de ses roseaux,
Les remparts commencés de ma ville nouvelle,
Que pour moi du destin la faveur se révèle ?

* La scène d'Enée et de Lavinie, qu'on va lire, devait être récitée dans le prologue d'ouverture du second Théâtre Français, avant celle qu'on y a entendue. Différentes circonstances s'y sont opposées, et nous nous empressons de réparer ici le tort involontaire qu'on a fait au public (M. F.). — Voy. t. I, p. xxviii.

Les Troyens pourront-ils, d'un nouvel Ilion,
 Près d'un Xanthe nouveau répéter le doux nom ?
 15 Et les rois de ces lieux, moins cruels que Neptune,
 Voudront-ils accueillir notre errante fortune ?

(*S'approchant d'un autel consacré à Vénus.*)

Espérons sur des bords et parmi des mortels
 Où ma mère, où Vénus conserve des autels.
 Cette offrande récente, à ses pieds déposée,
 20 Est-elle un vain présage à mon âme abusée ?

(*Apercevant Lavinie.*)

Mais que vois-je ! A ma voix abandonnant les cieus,
 O Vénus ! est-ce toi qui viens tromper mes yeux ?
 Qui veilles sur ton fils sous cette douce image ?
 Ainsi tu m'apparus aux rochers de Carthage !

SCÈNE DEUXIÈME

ÉNÉE, LAVINIE

LAVINIE, *à part, et sans voir Énée.*

25 Pour accomplir bientôt un hymen odieux
 Turnus va reparaître. Oracle de nos dieux !
 Qu'est devenu ce roi qu'annonçait ta promesse ?

ÉNÉE

O qui que vous soyez, ou mortelle ou déesse,
 Si l'Olympe vous compte au rang des immortels,
 30 Voyez un suppliant embrasser leurs autels !
 Prêtez à mon malheur votre divin auspice ;
 O qui que vous soyez, devenez-moi propice !

LAVINIE

L'encens est aux dieux seuls. Roi des bords fortunés
 Que sous son sceptre d'or Saturne a gouvernés,

35 Le divin Latinus, né des dieux, est mon père.
Lavinie est mon nom. Mais, cruel ou prospère,
Quel sort, vous que mes pas, sous ce bois consacré,
Rencontrent suppliant à cet autel sacré,
Quel orage ou quel dieu, loin de votre patrie,
40 A conduit vos vaisseaux vers la grande Hespérie ?

ÉNÉE

Nous fuyons loin des champs qu'habitaient nos aïeux.
Sept ans jouets du sort, des flots capricieux,
Nous venons réclamer, sur les bords où nous sommes,
L'eau, la terre, ces biens communs à tous les hommes ;
45 Et, sous le toit sacré de l'hospitalité,
Reposer notre tête et notre adversité.

LAVINIE

Fûtes-vous de ces rois qui, s'armant de la flamme,
Combattirent dix ans sous les murs de Pergame ?
Ou plutôt, fûtes-vous de ces chefs glorieux,
50 Compagnons autrefois d'Hector, égal aux dieux ?
De ces rois qui des Grecs renversaient les barrières,
Et traînaient au combat les dieux auxiliaires ?

ÉNÉE

Ilion ! quel climat n'est plein de tes travaux ?
La gloire à ces bords même a donc redit ses maux ?

LAVINIE

55 Est-il dans l'univers un peuple si sauvage,
Qui n'ait su d'Ilion la gloire et l'esclavage ?
Polixène ! Priam ! qui ne vous doit des pleurs !
Et quel cœur ne répond, Hécube, à tes douleurs !
Qui n'a plaint votre sort, captives désolées,
60 Des fleuves paternels sans retour exilées !

Seul espoir d'Ilion, le fils d'Assaracus,
 Traînant dans l'univers ses pénates vaincus,
 N'a donc pu désarmer l'injuste destinée ?
 Quel prix de ta vertu, noble et vaillant Enée !

ÉNÉE

65 Quoi ! plaignez-vous son sort, lorsque dans l'univers,
 L'orgueil de tous les rois insulte à ses revers ?
 Lorsque d'un dieu jaloux la colère obstinée...

LAVINIE

Comment la main des dieux opprime-t-elle Enée ?
 Et quel mortel plus juste, honorant leurs autels,
 70 Mérita plus que lui l'amour des immortels ?
 Voyez, quand d'Ilion le vaste tombeau s'ouvre,
 Ce héros, secouant la cendre qui le couvre,
 Et saisissant son père, aux portes du tombeau,
 Se courber noblement sous ce pieux fardeau.
 75 Le vainqueur étonné s'arrête et le contemple ;
 Tout l'Olympe applaudit à ce sublime exemple ;
 Et le sang de Teucer trouva grâce à ses yeux ;
 Oui, la vertu d'Enée a désarmé les dieux !
 Détestant leurs fureurs, sur le bord de l'abîme,
 80 Ils ont, en l'admirant, relevé leur victime !
 Mais que dis-je ? il n'est plus, et le fils de Vénus
 Repose, sans tombeau, sur des bords inconnus !

ÉNÉE

Et pour lui, de vos yeux je vois couler des larmes !

LAVINIE

Je connais comme lui le deuil et les alarmes.
 85 Hélas ! vous l'ignorez, sur un trône odieux
 Domine ici Turnus, fier contempteur des dieux :
 Tout subit l'ascendant de son fatal génie,
 Et son sceptre d'airain pèse sur l'Ausonie.

90 Ils ne sont plus, ces temps où régnait Latinus,
 Chéri des immortels, comme autrefois Janus !
 On ne le voit plus mettre, honorant sa couronne,
 Le malheur suppliant à l'ombre de son trône ;
 Entraîner, sous le toit de l'hospitalité,
 Les rois qu'a sur le trône atteints l'adversité !
 95 Son palais est désert ; même au sein de l'orage,
 Le pâle matelot redoute ce rivage,
 Tant inspire d'effroi le Rutule inhumain !
 Et moi, je suis promise à son fatal hymen !
 Des peuples écrasés par sa gloire suprême
 100 Je vais porter la haine avec son diadème !
 Vainement en ces lieux, à ces autels amis,
 J'implore l'Immortelle et ses secours promis !

ÉNÉE

Vous, implorer Vénus ! vous ! à cette Déesse
 Quels vœux adressiez-vous, et quelle est sa promesse ?

LAVINIE

105 De mon âme séduite est-ce un prestige vain ?
 Un jour que de Vénus cherchant l'autel divin,
 Mes pas des bois sacrés troublèrent le silence,
 D'un sommeil inconnu j'éprouvai la puissance,
 Et la déesse alors, dans un songe enchanté,
 110 M'apparut dans l'éclat de sa divinité ;
 Vénus, parant de fleurs ma tête fortunée,
 M'entraînait elle-même aux autels d'hyménée,
 Repoussait de Turnus l'amour audacieux,
 Et semblait me chercher un époux dans les cieux !
 115 Chaque jour, poursuivant cet espoir qui me presse,
 Je porte mon encens aux pieds de la déesse...
 Le Rutule, demain, y doit traîner mes pas !
 Les dieux nous ont trompés !

ÉNÉE

Ne les accusez pas !

LAVINIE, *à part.*

120 Quel est cet étranger ? Ce transport magnanime,
Ce langage, ce front qu'un feu céleste anime
N'est pas d'un suppliant ! Ce prestige divin,
Qui s'attache à mon cœur, et que j'écarte en vain,
Ce destin que Vénus souvent m'offrit en songe,
Devant cet inconnu n'est-il plus un mensonge ?

M. PICHALD.

LA SUITE

DU CRIEUR DU RHÔNE

Le vieux crieur allait contant l'histoire
Du faible enfant vers le Rhône égaré :
Un vieux soldat, tout cuirassé de gloire,
En l'écoutant sous son casque a pleuré.

5 « Ce n'était plus quand l'été se couronne
De rayons d'or, de pampres et de fleurs,
C'était au temps où l'hiver s'environne
De longues nuits et de mornes couleurs.

10 » Ce n'était plus quand ma voix lamentable
Cria partout l'enfant sans l'obtenir !
Mais aux mères toujours cet affreux souvenir
Apparaissait plaintif et redoutable.

15 » Une seule oubliait ce malheur si récent !
Une seule disait : Les mères sont heureuses.
Calme au pied d'un berceau, dans ces nuits rigoureuses,
Elle élevait à Dieu son cœur reconnaissant.

Elégies et poésies nouvelles, Paris, Ladvocat, 1825, in-18.
Sous le titre : « La suite du vieux crieur du Rhône. » Dédié
à M. Jars.

11 ce triste souvenir — 12 lugubre et redoutable — 13-16
Reportés plus loin.

» C'est celle qui tomba de larmes épuisée,
 Celle que l'on crut morte en ses cris superflus;
 Elle vit : mais, semblable à sa plainte brisée,
 20 Sa mémoire au malheur ne se réveille plus;
 La moisson, le rivage et le Rhône rapide,
 Dans ce miroir troublé ne viennent plus s'offrir.
 Ainsi s'arrête une eau limpide
 Dont la source va se tarir.

25 » Dieu la bénit d'un long délire :
 Son fils est là près d'elle... il dort.
 Elle a conservé son sourire
 A son fils, que l'on cherche encor !

30 » A travers le rideau que sa main vient d'étendre,
 Elle entend respirer l'enfant dans son sommeil :
 Hélas ! qui n'envirait un délire si tendre ?
 Elle écoute son âme, elle attend son réveil.

17-18 Celle que l'on crut morte en ses cris superflus, | Qu'on emporta le soir, de larmes épuisée — 22 Dans ses esprits confus — 23 Ainsi se trouble — 25 *Intercalle quatre vers* :

Ses yeux, sans s'étonner, ont revu sa demeure,
 Où la foule a suivi ses pas;
 On l'entoure, on frémit, on pleure :
 Elle seule ne pleure pas.

26 est là, dit-elle — 27 Elle a rapporté — 29 *Reporte ici les vers 13-16 avec ces corrections* :

Balançant un berceau dans ces nuits rigoureuses,
 Seule elle dit encor : les mères sont heureuses ;
 Seule elle ne sait plus son malheur si récent.
 Calme, elle n'offre à Dieu qu'un cœur reconnaissant.

31 Qui voudrait l'arracher à cette erreur si tendre — 32 Elle écoute son souffle

» Oh ! ne soulevez pas ce rideau qui l'enchanté,
 Pareil au voile épais tombé sur sa raison !
 35 L'enfant, s'il vit encore, est loin de sa maison,
 Et près d'un berceau vide elle prie... elle chante.

» Dans sa vague tristesse on la voit tout le jour,
 Et sans nous reconnaître à peine,
 Contre son sein bercer une ombre vaine,
 40 Et regarder cette ombre avec amour.

» Durant la nuit, tranquille et demi-nue,
 Auprès des feux négligés et mourans,
 Elle charme sa veille au berceau retenue,
 En regardant courir les nuages errans.

» Un soir, la lune absente abandonne la terre
 Au sombre autan qui règne avec fureur.
 Ses longs soupirs ou son silence austère
 Glacent les sens d'une muette horreur.

» On ne voit plus que de faibles lumières ;
 50 Les chiens hurlans menacent les chaumières
 L'eau, dans sa chute, entraîne l'arbrisseau :
 De cette mère immobile et charmée
 La faible main s'endort sur le berceau
 Que semble suivre encor sa paupière fermée.

» Paix ! elle dort pour la première fois
 55 Depuis le jour éteint dans sa raison perdue,
 Qui la laissa sur la terre étendue,
 Sans souvenir, sans larmes et sans voix.

» Mais l'ouragan, dont gémit la nature,
 60 Semble jaloux de cette longue erreur :
 Dans son sommeil il souffle la terreur,
 Et de son sein réveillant la torture,

33 Ah ! — 40 Et lui parler avec amour — 47 Des élémens la
 lutte austère — 48 Glace

Y jette un cri dès long-temps expiré :
Rendez! rendez l'enfant dans la foule égaré!

65 » Comme l'écho frappé d'une clameur terrible,
Sa raison, qui renaît, répond au cri d'effroi :
Rendez! rendez l'enfant! l'enfant... réveil horrible!
Ce berceau découvert, il est vide! il est froid!

70 » Pâle et muette, en ses larmes glacée,
Elle repousse et combat sa pensée.
Puis elle dit, en se cachant les yeux :
Je reconnais la terre et j'ai perdu les cieux!
Dieu des mères, mon Dieu! vous savez s'il respire!
Rendez-le... guidez-moi... je ne sais où... j'expire.

75 » Il n'est plus là, je n'y puis plus rester.
Eh bien! puisque la mort ne veut pas m'arrêter,
J'irai par les chemins traîner, finir ma vie.
Et le jour sur la neige on reconnaît ses pas.
Elle était douce et faible, on ne l'observait pas,
80 Et personne ne l'a suivie;
Et dans les froids sentiers Dieu l'écoute gémir :
Mais l'aquilon a cessé de frémir.

» Elle marche, elle dit : Je veux voir la chapelle
Qu'au temps de la moisson j'embellis une fois,
85 Où l'enfant... jour trompeur qu'à présent tout rappelle,
Sur ma voix qui chantait, voulait former sa voix!
J'y porte son berceau, c'est mon dernier hommage;
Lugubre pour sa mère, inutile pour lui!
Ce n'est plus qu'un tombeau que j'y vois aujourd'hui,
90 Et dans mon âme en deuil j'offrirai son image.

67 Rendez! Rendez l'enfant! Rendez! — 69 Pâle, muette —
81 Dans les sentiers déserts, Dieu seul l'entend gémir — 85 Où
mon fils — 88 Dououreux pour sa mère

» Des fleurs... je n'en ai plus... ah ! j'ai trop peu de temps !

On meurt jeune sans l'espérance :

Mais tant que je vivrai, fût-ce jusqu'au printemps,

J'y viendrai cacher ma souffrance.

95 » Alors un vieux pasteur, triste de souvenir,
Prend le berceau léger, qu'il promet de bénir.

» Une autre femme approche, en sa misère errante ;

Sa voix n'a qu'un accent qui murmure : Donnez !

Elle indique un enfant aux regards consternés,

100 Et cet objet voilé rend sa voix déchirante.

» Femme ! dit l'autre mère, il faut vous secourir :

Vous cachez un enfant... sa misère est affreuse !

Ne souffrez pas pour lui, femme ! soyez heureuse ;

Moi je n'ai plus d'enfant ! moi je n'ai qu'à mourir !

105 » Un cri perçant rompt cette plainte amère,

Et le lambeau s'agite, et le cri dit : Ma mère !

Et la mère éperdue a saisi son enfant,

Et l'affreuse étrangère à peine le défend.

Elle fuit, elle roule au bas de la montagne,

110 Et comme un noir corbeau se perd dans la campagne.

» La véritable mère écarte les lambeaux ;

Ses yeux long-temps éteints, pareils à deux flambeaux,

S'allument. C'est mon fils ! qu'il est pâle ! elle tombe :

Sous l'excès du bonheur la nature succombe ;

115 Car on dirait que, créés pour souffrir,

Nous ne pouvons qu'à peine être heureux sans mourir.

» Mais l'enfant la rappelle : il la caresse, il pleure,

Il arrête son âme aux lèvres qu'il effleure ;

Et son corps délicat, de ses bras entouré,

120 Palpite et tremble encor d'en être séparé !

95 un saint pasteur — 100 voilé la rend plus déchirante —
117 l'enfant est heureux ; il la rappelle, il pleure — 119 dé-
licat par sa mère entouré

- » Ne tremble plus, c'est moi, vois-tu ? je suis ta mère ;
O mon fils ! C'est mon fils, regardez-le, mon père !
C'est mon fils, ce n'est plus son fantôme trompeur,
C'est mon enfant qui m'aime et qui vit sur mon cœur !
- 125 » Le pasteur, pour le voir, se courbe devant elle ;
Il sent couler ses pleurs à son récit fidèle :
Elle dit tout en paroles de feu.
De baisers, de sanglots, son récit se compose.
- 130 » En vain pour sa vengeance elle bégaie un vœu :
Sortira-t-il du cœur où son fils se repose ?
Sans doute il a souffert, l'enfant infortuné !
Sans doute !... il vit encor, sa mère a pardonné. »

M^{me} DESBORDES-VALMORE.

ADIEUX AUX ROMANTIQUES

Je vous le dis d'un cœur contrit :
Adieu, messieurs les romantiques !
Vous avez du bon dans l'esprit,
J'en conviens ; mais il est écrit :
5 « Ne hante pas les hérétiques. »
Un journal a très bien prouvé
Que le talent est réprouvé.
Ne criez pas au paradoxe !
Le rédacteur est orthodoxe,
10 Et nous le tenons pour sauvé.
J'aurais dû, la chose est exacte,
En voyant vos succès divers,
Juger qu'avec l'esprit pervers
Vous aviez formé quelque pacte
15 Pour apprendre l'art des beaux vers.
Pourquoi, poètes infidèles,
Pourquoi ces coupables accens
Qui séduisent l'âme et les sens ?
Vous aviez de si bons modèles
20 Pour faire des vers innocens !
Réglez votre sage délire ;
Prenez l'essor à pas comptés ;

Reprod. dans les *Annales Romantiques* de 1825. — *Poésies diverses*, Paris, Delangle, 1827, in-12.

7-8 Sans se piquer de paradoxe | Que le talent est

Et puisqu'il vous faut une lyre,
 Chantez les airs qu'on a chantés.
 25 Chantez-nous Hélène ravie ;
 Chantez-nous Ilion brûlant ;
 Chantez-nous sur Laïus sanglant
 La rage d'Œdipe assouvie * ;
 Ou bien encor chantez Silvie ;
 30 C'est un passe-temps fort galant !
 Et si quelquefois votre Muse
 Essayait un nouveau sujet,
 Vous avez le choix d'un objet
 Qui nous transporte et nous amuse,
 35 Entre la charte et le budget.
 Quand vous décrivez la nature,
 Le cœur est surpris et touché.
 Du charme de cette peinture
 Vos censeurs n'ont pas approché,
 40 Mais ils n'ont jamais trébuché
 Dans le sentier de l'imposture ;
 Ils dégoûtent de la lecture,
 De crainte d'en faire un péché.
 Laissez, laissez pour le Permesse
 45 Cédron et son triste ravin ;
 Laissez le mont de la Promesse
 Et les bords du fleuve divin,
 Et songez que tout écrivain
 Qui fait l'éloge de la messe
 50 Est le disciple de Calvin.
 La palme dont Satan vous dote

* Même développement dans *les Classiques vengés* de Latouche, Paris, Ladvocat, 1825, in-12. — Comp. aussi, de Nodier, *Impromptu classique*, dans les *Annales Romantiques* de 1825.

Fait que de vous chacun médit,
Et j'ai lu, dans un érudit,
Que le Roi-Prophète est maudit
Pour s'être passé d'Aristote.

55

C. N. [Charles NODIER.]

ÉLÉGIE

« Jeune vierge vers vous quel intérêt m'attire ?
Quel est cet air si pur que ma bouche respire ?
C'est l'air du ciel... Je sens qu'un ange est parmi nous.
O mes jeunes amours ! répondez, est-ce vous ?

- 5 » Vous ne répondez point. Pardon, jeune étrangère,
Les airs m'ont apporté sa voix douce et légère ;
Vos traits m'ont, en passant, rappelé tous ses traits ;
J'ai vu dans vos beaux yeux ses beaux yeux que j'aimais.
Oui, vos yeux s'animaient d'une si douce flamme,
10 Que j'ai cru voir briller un rayon de son âme.
J'ai senti les parfums qu'exhalaient ses cheveux.
Près de vous tout trompait, tout enchantait mes vœux.
Muette maintenant, et pourtant aussi belle,
Mon cœur s'abuse encor, mon cœur me dit : C'est elle.

Tableaux poétiques, Paris, U. Canel, 1828, in-8°. Entièrement refondue sous le titre : « Le Voile. » — Epigr. de Pichald.

1 Sous ce voile jaloux quel jeune cœur soupire ? — 5 belle étrangère — 6 sa voix fraîche et légère — 7-14 *Remplacés par* :

A votre doux aspect tous mes sens sont troublés
Rien ne lui ressemblait et vous lui ressemblez ;
Et si de vos beaux yeux j'apercevais la flamme,
Je croirais voir briller un rayon de son âme.
Un prestige m'abuse et la rend à mes vœux,
Je sens tous les parfums qu'exhalaient ses cheveux,
Et tout semble répondre à cette voix fidèle
Qui me dit dans mon cœur : Regarde-la, c'est elle.

- 15 » Mais vous baissez les yeux, vous détournez vos pas.
 Ah! quand je lui parlais, elle ne fuyait pas,
 Elle me regardait, elle venait bien vite
 Près de moi... puis mes bras s'opposaient à sa fuite.
 Je ne sais par quel nœud mon cœur était lié;
 20 Moins doux sont les doux nœuds d'une sainte amitié.
 La pudeur souriait à nos chastes caresses;
 Nos reproches jamais ne prouvaient nos tendresses.
 Sans craindre les regards, sans fuir l'éclat du jour,
 Nous cherchions l'ombre et le silence :
 25 Nous ne nous aimions pas; mais notre indifférence
 Avait des symptômes d'amour. »

Et la vierge perdait sa frayeur passagère,
 Ses yeux comme autrefois se voilaient de langueur,
 Ce n'était plus une étrangère;

- 30 Elle fuyait pourtant... Sous la gaze légère
 Elle cachait ses traits croyant cacher son cœur.

Ainsi le feu veillant durant la nuit heureuse
 Dans un albâtre pur nous cache sa clarté :
 A travers le voile enchanté

- 35 Un jour plus doux s'étend sur l'alcove amoureuse.

Et lui!... lui qui cherchait un cœur indifférent,
 De cette vierge aimée implore la présence.
 Il ne trouve partout, partout que son absence;
 Il regarde les cieux... et répète en pleurant :

15 Mais vous restez muette et détournez — 19-26 *Supprimés.*
 — 27-29 *Réduits à deux vers* : Et la vierge écoutait tremblante
 de bonheur | Cette voix qui jamais ne devient étrangère;
 36-39 *Remplacés par* :

Et lui la reconnut; il arrêta ses yeux
 Sur l'innocence en pleurs et d'amour alarmée;
 Et dit : « Fuyez, fuyez; mais vous serez aimée
 Malgré cette frayeur, ce voile, ces adieux.

- 40 « Que le sort nous sépare ou bien qu'il nous rassemble,
Je vous serai fidèle ô mes jeunes amours !
Hélas ! nous n'avons pas juré de vivre ensemble,
Mais nous avons juré de nous aimer toujours. »

Le Comte JULES DE RESSÉGUIER.

MA RETRAITE

Pourquoi me rappeler ? Laissez-moi dans mes champs,
Où les heures du jour sont si vite écoulées,
Où les plus longues nuits ne sont jamais troublées,
Où l'on croit à peine aux méchants.

5 Laissez-moi voir de loin, sous cet abri sauvage,
Au repas de midi, s'asseoir les moissonneurs ;
Ou le soir, à travers les saules du rivage,
L'herbe épaisse tomber sur les pieds des faneurs.

Seul, et m'enveloppant dans ma douce paresse,
10 J'erre avec tant de charme au fond des bois épais !
Et leurs jeunes rameaux, qu'un vent léger caresse,
Sèment autour de moi tant d'ombrage et de paix.

Dans un ravin profond ma course ensevelie
Cherche une eau murmurante au pied d'un chêne vert :
15 Là, durant la chaleur, je m'étends et j'oublie.....
Car oublier est doux, lorsqu'on a bien souffert.

De peur de réveiller mes peines endormies,
Je rêve, inattentif, et j'écoute, pourtant :
J'écoute, et dans les airs passent des voix amies
20 Qui disent d'espérer... et mon cœur les entend.

Reprod. dans les *Annales Romantiques* de 1825. — Ne se trouve pas dans les *Poèmes et Chants élégiaques* de 1824. — Edit. des *Œuvres complètes*, Paris, Amyot, 1845, in-8°, t. IV. Epigr. : « Et c'est là qu'est mon cœur. » (Lamartine.)

8 L'herbe à longs flots

Et mon regard ému suit un pâle nuage,
Qui, long-temps balancé dans un ciel frais et pur,
Varie au gré des vents sa fantastique image,
Et se fond en des flots d'azur.

- 25 Oh! vous tous, respectez ma paisible retraite ;
Cessez de me vanter un monde trop fatal :
Ne me demandez point si mon cœur le regrette,
Car je ne le sais pas ; mais son nom me fait mal.
- 30 Je sais qu'il a des fleurs, des palmes pour ma tête ;
Qu'il peut doter, un jour, mon nom de quelque honneur ;
Mais jusque dans le port, jeté par la tempête,
Je veux m'y reposer..... même de mon bonheur.

ALÉXANDRE GUIRAUD.

LITTÉRATURE

ELOA

OU LA SŒUR DES ANGES

MYSTÈRE

PAR LE COMTE ALFRED DE VIGNY *

avec cette épigraphe :

C'est le serpent, dit-elle, je l'ai écouté
et il m'a trompée.

(GENÈSE.)

[Puisque décidément tout est perdu en littérature; puisque le mauvais goût est devenu le goût général; qu'on en est arrivé au point d'insulter chaque jour à ce qu'il y a au monde *de plus saint et sacré*, le Tartare, 5 le Pinde, la vache Io, le dieu Silène; que nos poètes,

* Un volume grand in-8°, magnifiquement imprimé. Chez Boulland, rue du Battoir, n° 12. Prix : 3 fr., et 5 fr. en vélin (M. F.).

Littérature et philosophie mêlées, Paris, E. Renduel, 1834, in-8°, t. II, pp. 93 et suiv. (*Idées au hasard*). — On connaît les modifications subies par cet article. Après la rupture des deux poètes, l'éloge d'*Eloa* devient un éloge du *Paradis perdu*. Hugo supprime tout ce qui était particulier à Vigny; mais il conserve son paragraphe sur la fraternité littéraire. — Entre crochets les passages sacrifiés.

1-34 *Supprimé.*

dans leur licence et dans leur impiété, ont cessé de mêler la ceinture de Vénus au voile de Marie, et osent soutenir que le *fiat lux* n'a pas été dit pour créer Phébus; puisque, selon plusieurs de ces insensés, la
 10 poésie vit beaucoup moins de fiction que de vérité; puisqu'ils sont même soupçonnés de vouloir substituer on ne sait quelle littérature *étrangère*, puisée dans nos traditions et dans nos croyances, à cette
 15 littérature si française et si chrétienne, qui n'a de dieux que ceux de l'Olympe, de héros que ceux de Rome et de la Grèce; puisqu'enfin nous sommes menacés d'une nouvelle *invasion de barbares*, et que dix ou douze écrivains s'imaginent, parce qu'ils ont
 20 du talent et de la renommée, avoir le droit d'être, en vers comme en prose, de leur pays, de leur siècle et de leur religion; il sera permis peut-être à l'auteur de cette période cicéronienne du genre de celles que la rhétorique appelle *suspensions*, d'énoncer ici quelques vérités très naturelles et très hérétiques, et les *clas-*
 25 *siques défenseurs des saines doctrines littéraires* les lui pardonneront sans doute (*scirent si ignoscere...*) en faveur d'un exorde si académique!

Osons donc le dire un peu haut. Ce n'est point réellement aux *sources d'Hippocrène*, à la *fontaine*
 30 *de Castalie*, ni même au *ruisseau du Permesse*, que le poète puise le génie; mais tout simplement dans son âme et dans son cœur. Qu'on nous permette d'appuyer de quelques développemens cette proposition hardie.]

35 ~~La composition poétique résulte de deux phénomènes intellectuels, la méditation et l'inspiration. La~~

méditation est une faculté; l'inspiration est un don. Tous les hommes, jusqu'à un certain degré, peuvent méditer : bien peu sont inspirés. *Spiritus flat ubi*
40 *vult*. Dans la méditation, l'esprit agit; dans l'inspiration, il obéit; parce que la première est en l'homme, tandis que la seconde vient de plus haut. Celui qui nous donne cette force est plus fort que nous. [Pour nous renfermer dans notre idée principale, remar-

45 quons que] ces deux opérations de la pensée se lient intimement dans l'âme du poète. Le poète appelle l'inspiration par la méditation, comme les prophètes s'élevaient à l'extase par la prière. Pour que la muse se révèle à lui, il faut qu'il ait en quelque sorte dé-

50 pouillé toute son existence matérielle dans le calme, dans le silence et dans le recueillement. Il faut qu'il se soit isolé de la vie extérieure, pour jouir avec plénitude de cette vie intérieure qui développe en lui comme un être nouveau; et ce n'est que lorsque le

55 monde physique a tout-à-fait disparu de ses yeux, que le monde idéal peut lui être manifesté. Il semble que l'exaltation poétique ait quelque chose de trop sublime pour la nature commune de l'homme. L'enfantement du génie ne saurait s'accomplir, si l'âme

60 ne s'est d'abord purifiée de toutes ces préoccupations vulgaires que l'on traîne après soi dans la vie; car la pensée ne peut prendre des ailes avant d'avoir déposé son fardeau. Voilà sans doute pourquoi l'inspiration ne vient que précédée de la méditation. Chez les

65 Juifs, ce peuple dont l'histoire est si féconde en symboles mystérieux, quand le prêtre avait édifié l'autel, il y allumait le feu terrestre, et c'est alors seulement que le rayon divin y descendait du ciel.

Si l'on s'accoutumait à considérer les compositions

70 littéraires sous ce point de vue, la critique prendrait probablement une direction nouvelle; car il est certain que le véritable poëte, s'il est maître du choix de ses méditations, ne l'est nullement de la nature de ses inspirations. Son génie, qu'il a reçu et qu'il n'a point
 75 acquis, le domine le plus souvent; et il serait singulier et peut-être vrai de dire que l'on est parfois étranger, comme homme, à ce qu'on a écrit comme poëte. [Nous ne nous arrêterons pas sur une] idée [qui] paraîtra sans doute paradoxale au premier aperçu; [et
 80 nous laisserons à de plus habiles le soin d'examiner] jusqu'à quel point le chant appartient à la voix, et la poésie au poëte.

Heureux celui qui sent dans sa pensée cette double puissance de méditation et d'inspiration, qui est le
 85 génie! Quel que soit son siècle, quel que soit son pays, fût-il né au sein des calamités domestiques, fût-il jeté dans un temps de révolutions, ou, ce qui est plus déplorable encore, dans une époque d'indifférence; qu'il se confie à l'avenir : car, si le présent appartient
 90 aux autres hommes, l'avenir est à lui. Il est du nombre de ces êtres choisis qui doivent *venir à un jour marqué*. Tôt ou tard, ce jour arrive; et c'est alors que nourri de pensées et abreuvé d'inspirations, il peut se montrer hardiment à la foule, en répétant
 95 le cri sublime du poëte :

Voici mon Orient : peuples, levez les yeux!

[Ces réflexions nous amènent naturellement à l'auteur d'*Eloa*.] Si jamais composition littéraire a

77 ce que l'on a — 78 Cette idée paraîtra — 80 C'est pour- tant une question de savoir jusqu'à — 97-115 *Fragment V*.

profondément porté l'empreinte ineffaçable de la
 100 méditation et de l'inspiration, [c'est ce poëme.] Une
 idée morale, qui touche à la fois aux deux natures de
 l'homme ; une leçon terrible donnée en vers enchan-
 teurs ; une des plus hautes vérités de la religion et de
 la philosophie, développée dans une des plus belles
 105 fictions de la poésie ; l'échelle entière de la création
 parcourue depuis le degré le plus élevé, jusqu'au
 degré le plus bas ; une action qui commence par
 Jésus et se termine par Satan ; [la Sœur des anges]
 entraînée par la curiosité, la compassion et l'impru-
 110 dence, [jusqu'au Prince des réprouvés :] voilà ce que
 présente [*Eloa*,] drame simple et immense, dont tous
 les ressorts sont des sentimens ; tableau magique qui
 fait graduellement succéder à toutes les teintes de
 lumière, toutes les nuances de ténèbres ; poëme sin-
 115 gulier qui charme et qui effraie !

[Nous voulons laisser au lecteur le soin d'approfon-
 dir la conception si savamment méditée de ce poëme,
 et nous essaierons de lui montrer par quelques
 extraits, combien l'exécution en est inspirée. Le pas-
 120 sage suivant nous semble réunir presque tous les
 caractères distinctifs du talent de M. le comte Alfred
 de Vigny. C'est une peinture d'une vérité grande et
 naïve, dont les premiers vers sont pleins de majesté,
 et les derniers pleins de grâce :

100 inspiration, c'est le Paradis perdu. — 102 en vers subli-
 mes — 108 par Satan ; Eve entraînée — 110-111 l'imprudence,
 jusqu'à la perdition ; la première femme en contact avec le
 premier démon ; voilà ce que présente l'œuvre de Milton,
 drame — 116-316 *Supprimé*.

- 125 L'Ether a ses degrés d'une grandeur immense
 Jusqu'à l'ombre éternelle ou le Chaos commence.
 Sitôt qu'un Ange a fui l'azur illimité,
 Coupole de saphirs qu'emplit la Trinité,
 Il trouve un air moins pur; là passent des nuages,
 130 Là tournent des vapeurs, serpentent des orages,
 Comme une garde agile, et dont la profondeur
 De l'air que Dieu respire éteint pour nous l'ardeur.
 Mais après nos soleils et sous les atmosphères
 Où dans leur cercle étroit se balancent nos sphères,
 135 L'espace est désert, triste, obscur, et sillonné
 Par un noir tourbillon lentement entraîné.
 Un jour douteux et pâle éclaire en vain la nue;
 Sous elle est le Chaos et la nuit inconnue;
 Et lorsque un vent de feu brise son sein profond,
 140 On devine le vide impalpable et sans fond.
 Jamais les purs esprits, enfans de la lumière,
 De ces trois régions n'atteignent la dernière,
 Et jamais ne s'égare aucun beau Séraphin
 Sur ces degrés confus dont l'Enfer est la fin.
 145 Même les Chérubins, si forts et si fidèles!
 Craignent que l'air impur ne manque sous leurs ailes,
 Et qu'ils ne soient forcés dans ce vol dangereux
 De tomber jusqu'au fond du Chaos ténébreux.
 Que deviendrait alors l'exilé sans défense?
 150 Du rire des Démons l'inextinguible offense,
 Leurs mots, leurs jeux railleurs, lent et cruel affront,
 Feraient baisser ses yeux, feraient rougir son front.
 Péril plus grand! peut-être il lui faudrait entendre,
 Quelque chant d'abandon voluptueux et tendre,
 155 Quelque regret du Ciel, un récit douloureux,
 Dit par la douce voix d'un Ange malheureux.
 Et même en lui prêtant une oreille attendrie,
 Il pourrait oublier la céleste patrie,
 Se plaire dans la nuit, et dans une amitié
 160 Qu'auraient nouée entre eux les chants et la pitié.

Et comment remonter à la voûte azurée,
 Offrant à la lumière éclatante et dorée
 Des cheveux dont les flots sont épars et ternis,
 Des ailes sans couleurs, des bras, un col brunis,
 165 Un front plus pâle, empreint de traces inconnues,
 Parmi les fronts sereins des habitans des nues,
 Des yeux dont la rougeur montre qu'ils ont pleuré,
 Et des pieds noirs encor d'un feu pestiféré ?

On dirait, à la variété de tons qui règne dans ce mor-
 170 ceau, que le poète en le composant a touché toutes les
 cordes de sa lyre.

La trop curieuse Eloa est descendue jusqu'aux
 limites du Chaos, et là se trouvent ces vers si pitto-
 resques et si ingénieux :

175 Souvent parmi les monts qui dominant la terre
 S'ouvre un puits naturel, profond et solitaire ;
 L'eau qui tombe du ciel s'y garde, obscur miroir
 Où dans le jour on voit les étoiles du soir.
 Là, quand la villageoise a sous la corde agile
 180 De l'urne au fond des eaux plongé la frêle argile,
 Elle y demeure oisive, et contemple long-temps
 Ce magique tableau des astres éclatans,
 Qui semble orner son front, dans l'onde souterraine,
 D'un bandeau qu'enviraient les cheveux d'une reine.
 185 Telle, au fond du Chaos qu'observaient ses beaux yeux,
 La Vierge en se penchant croyait voir d'autres Cieux.
 Ses regards éblouis par des Soleils sans nombre,
 N'apercevaient d'abord qu'un abîme et que l'ombre.
 Mais elle y vit bientôt des feux errans et bleus,
 190 Tels que des froids marais les éclairs onduleux ;
 Ils fuyaient, revenaient, puis s'échappaient encore ;
 Chaque étoile semblait poursuivre un météore,
 Et l'Ange, en souriant au spectacle étranger,
 Suivait des yeux leur vol circulaire et léger.

195 Bientôt une forme fantastique se dessine dans l'ombre
 aux regards de la voyageuse céleste, et le Tentateur
 apparaît. Il était impossible de mieux peindre cette
 figure à la fois douce et formidable, qui doit conser-
 ver quelque chose de menaçant, lors même qu'elle
 200 supplie.

Comme un cygne endormi qui seul, loin de la rive,
 Livre son aile blanche à l'onde fugitive,
 Le jeune homme inconnu mollement s'appuyait
 Sur ce lit de vapeurs qui sous ses bras fuyait.
 205 Sa robe était de pourpre, et flamboyante ou pâle,
 Enchantait les regards des teintes de l'opale.
 Ses cheveux étaient noirs, mais pressés d'un bandeau ;
 C'était une couronne ou peut-être un fardeau :
 L'or en était vivant comme ces feux mystiques
 210 Qui tournoyans, brûlaient sur les trépieds antiques.
 Son aile était ployée, et sa faible couleur
 De la brume des soirs imitait la pâleur.
 Des diamans nombreux rayonnent avec grâce
 Sur ses pieds délicats qu'un cercle d'or embrasse ;
 215 Mollement entourés d'anneaux mystérieux,
 Ses bras et tous ses doigts éblouissent les yeux.
 Il agite sa main d'un sceptre d'or armée,
 Comme un roi qui d'un mont voit passer son armée,
 Et craignant que ses vœux ne s'accomplissent pas,
 220 D'un geste impatient accuse tous ses pas.

Il y a dans l'ouvrage une autre peinture non moins
 belle, qui offre un poétique contraste avec celle-ci :
 c'est le portrait d'Eloa ; mais le lecteur se plaira sans
 doute à chercher lui-même dans le poëme le reste du
 225 tableau.

Ces diverses citations ont fait voir de quelles riches
 couleurs est chargée la palette de M. de Vigny ; les

suivantes montreront à quelles hauteurs s'élève sa
 pensée. Au moment de consommer la chute d'Eloa,
 230 l'esprit du mal éprouve un regret; car c'est toujours à
 l'instant d'un nouveau crime que le remords se ré-
 veille.

- « Triste amour du péché! sombres désirs du mal!
 » De l'orgueil, du savoir gigantesques pensées!
 235 » Comment ai-je connu vos ardeurs insensées ?
 » Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu!
 » Simplicité du cœur! à qui j'ai dit adieu,
 » Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore,
 » Je suis moins criminel puisque je t'aime encore;
 240 » Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas!
 » Loin de ce que j'étais, quoi! j'ai fait tant de pas!
 » Et de moi-même à moi si grande est la distance
 » Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence,
 » Je souffre, et mon esprit par le mal abattu
 245 » Ne peut plus remonter jusqu'à tant de vertu.
- » Qu'êtes-vous devenus, jours de paix, jours célestes!
 » Quand j'allais, le premier de ces Anges modestes,
 » Prier à deux genoux devant l'antique loi,
 » Et ne pensais jamais au-delà de la foi ?
 250 » L'éternité pour moi s'ouvrait comme une fête;
 » Et des fleurs dans mes mains, des rayons sur ma tête,
 » Je souriais, j'étais..... J'aurais peut-être aimé! »

Le Tentateur lui-même était presque charmé,

 Ah, si dans ce moment la Vierge eût pu l'entendre,
 255 Si la céleste main qu'elle eût osé lui tendre
 L'eût saisi repentant, docile à remonter...
 Qui sait ? le mal peut-être eût cessé d'exister.
 Mais sitôt qu'elle vit sur sa tête pensive
 De l'Enfer décelé la douleur convulsive,

- 260 Etonnée et tremblante, elle éleva ses yeux,
 Plus forte, elle parut se souvenir des cieux,
 Et souleva deux fois ses ailes argentées,
 Entr'ouvrant pour gémir ses lèvres enchantées,
 Ainsi qu'un jeune enfant s'attachant aux roseaux
 265 Tente de faibles cris étouffés sous les eaux.

Ici le tentateur craint que sa proie ne lui échappe ; et pour reprendre tout son empire sur celle qu'il a fascinée, il pleure ; alors s'engage ce dialogue si dramatique.

- 270 Que vous ai-je donc fait ? Qu'avez-vous ? me voici.
 — Tu cherches à me fuir, et pour toujours peut-être.
 Combien tu me punis de m'être fait connaître !
 — J'aimerais mieux rester, mais le Seigneur m'attend.
 Je veux parler pour vous, souvent il nous entend.
 275 — Il ne peut rien sur moi, jamais mon sort ne change,
 Et toi seule es le Dieu qui peut sauver un Ange.
 — Que puis-je faire, hélas ! dites, faut-il rester ?
 — Oui, descends jusqu'à moi, car je ne puis monter.

Ce dernier vers si simple est d'une effrayante beauté.
 280 Il résume à lui seul tout le poëme. Le premier hémistiche renferme la Séduction, et le dernier la Damnation.

Arrêtons-nous : n'affaiblissons pas par des citations le dénoûment terrible du drame ; et essayons de nous
 285 dérober par de froides observations à l'émotion qu'inspirent de semblables vers. Il nous semble incontestable que le talent de M. de Vigny a singulièrement grandi depuis l'apparition d'*Hélène*. De graves négligences dans l'ordonnance de ce poëme, l'incohérence
 290 des détails, l'obscurité de l'ensemble, les singularités d'un système de versification qui a bien sa grâce et sa douceur, mais qui a aussi ses défauts particuliers,

toutes ces taches que des critiques, à la vérité bien sévères, avaient remarquées dans la première publication de M. de Vigny, ne peuvent être reprochées à la
 295 seconde. La belle imagination de l'auteur s'est fortifiée en se purifiant; son style, sans rien perdre de sa flexibilité, de sa fraîcheur et de son éclat, a perdu les défauts qui le déparaient. Peut-être cependant y
 300 découvrirait-on encore quelques taches, en y regardant de très près; mais il faudrait avoir la vue bien basse. Quant à nous, nous n'envions à personne la triste satisfaction de compter des imperfections; et nous rangeons *Eloa* parmi le petit nombre de ces
 305 beaux poèmes qui emportent un nom avec eux, de ces ouvrages qui sont conçus avec autant d'élévation que de profondeur, et dont les sujets ont été, en quelque sorte, pris avec une grande main; *prensa manu magnâ*.

310 Qu'il soit permis, en finissant, à l'auteur de cet article, de se féliciter de l'obscurité de son nom. Chose étrange! les louanges si méritées que nous venons de donner à M. de Vigny, seront moins contestées de nos censeurs du jour, parce qu'elles ne lui
 315 viendront pas de l'un de ses émules de talent et de gloire.] Je ne sais par quelle bizarre manie on prétend refuser aujourd'hui au génie le droit d'admirer hautement le génie; on insulte à l'enthousiasme que le chant d'un poète inspire à un poète; et l'on veut que
 320 ceux qui ont du talent, ne soient jugés que par ceux qui n'en ont pas. [Cette fois-ci, du moins, la *Muse française* aura obéi à l'usage.] On dirait que, depuis le siècle dernier, nous ne sommes plus accoutumés

qu'aux jalousies littéraires; notre âge envieux se raille
325 de cette fraternité poétique, si douce et si noble entre
rivaux. Il a oublié l'exemple de ces antiques amitiés
qui se resserraient dans la gloire; et il accueillerait
d'un rire dédaigneux l'allocution touchante qu'Horace
adressait au vaisseau de Virgile.

VICTOR-M. HUGO.

POÉSIES RELIGIEUSES

DÉDIÉES AU ROI

Par M^{me} DE CÉRÉ-BARBÉ*.

Voici encore un recueil auquel nous avons des éloges à donner. Nous convenons que depuis quelque temps les critiques sont rares dans la *Muse*; ce n'est pas que nous ne pussions satisfaire les lecteurs les
5 plus exigeans en ce genre, si nous voulions rendre compte de toutes les poésies si peu poétiques qui paraissent de tous côtés, et que ceux mêmes qui sont convenus de les admirer par système, se dispensent de lire par égoïsme. C'est ainsi que le public laisse
10 *dialoguer* entre eux une foule de morts qui ne feront pas vivre l'ouvrage dans lequel on les a introduits, et qu'il renvoie sans les ouvrir, toutes ces épîtres dont on le harcèle et auxquelles il laisse répondre l'auteur lui-même. Nos lecteurs nous sauraient-ils beaucoup de
15 gré de les entretenir douze fois par an de ces tristes productions qui ne vivent pas tout un mois? C'est aux journaux quotidiens ou hebdomadaires que nous laissons cette facile tâche, et nous avouons d'ailleurs que la manière dont la critique est exercée dans

* Un volume in-8°. Chez Nepveu, libraire au passage du Panorama. Prix : 3 fr. (M. F.).

20 quelques-unes de ces feuilles, ne nous engage pas à nous jeter dans la même lice.

Nous aimons mieux, circonscrits comme nous le sommes dans les limites de notre feuille, ne présenter à nos souscripteurs que des ouvrages dont nous pou-
 25 vons leur recommander la lecture. Les *Poésies religieuses* que vient de publier M^{me} de Céré-Barbé, sont de ce nombre. Les sujets qu'elle a choisis demandaient une profondeur de pensées et une élévation de style dont les femmes ont jusqu'à ce moment fourni
 30 peu d'exemples, et qui distinguent éminemment la plupart des pièces de ce recueil.

Les Limbes, la Dette du Seigneur, la Résurrection, le Prêtre, le Convoi du pauvre, etc., sont des compositions qui avaient peu de modèles dans notre
 35 langue, et qui sont dignes d'en servir.

C'est dans le livre même que nous allons chercher la preuve des éloges que nous venons de lui donner; voici un fragment de la pièce ayant pour titre *la Nativité* :

.

40 Aux plaines de Sion quelle vive lumière
 Fait du Prophète-Roi tressaillir la poussière ?
 Quel ange nous révèle un grand avènement,
 Et fait d'un doux réveil un saint ravissement ?
 Rois, suivez dans son cours cette étoile étrangère !
 45 Peuples, prosternez-vous près d'une Vierge-Mère !
 Quel œil divin, s'ouvrant à la clarté du jour,
 Rajeunit l'univers par un regard d'amour ?
 Quel enfant, dédaignant des pompes solennelles,
 Ouvre, d'un premier cri, les portes éternelles,
 50 Et, des célestes lieux, vers le monde apporté,
 Epanche le salut dans sa nativité ?

Pour sonder tous les maux que le temps nous mesure,
 Un Dieu veut, dans son cœur, en sentir la blessure ;
 Pour mieux peser la force et la fragilité,
 55 Il impose la vie à sa divinité ;
 Et, de sa sainte main, rejetant son tonnerre,
 Il abdique le ciel pour adopter la terre.
 Il vient de son éclat effacer la splendeur,
 Par son humilité déceler sa grandeur,
 60 Consacrer par des pleurs l'austère pénitence,
 Et de l'homme déchu révoquer la sentence.
 Lève-toi, divin fils de la terre et des cieux !
 Trace sur l'univers tes pas mystérieux !
 Dans le livre suprême exhale ta sagesse,
 65 Accomplis, dans toi seul, l'éternelle promesse !
 Par ton sang glorieux le monde racheté
 Obtiendra de ta mort son immortalité.

Cette citation est un éloge auquel il est inutile d'en
 ajouter d'autres, et l'on conçoit facilement que la cri-
 70 tique n'a rien à faire avec de pareils vers. L'ouvrage
 de M^{me} de Céré-Barbé obtient déjà le plus grand suc-
 cès, et notre opinion sera celle de toutes les personnes
 qui le liront. Si les publications de ce genre deve-
 naient plus rares, et si nous étions obligés de nous
 75 occuper de tous les auteurs qui s'occupent de nous si
 mal à propos, on verrait que nous savons mieux que
 personne venger la poésie et le goût blessés, et que la
Muse française, comme la Muse latine, peut avoir ses
 indignations.

S. DE FONTENELLE. [E. DESCHAMPS.]

MOEURS

LA GUERRE EN TEMPS DE PAIX

OURIKA. — L'ACADÉMIE.

[Lorsque la paix générale est signée, que chaque peuple est rentré chez soi et que les armées sont dans les casernes, c'est le bon moment pour les discordes civiles. Les partis s'organisent, les factions se remuent, 5 la société se divise en deux camps; on marche je ne sais où, on se reproche je ne sais quoi, on s'enflamme pour des théories politiques qui devraient endormir tout le monde; les chefs échangent entre eux de mauvaises paroles, et les séides de mauvais coups; on se 10 dispute très fort dans les salons, on se tue un peu dans les rues, les honnêtes bourgeois n'osent plus

Première ébauche de la préface des *Etudes françaises et étrangères*, Paris, U. Canel, 1828, in-8°. — Je signale les quelques passages qui ont été conservés, avec des corrections de détail. Entre crochets les passages supprimés.

1-23 Remplacé par une seule phrase : Il faut aux hommes et surtout aux Français, grands querelleurs et grands parleurs, un champ de bataille toujours ouvert, ou une arène de discussions toujours en mouvement. Après les guerres

sortir de chez eux passé midi..... Alors les armées sortent de leurs casernes, se rangent toutes d'un côté, tombent sur l'autre, ne lui font pas grand mal, lui
 15 font grand'peur, et tout est dit. Mais la guerre a cessé et non pas la haine. Repoussés du terrain politique, les combattans se poursuivent dans l'arène religieuse ou dans le champ littéraire, comme des duellistes que la gendarmerie a dispersés et qui se retrouveront plus
 20 loin. Les armes ont changé, la fureur est la même. Que ce soit du sang ou de l'encre qui coule, peu importe, pourvu qu'on se déteste bien. Voilà le point principal.] — Après les guerres de la ligue et de la fronde, sont venues les querelles des jansénistes et des
 25 molinistes, auxquelles ont succédé beaucoup d'autres querelles jusqu'à la fameuse dispute des gluckistes et des piccinistes. Et, maintenant, des sanglantes factions qui ont déchiré la France [depuis trente ans, et de nos dissensions récentes,] il ne reste plus, j'espère,
 30 que des *classiques* et des *romantiques*, et une bonne animosité de part et d'autre. C'est décidément la haine à la mode.

On a [déjà] défini tant de fois le *romantisme*, que la question est bien assez embrouillée comme cela,
 35 sans que je l'obscurcisse encore par de nouveaux éclaircissemens. [Je n'y ai jamais rien compris, et cependant la chose commence à devenir sérieuse pour moi, puisqu'ils disent tous que la *Muse française* est

23-36 *Conservé.* — 26 beaucoup d'autres disputes jusqu'à celles des gluckistes — 27-29 de toutes les factions qui ont troublé la France, il ne reste plus, nous l'espérons, que des classiques — 35 sans que nous l'obscurcissions encore — 36-47 *Supprimé.*

le quartier-général des romantiques, et que *delenda*
 40 *est Carthago*. En vérité, je veux bien me battre, je
 veux bien être tué même (les romantiques tiennent si
 peu à la vie!); mais je voudrais savoir pourquoi.
 Qu'on me passe ce petit mouvement de curiosité,
 quoique les simples soldats n'y regardent pas ordi-
 45 nairement de si près.

Voilà plus d'un mois que je vais de *classiques* en
classiques à la recherche de mon crime.] Il y en a qui
 m'ont dit [avec un sérieux bien risible :] — « Nous
 condamnons la littérature du xix^e siècle, parce qu'elle
 50 est romantique. — Et pourquoi est-elle romantique ?
 — Parce qu'elle est la littérature du xix^e siècle. » —
 Cet argument ne m'a pas complètement satisfait.
 D'autres ont ajouté [avec un sourire pédantesque :]
 « On appelle *classiques* tous les ouvrages faits pour
 55 servir de modèles, et *romantiques* tous les ouvrages
 absurdes ; donc, pour peu qu'on ait le sens commun,
 il est impossible qu'on soutienne la cause du roman-
 tisme. » — Ceci est plus fort ; cependant on peut en-
 core trouver mieux en cherchant bien. [J'ai donc con-
 60 tinué à chercher, et j'ai enfin trouvé un homme d'es-
 prit et de sens, classique dans l'âme, et qui paraît en
 savoir très long sur toutes ces choses. Il a bien voulu
 me permettre de lui adresser quelques questions, et il
 en est résulté entre nous le dialogue suivant :

65 A. Seriez-vous assez bon, monsieur, pour m'expli-
 quer ce que vous entendez par le mot *romantique* ?
 j'ai le plus grand intérêt pour mes amis et pour moi.....

47-59 *Conservé*. — 47 Il y a des hommes de lettres qui ont
 dit : « Nous condamnons — 52 ne nous a pas complètement
 satisfaits — 59-215 *Supprimé*.

B. Rien de plus facile, monsieur. Nous désignons par cette dénomination funeste, certains écrivains de
70 l'époque actuelle, qui affectent de choisir leurs sujets dans les annales du moyen âge; on dit aussi de leurs ouvrages : ce sont des œuvres romantiques.

A. J'entends : ainsi, le *Jeune Malade* et le *Mendiant*, d'André Chénier; *Symetha* et la *Fille de Jephté*,
75 de M. Alfred de Vigny; les Chants de l'*Arène* et du *Cirque*, de M. Victor Hugo; le poëme de *Madeleine*, de M^{lle} Delphine Gay, toutes ces productions, dont les sujets sont puisés dans l'antiquité, ne sont point romantiques; tandis que..... la *Mérovéide*, par exemple,
80 et les *Chevaliers du Cygne*, et la *Philippide*, si elle est jamais, je ne dis pas achevée, mais terminée, doivent être traités de romantiques, n'est-ce pas ?

B. Vraiment non, c'est tout le contraire.

A. Je ne vous entends plus.

85 B. Oh! moi, je m'entends bien, mais..... D'ailleurs, c'est au théâtre que la distinction de genre classique et romantique est surtout sensible.

A. Alors, d'après votre système sur le moyen âge, la tragédie des *Machabées*, de M. Guiraud.....

90 B. Est romantique.

A. Et Clovis, Brunehaut, les Scandinaves ?

B. Ne le sont point..... Vous allez me dire encore que vous ne m'entendez pas; mais moi, je m'entends toujours. Tenez, ce qui nous exaspère le plus, c'est
95 cette rage de germanisme et d'anglicisme, qui semble s'être emparée de nos poëtes romantiques; on les dirait mordus par Goëthe ou par Shakspeare. Eh, mon Dieu! s'ils veulent traiter des sujets modernes, ils n'ont qu'à.....

100 A. Ils n'ont qu'à faire comme M. Guiraud, dans

son *Comte Julien* qui n'est imité ni traduit de personne, au lieu de nous donner des *Jeanne Shore* qui sont prises partout.

B. Vous êtes encore dans l'erreur. *Jeanne Shore* n'est point romantique, mais pour le *Comte Julien* !.... Aussi vous ne me laissez jamais achever. J'allais ajouter que si l'on veut traiter des sujets modernes ou même empruntés aux théâtres étrangers, on n'a qu'à plier adroitement ses compositions à notre goût théâtral ; car ce qui constitue le romantisme, est bien moins l'époque et la littérature où l'on prend son sujet, que la tendance de quelques auteurs à s'affranchir des règles de l'art.

A. Fort bien, vous avez sans doute en vue *Faliero* et *Pierre de Portugal*, où l'on change de décoration, très romantiquement, à chaque acte, et....

B. Point du tout, vous ne me comprenez pas.

A. Et vous allez me citer, comme exemple à suivre, le *Saül* et la *Clytemnestre* de M. Soumet, qui, dans ces deux ouvrages, s'est montré si fidèle aux unités classiques.

B. Ce n'est pas cela, vous dis-je, ce n'est pas cela. *Clytemnestre* et *Saül* sont bien autrement romantiques que *Pierre de Portugal* et *Faliero* ; on n'en fait pas le moindre doute parmi les classiques : nous nous entendons parfaitement.... Au reste, nous ne tenons pas beaucoup aux unités, et en parlant des règles de l'art, j'ai voulu parler des principes du goût, des lois du langage, du style enfin, que les romantiques outragent, et je dirais presque *révolutionnent* à chaque ligne, si je ne craignais pas de m'exprimer comme eux ou comme Ronsard.

A. Oh ! pour cela, bravo ! — Il est certain que le

style nerveux et si élevé de *Cinna*, et la versification
 135 si riche, si harmonieuse, si pompeuse d'*Iphigénie* ou
 d'*Athalie*, ne se rencontrent guère dans les cinq actes
 du *Tribunal secret*, qui ont trouvé tant de *francs-*
juges au parterre de l'Odéon. Mais, en revanche, j'ai
 140 entendu dernièrement au même théâtre, deux scènes
 du *Turnus* de M. Pichald, dont j'ai retenu des vers
 tels que ceux-ci, des vers qu'on peut appeler *virgi-*
liens, qui de la bouche d'Enée ont passé dans la mé-
 moire de tous les gens de goût :

Bannissons de nos maux l'affligeant souvenir,
 145 Et d'un œil consolé regardons l'avenir.
 Le Tibre est à mes fils promis par la victoire,
 Et les enfers déjà m'ont raconté leur gloire;
 Oui, je les ai comptés ces futurs conquérans
 Qu'Anchise me montrait aux bords du Styx errans!
 150 Déjà, de ces héros, j'ai, sur les rives sombres,
 Vers les portes du jour vu se presser les ombres !
 La terre attend ses rois, et créant des autels,
 A l'Olympe agrandi promet des immortels.
 Les voilà ces sept monts, où ma race féconde
 155 Doit asseoir la cité conquérante du monde,
 Mère d'un peuple-roi, dont les champs orgueilleux
 Auront des laboureurs aussi grands que leurs dieux !
 Leurs fils, empruntant l'aigle au maître du tonnerre,
 La verront, s'élançant aux deux bouts de la terre,
 160 Aux peuples étonnés porter Rome et ses lois,
 Planer d'un vol altier sur la tête des rois,
 Briser leur diadème, et des cités tremblantes
 Rapporter, à grands cris, les dépouilles sanglantes.
 *

* Nous ne pouvons pas prononcer le nom de M. Pichald sans témoigner avec quelle impatience le monde littéraire attend son *Léonidas*. Outre les grands tableaux dramatiques

B. Voilà sans doute de fort beaux vers, mais ils
 165 sont romantiques; tandis que les vers du *Tribunal
 secret* dont vous parliez tout à l'heure, ne sont pas
 romantiques, quoiqu'ils soient fort mauvais.

A. A la bonne heure, cette définition-là est infi-
 niment préférable à toutes les autres.

170 B. Cela tient, voyez-vous.....

A. Oh! je vois maintenant à quoi cela tient. Vous
 appelez *romantique* ce qui est *poétique*. Il n'y a que
 de s'entendre. En récapitulant tous les ouvrages nou-
 veaux que vous proscrivez, il est clair que vous pensez
 175 aujourd'hui comme pensaient autrefois les Subligny,
 les Perrault, les Lamotte, etc.; ils ne connaissaient
 pas le mot de *romantique*, voilà tout, mais ils vous
 reconnaîtraient tout de suite. Ainsi, ce procès si em-
 brouillé des classiques et des romantiques n'est autre
 180 chose que l'éternelle guerre des esprits prosaïques et
 des âmes poétiques. — Adieu donc. »

Cette conversation peut se renouveler absolument
 dans les mêmes termes avec la plupart des prétendus
classiques, et il n'y en a guère qu'on ne puisse amener
 185 aux mêmes résultats en abondant sans restriction dans
 leurs propres idées. Ils paraissent avoir d'excellentes
 théories, mais ils se perdent par l'application. C'est
 que leurs doctrines ne sont que dans leur mémoire;
 c'est qu'ils consultent peu leur jugement, jamais
 190 leur cœur, et qu'ils ont toujours deux mille volumes
 entre eux et l'ouvrage qui vient de paraître. Leur
 vue y arrive fatiguée, brouillée, émoussée, et presque

et les beaux développemens de passions et d'héroïsme que
 renferme cette tragédie, elle présente encore une double leçon
 morale et politique : le bannissement d'un usurpateur et la
 fuite d'un conquérant (M. F.).

incapable de distinguer autre chose que du noir et du blanc. Ils sont comme ces médecins qui n'ont étudié
195 la médecine que dans les livres; les maladies et les remèdes sont classés dans leur tête dans un ordre admirable; causez de leur art avec eux, ils en parlent comme des livres eux-mêmes, mais gardez-vous de les appeler auprès du lit de votre femme ou de votre
200 enfant : le *coup d'œil* leur manque, adieu leur art quand on les met vis-à-vis de la nature; ils ne reconnaissent plus aucune maladie, dès qu'il y a un malade; effrayés devant le moindre mal, parce qu'ils n'en avaient vu que la description, un léger dérangement dans le pouls, de petites rougeurs sur le vi-
205 sage, sont pour eux des symptômes funestes, et ils vous tuent, à propos d'une courbature, avec les remèdes qui vous auraient sauvé d'une fluxion de poitrine.

210 Je vous assure que plus je réfléchis sur ma classification en *prosaïques* et *poétiques*, plus je la trouve nette et significative. Les argumens et les exemples m'arrivent en foule dans la tête; je n'en resterai pas là, et vous verrez que ces dénominations resteront
215 aux deux partis qui divisent aujourd'hui la littérature.]
« — Mais, nous dit-on, n'y a-t-il point parmi les rangs des romantiques, des gens à idées extravagantes, à imagination dérégulée, dont les compositions ne ressemblent à rien, et dont le style est alternativement
220 barbare ou ridicule? — Qui vous dit le contraire? N'avez-vous pas vous-mêmes dans vos rangs classiques des gens dont le style et les compositions

ressemblent à tout, qui ont des idées..... et une ima-
 gination..... c'est-à-dire, qui n'ont point d'idée ni
 225 d'imagination? Quelle conclusion peut-on tirer de là?
 depuis quand compte-t-on les forces de deux armées
 par leurs infirmes ou leurs recrues indisciplinées?
 Ces soldats *fictifs* ne font qu'embarrasser les fourgons
 ou entraver les opérations, et l'on se débarrasse des
 230 uns et des autres par un conseil de guerre, ou au pre-
 mier hôpital. Agissons de même : j'ai déjà proposé
 aux *classiques* de leur abandonner tous nos fous, s'ils
 voulaient à leur tour nous abandonner leurs imbécil-
 les; à condition pourtant qu'on ne ferait de mal à
 235 personne. Ma proposition est demeurée sans réponse;
 je la renouvelle solennellement. De cette manière, il
 ne restera plus dans les deux camps que des forces
 réelles et des troupes effectives, et nous compterons.
 Voyez comme cela simplifie la question. De notre
 240 côté, parmi les écrivains de toutes les nations, qu'on
 a tour à tour traités de *romantiques* depuis vingt ans,
 nous présenterons M. de Châteaubriand, lord Byron,
 M^{me} de Staël, Schiller, Monti, M. de Maistre, Goëthe,
 Thomas Moore, Walter Scott, M. l'abbé de la Men-
 245 nais, etc., etc.; il ne nous appartient pas de citer des
 noms plus jeunes après ces grands noms. De l'autre
 côté, en choisissant dans la même époque, on verra
 figurer messieurs..... je laisse les noms en blanc; que
 les *classiques* les remplissent eux-mêmes; je ne peux

227-251 par leurs blessés et leurs infirmes? Laissez-nous
 compter nos forces effectives, les talens véritables qu'on a tour
 à tour traités de Romantiques depuis vingt-cinq ans; nous
 laisserons les noms *classiques* en blanc, vous les remplirez
 vous-mêmes. Nous ne pouvons pas mieux dire. Ensuite l'Eu-
 rope ou un enfant décidera.

250 pas mieux dire. Ensuite, l'Europe ou un enfant décidera *.

[En attendant, un vaste système de persécution s'est organisé sur tous les points de la république des lettres, contre la nouvelle génération romantique.
 255 Nous osons à peine respirer sous ce régime de terreur littéraire, jusqu'ici sans exemple. A peine avons-nous dit : nous voilà !..... et déjà douze petits journaux tous les matins, douze petits théâtres tous les soirs, et tous les jours cinquante professeurs dans leurs cin-
 260 quante chaires, tous les Athénées, toutes les Académies des provinces, et vous aussi Clémence-Isaure !

L'ingrate ! je l'aimais !..... je l'aimerais encore !

et tous les hommes d'esprit qui ne savent rien, et tous les savans qui n'ont pas d'esprit, et ceux en qui l'ha-
 265 bitude de juger a desséché la faculté de sentir, et ceux qui, dans la peur de compromettre leur ignorante admiration, affectent sur le talent la supériorité de l'ennui, et ceux qui ont la conscience de leur infériorité, et tous les écoliers de sixième, et tous les
 270 rhéteurs, et tous les maîtres d'écriture, tous, animés d'une seule colère, formant une seule ligue, armés

* Parmi les auteurs étrangers que je viens de citer, il en est sans doute quelques-uns dont le système de composition dramatique est repoussé non-seulement par le goût français, mais par la raison elle-même. Ils n'en sont pas moins des poètes du premier ordre, par la hauteur des pensées et la chaleur de l'âme, et des écrivains incomparablement supérieurs à tous les autres écrivains de leur nation, qui suivent des doctrines plus saines. C'est un malheur, mais on n'y peut rien (M. F.).

de sifflets, de couplets, de pamphlets, se lèvent et marchent de front contre ces pauvres romantiques qui, n'ayant que des élégies pour se défendre, vont
 275 cacher leur guitare et leur effroi, sous le manteau bleu de la *Muse*. — Il est vrai que leurs chants vont au loin faire battre le cœur des jeunes hommes pour la gloire et pour la vertu, ou porter des paroles douces et brûlantes au cœur de la jeune femme isolée qui
 280 pense, le soir, à celui qu'elle aime. Il est vrai aussi que dans nos cercles brillans, dans ces fêtes où sont conviés les talens et la beauté, sur quatre-vingts sourires, il y en a soixante et dix pour les *romantiques*!..... il faut bien que chacun ait ses petits avantages.

285 N'importe, on nous accuse d'être des fanatiques, des athées, des jésuites, des protestans, des matérialistes, des illuminés, des obscurantistes, des révolutionnaires, des esclaves, des perturbateurs, des saints, des corrupteurs, et de mêler dans nos ouvrages
 290 l'amour à la religion : il vaudrait peut-être mieux y mêler la haine, n'est-ce pas?..... On nous accuse aussi d'être vagues, positifs, visionnaires, petits-mâîtres, malades, mourans, bons-vivans, désespérés, que sais-je!..... et surtout d'avoir grossi d'une manière
 295 effrayante, la masse des mauvais vers en France. — Il est sûr que le sens commun devient bien rare, et qu'il se fait de bien méchans vers à Paris depuis qu'il y a des *romantiques*, ne fût-ce que les épîtres qu'on imprime contre eux toutes les semaines. On nous re-
 300 proche encore d'aimer les torrens, les fleurs, les cimetières, la lune et les fiancées; et enfin, de nous aimer entre nous, et d'en faire confiance à tout le monde. — Je félicite beaucoup ceux que les cimetières n'intéressent pas..... sans doute tous les objets de leur

- 305 tendresse sont encore sur la terre. Je plains de toute
mon âme ceux qui parlent de la lune avec indifférence :
ils n'ont donc jamais marché deux à sa clarté volup-
tueuse, ni, à l'aide d'un de ses rayons, surpris le secret
du cœur dans des yeux humides et brillans ! et, du-
310 rant les longues absences, leurs regards n'ont donc
jamais, dans son miroir magique, donné à d'autres
regards un rendez-vous mystérieux ! — Quant à nous
aimer entre nous, je passe condamnation. Je ne puis
cacher que nous nous aimons, et que nous aimons la
315 poésie comme si nous n'avions pas fait un vers de
notre vie. Ce n'est pas la moins bizarre de nos innova-
tions littéraires. Mais, nous vantons nos amis, et dans
leurs ouvrages,] nous cherchons plutôt les beautés
que les fautes ? — Je reconnais aussi ce tort, qu'on
320 doit peut-être pardonner à des *parias* que tout le
monde renie. Et puis, si nous avons des voiles pour
quelques défauts, du moins nous n'avons pas de cou-
ronnes pour la médiocrité. C'est l'admiration pour le
médiocre qui perd tous les arts.
- 325 [Mais tandis que je cherche à nous excuser, d'autres
accusations pleuvent sur nous, les anathèmes se suc-
cèdent, la persécution continue : on a vu comment

318-324 *Idee conservée*, p. LVII : La critique devrait donc apprendre à se montrer un peu indulgente pour certains défauts, et très difficile sur la nature des beautés. C'est le *commun* seul qui, dans notre siècle, tue les arts et les lettres, soit qu'il garde la forme *classique*, soit qu'il affecte la forme *romantique*; c'est contre le *commun* que toutes les colères de la saine critique doivent être dirigées. Pour nous, intimement convaincus de cet axiome de Boileau : « Il n'est pas de degré du médiocre au pire », si nous avons des voiles pour quelques défauts, du moins n'aurons-nous jamais de couronnes pour la médiocrité. — 325 et suiv. *Rien n'a été conservé de cette fin*.

les ridicules les plus opposés et les horreurs les plus incompatibles se trouvent miraculeusement rassemblés dans la personne d'un *romantique*; nos ennemis l'ont proclamé avec tant d'adresse et d'acharnement, que la grande majorité du public nous croit des monstres; on finira peut-être par le faire croire de même à la majorité du conseil des ministres, et je ne désespère pas qu'avant peu on ne nous donne vingt-quatre heures pour évacuer la capitale. — Ce jour-là, on fera un bon dîner dans tous les collèges, on sourira à la société philotechnique, et il y aura bal dans le salon noir de l'Athénée, et grande illumination à la Sorbonne. La Galiote, comme la plus *classique* des embarcations, sera pavoisée de mille couleurs; on verra les indifférens s'embrasser dans les rues, comme au sortir des calamités publiques, et de vieux grammairiens former des quadrilles avec d'anciennes fa- bulistes!.....

Encore, si l'édit fatal ne devait connaître aucune exception, si la proscription devait s'étendre à tous les ouvrages que nous compromettons par notre amour, si la tendre *Ourika*, par exemple, devait être aussi du voyage!..... il y a des compagnes qui consolent de l'exil. Certes, l'originalité du sujet, le *pittoresque* des tableaux, la jeunesse du style, se trouvent réunis dans cette *nouvelle* vraiment neuve, de manière à mériter, autant que possible, toutes les colères classiques, et cependant elle n'a rencontré que des adorateurs, et jamais le mot de *romantique* n'a été prononcé autour d'elle. Le charme qui règne dans cette délicieuse production semble l'avoir placée en dehors de toutes les discussions littéraires. On dirait que la charmante *Ourika* a voulu faire comme ces

oiseaux de son pays, qui s'assurent toujours un ciel pur en volant plus haut que l'orage.

L'orage vient enfin d'éclater sur nous; les foudres académiques ont tonné. — Déjà le *romantique* avait
365 obtenu, après de longs débats, d'entrer, avec son acception nouvelle, dans le dictionnaire de l'Académie française, et sans doute on lui avait fait payer cher cette glorieuse hospitalité. Voilà que sur ces entrefaites l'*Institut* fait annoncer une séance solennelle
370 où, devant les quatre Académies rassemblées, on entendra un réquisitoire contre le romantisme. Toute la *Muse française* s'enfuit à la campagne; je restai seul; et rassuré par ma propre obscurité, je me présentai dans l'enceinte redoutable, avec un front
375 serein, parce qu'il est inconnu. Mais combien je tremblais pour mes amis absents! Je voyais çà et là, dans les tribunes publiques, des visages de versificateurs et d'amateurs classiques palpitations d'espoir et rayonnans de vengeance : ils avaient tant de joie
380 qu'ils en étaient beaux! Et cependant les bancs de nos juges se garnissaient lentement, et tout autour de moi régnait ce formidable silence, précurseur de la tempête. En vain pour m'encourager durant ces terribles apprêts, et, au besoin même, pour me glorifier
385 dans la personne de mes amis, je me disais que toutes les Académies de l'Italie avaient lancé leurs foudres contre la *Jérusalem*; que l'Académie française avait foudroyé *le Cid* à sa naissance, et de nos jours encore foudroyé *le Génie du Christianisme* et *les Martyrs*,
390 comme si un Dieu ne pouvait paraître sans être annoncé par des coups de tonnerre..... Je sentais trop bien que nous ne pouvions avoir avec ces illustres victimes que la triste conformité du malheur; et

lorsque M. Auger, qui était en même temps le pré-
 395 sident et le procureur-général de la haute Cour litté-
 raire, déroula son papier menaçant, il me sembla
 qu'une bulle d'excommunication allait éclater sur ma
 tête, et je cherchais déjà une issue pour opérer ma
 retraite avant qu'elle ne devînt une dérouté; mais
 400 quelques personnes compatissantes me reconnurent
 dans mon humiliation, m'appelèrent par mon nom
 proscrit, me tendirent la main sans craindre la con-
 tagion de mon infortune, et inventèrent une place
 pour m'accueillir : je n'ai pas besoin de dire que
 405 c'étaient des femmes.

M. Auger prononça son rapport. C'est un discours
 plein d'éloquence et d'érudition, de sel attique et de
 vues profondes, de fermeté et de convenances; il est
 tel enfin qu'on devait l'attendre d'un écrivain comme
 410 M. Auger, parlant devant le premier Corps savant de
 l'Europe. Le sage académicien a proclamé des prin-
 cipes sévères, mais n'a point cherché, comme nos en-
 nemis l'espéraient, à en faire de pénibles applications.
 Il s'est plu, au contraire, à distinguer, dans les mêmes
 415 *romantiques*, le talent qu'il aime des systèmes qu'il
 condamne; si quelques saillies piquantes ont égayé
 tout le monde, elles ne pouvaient du moins blesser
 personne : beaucoup d'éclairs et fort peu de coups de
 tonnerre, voilà de quoi raccommo-der avec les orages.
 420 Il est impossible, en un mot, de faire d'une manière
 plus loyale une guerre qui pourrait être plus juste.....
 Je m'arrête; il ne m'appartient pas de lutter, avec mon
 humble pinceau, contre une plume académique. Je
 me permettrai seulement deux observations sur deux
 425 passages de ce discours, qui rentrent en quelque sorte
 dans mon domaine. M. Auger a mis en opposition,

dans un tableau très malicieusement dessiné, la tristesse inconsolable de nos poésies, avec notre gaîté habituelle dans le monde, et il a tiré de ce contraste, des effets imprévus auxquels l'assemblée a répondu par les marques bruyantes d'une hilarité générale, que j'ai moi-même partagée. Mais, en y réfléchissant un peu, il n'y a rien de si ordinaire que cette prétendue bizarrerie. Depuis quand le rire de l'esprit suppose-t-il nécessairement la joie du cœur ? Je pourrais aussi rappeler à M. Auger que Crébillon portait une gaîté douce dans la société; cependant ses ouvrages ne sont pas précisément folâtres. D'ailleurs, pour peu que M. Auger y tienne, nous pourrions lui fournir des romantiques dont l'humeur n'est guère plus joyeuse que leurs vers; qu'il passe quelques heures avec eux, et il nous en dira des nouvelles. Il a ensuite adressé un reproche d'une nature plus sérieuse aux poètes de cette époque, qui paraissent se complaire quelquefois dans la peinture des scènes sangui- naires et des images monstrueuses, et il a ajouté que ces poètes feraient douter de la bonté de leur cœur, sans aucun bénéfice pour leur esprit. Je ne sache point que la peinture de *Cacus*, des *Harpies*, ou de *Poliphème*, qui broie entre ses dents des membres palpitans et des chairs encore vivantes, ait jamais fait douter de l'humanité d'Homère et de Virgile, ni qu'il en soit résulté un grand préjudice pour leur talent.

On dit que M. de Stendhal va répondre à M. Auger; c'est une bonne fortune littéraire. La *Muse française* ne restera pas tranquille spectatrice de l'important débat qui occupe maintenant tous les esprits éclairés. Des plumes plus exercées que la mienne se chargeront, dans la prochaine livraison, de soumettre à

460 M. Auger quelques réflexions sur ce qu'il a dit, et principalement sur ce qu'il n'a pas dit. Au reste, il reconnaîtra, je l'espère, que nous sommes bien près de nous entendre, quand nous nous écoutons, et que si nous partons de points différens, nous tendons
465 tous au même but. Ces discussions, lorsqu'elles sont franches et polies, doivent être regardées comme le triomphe et la vie des *Lettres*. Elles amènent les gens du monde à prendre du goût, une opinion, et peut-être à prendre parti pour des intérêts littéraires, en
470 même temps qu'elles arrivent, par la controverse, à la conquête de cette vérité sans laquelle il n'y a point d'art. Dans la situation particulière où se trouve la littérature en France, il est même très utile que les corps académiques opposent une digue puissante au
475 système d'innovation aventureuse de quelques-uns de nos jeunes poètes; pourvu que les lisières ne soient pas des chaînes, et qu'il y ait de la paternité dans les corrections. Je crois, pour bien faire, qu'il faut que le *Pégase* du XIX^e siècle soit monté par deux cavaliers,
480 dont l'un tienne une bride et l'autre porte des éperons : de cette manière, il ne pourra ni s'emporter ni s'arrêter.

Quant aux genres *classique* et *romantique*, comme l'entendent les *prosaïques* qui n'y entendent rien, l'un
485 est mort et enterré avant que nous ne soyons nés, l'autre n'existe pas, et ne peut pas exister. La querelle qu'on a suscitée à ce sujet est donc toute fantastique; c'est une guerre de cadavre à fantôme : il n'y aura personne de tué.]

DOUZIÈME LIVRAISON

(JUN 1824.)



POÉSIE

A LORD BYRON

FRAGMENT D'UN CHANT ÉLÉGIAQUE

Toi que déjà nos chants vont chercher dans les cieus,
Toi que la Grèce en deuil ajoute à tous ses dieux,
Astre sitôt perdu, dont la trace enflammée
Ne laisse pas au monde une vaine fumée,
5 Byron, mon luth plaintif te doit un chant d'adieux.

Il est beau de mourir pour une cause sainte,
De tomber plein de vie en la funèbre enceinte,
Au lieu de n'y traîner que des restes éteints.
Aux fêtes de la vie imprudent qui s'enivre,
10 Sans porter au cercueil l'ivresse des festins!
On peut toujours mourir dès qu'un nom doit survivre,
Alors qu'il doit grandir avec de grands destins.

Bien jeune pour la mort, déjà vieux pour la gloire,
Sûr de renaître dans l'histoire,

*Chants Hellènes : Byron, Ipsara, Paris, Ladvocat, 1824,
in-8°.*

5 Byron, daigne inspirer ces funèbres adieux

15 Byron, au sort jaloux tu cèdes sans effroi ;
Après de longs débats, c'est la seule victoire
Qu'on l'ait vu remporter sur toi.

Que dis-je ! il lui tardait de proclamer tes titres :
Il sait qu'à nos respects il faut un souvenir ;
20 Que la gloire, ici-bas, n'a que deux grands arbitres,
Qui sont la mort et l'avenir.
Aux hommages du monde il livre ta poussière ;
Et tous ceux qui naguère ont blasphémé tes droits,
Te saluant grand homme, endormi sous la pierre,
25 T'ouvrent avec respect le sépulcre des rois.

Mais de ces rois obscurs tu tromperas l'attente ;
Chargés d'un long oubli sous leur funèbre tente,
Eux qui t'auraient proscrit, osaient-ils espérer
Qu'unie à leurs débris, ta poussière éclatante,
30 D'un reflet de sa gloire irait les décorer ?
Non, jusqu'à leur néant tu ne veux pas descendre ;
A ceux qui t'ont aimé tu réserves ta cendre,
Et tu veux un asile où l'on aille pleurer.

Je t'ai pleuré vivant... aujourd'hui je te chante.
35 Quand le sort t'affranchit des terrestres douleurs,
Ce n'est pas moi, Byron, qui t'offrirai des pleurs ;
Et s'il est sur ma lyre une corde touchante,
Je la réserve à tes malheurs.

23 ont méconnu — 26-31 *Substitue six vers nouveaux :*

Mais toi qui, retiré dans ton âme profonde,
D'un rang presque royal répudiais l'orgueil,
Qui, fuyant l'embarras des vanités du monde,
Savais tout le néant des pompes du cercueil,
Parmi tant de grandeurs tu ne veux pas descendre,
Près du toit paternel ton ombre veut errer.

33 Il te faut un asile

Tu ne respirais pas librement sur la terre :

- 40 Et comme le grand aigle, au haut des cieux monté,
Va chercher l'air brûlant qui nourrit le tonnerre,
Le souffle impatient de ton cœur solitaire
Aspirait l'immortalité.

Et le monde eût voulu que ton âme asservie

- 45 Se courbât humblement sous la commune vie,
Que, voyageur d'un jour, sur ce vaste univers,
Tu suivisses ta route en ce siècle pervers,
Sans proclamer ton nom, sans offenser l'envie,
Et sans blesser la foule en secouant tes fers!

- 50 Ah! tu n'étais pas fait pour marcher avec elle,
Pour te laisser conduire à la chaîne attaché :
Non, trop de feu céleste avait été caché
Sous ton enveloppe mortelle.

Quand la poudre enfermée en un frêle roseau

- 55 Prend la vie et s'élance en nos fêtes brillantes,
Jetant de tous côtés ses flammes pétillantes,
Courant, se déployant en gerbes, en réseau,
Des cris de peur joyeux à ses éclats répondent ;
Les groupes éperdus se brisent, se confondent ;
60 Car le tuyau qui siffle et serpente, enflammé,
Menace en effleurant, brûle ce qu'il caresse,
Se roule sous nos pieds, jusqu'à nous se redresse,
Trouble un jeune quadrille à la danse animé,
Et répand un effroi dont le cœur est charmé.
- 65 Tel au milieu de nous tu déployais tes ailes,
Tel, d'un feu dévorant et subtil tour à tour,
Ton vol faisait jaillir les vives étincelles ;
Et les vulgaires yeux étaient blessés par elles ;
Car il en est, hélas ! qui se ferment au jour.

39 *Intercala dix-huit vers nouveaux.* — 44 d'une âme asservie — 45 Te courbant humblement — 46 *Vers supprimé.* — 51 Puis, te laisser

- 70 De ce monde stérile accusant l'indigence,
 Impatient du dieu qui vivait dans ton sein,
 Réalisant pour nous ce fabuleux larcin
 Que poursuit d'un vautour l'éternelle vengeance,
 Tu courais, tu fuyais, tu demandais aux vents
 75 De soulever le poids de ta vie inquiète;
 Du dieu qui t'emportait magnifique interprète,
 Sur les monts, sur les flots, ou les sables mouvans,
 Comme on cherche un abri, tu cherchais la tempête;
 Et le temps et la mort n'avaient pas de retraite
 80 Etrangère à tes pas vivans.

- Eh quoi! dans ces belles vallées
 Où l'oranger rougit son fruit suave et mûr,
 Où les femmes, le soir, se promènent voilées,
 Où le Guadalquivir, sous des cieux tout d'azur,
 85 A ses bords parfumés verse un flot lent et pur,
 Quoi! tes peines jamais n'ont été consolées!...

- Soit qu'agitant la rame, aux chants du gondolier,
 Ta voix priât d'amour la fille de Venise,
 Soit qu'une belle esclave, aux rives du Céphise,
 90 T'enseignât, rougissante, un seuil hospitalier,
 Ou qu'aux pieds de la tour qui se penche sur Pise
 Jetant son ombre au loin comme un grand peuplier,
 Une jeune Toscane à tes côtés assise,
 T'apprit de ces secrets qu'on ne peut oublier,
 95 Heureux d'un mot charmant et d'une main pressée,
 D'un humide regard qui se pose sur nous,
 D'une voix caressante, et soudain oppressée,
 N'as-tu jamais senti que vivre était bien doux?...

82 Où l'oranger suspend — 88 Ta nacelle égarât la fille —
 90 T'offrit, en rougissant, un seuil — 96 qui se lève sur
 nous

100 Oui, le cœur du poète a des bonheurs intimes;
 Et tu les as goûtés, et ce sont là tes crimes.
 On dit que ton sourire a donné le trépas;
 Et l'on t'accuse au nom de tes belles victimes,
 Qui pourtant ne t'accusaient pas.

105 Le poète est semblable à ces lampes ardentes
 Dont l'albâtre adoucit l'éclat trop radieux :
 Pourquoi vous y brûler, papillons gracieux ?
 Vous toutes, de Lara rêveuses confidentes,
 Fallait-il exiger, Sémélés imprudentes,
 Que le dieu tout entier se montrât à vos yeux !

110 Et vous, qui de son nom êtes encor parée *,
 Toi surtout qu'il a tant pleurée **,
 Enfant, qui pleureras un jour,
 Oh! ne l'accusez plus... toute cendre est sacrée,
 Et tout pardon se doit aux faiblesses d'amour.

115 Le monde entier t'absout, défenseur de la Grèce;
 La sainte humanité te proclame innocent :
 Déjà mouraient, au loin, ses longs cris de détresse;
 Ta lyre y répondit avec un noble accent;
 Et tu lui prodiguas tes trésors et ton sang.

120 Les rois qu'elle appelait ne voulaient pas l'entendre,
 Et le joug retombait sur ses fils expirans;
 Toi qui n'étais pas roi, tu courus la défendre,
 Et la Grèce, ô Byron, t'accueillit dans ses rangs
 Comme un de ses héros ranimé de sa cendre.

* Lady Byron (M. F.).

** Ada, sa fille (M. F.).

104-105 L'homme aux chants inspirés a des ailes ardentes |
 Dont il voile aux mortels l'éclat — 106 *Vers supprimé.* —
 107 Vous, du sombre Lara — 116 La Grèce avec transport te
 proclame — 118 Ta voix y répondit — 122 les défendre

125 Tyrtée et Périclès sont fiers de t'acquérir;
Des bords où tu naquis abjure la mémoire!
Ta patrie est aux lieux qui consacrent ta gloire;
La Grèce est ta patrie, elle t'a vu mourir.

.....
.....

ALEX. GUIRAUD.

129 *Ajoute vingt-cinq vers.*

L'ATTENTE

ÉLÉGIE

Hier, en me quittant, il me disait : Demain !
Il n'a point paru ce matin ;
Et moi je l'attendais, solitaire et parée
De ce collier de fleurs qu'il posa sur mon sein.
5 L'encens qui plaît à Cythérée,
Le parfum de la rose embaumait mon séjour.
Un mystérieux demi-jour
Glissait sous la moire azurée
Des rideaux au double contour,
10 Réunis et fermés par les mains de l'amour.
Devant l'image enchanteresse
Qui me rend sa présence et fut son premier don,
Assise, je laissais dans un mol abandon
Errer de mes pensers la rêveuse paresse.
15 Tous ces billets chéris, garans de sa tendresse,
Des sentimens du cœur interprètes si doux,
Reposaient entr'ouverts, épars sur mes genoux
Tremblans d'une inquiète ivresse.
Je ne les lisais pas ; mais en pensant à lui
20 J'abaissais sur leurs traits des yeux pleins de ma flamme,
Et ces mots séducteurs dont il trompa mon âme,
Comme autrefois encor m'occupaient aujourd'hui ;

Dialogues, contes et poésies, Paris, Trouvé, 1824, 2 vol.
in-16.

15 Et ces billets

- Je me les rappelais, j'aimais à les redire.
 O de nos sens troublés quel est donc le délire !
 25 Oui, tout bas à moi-même, oui, je les redisais
 Ses vœux pour mon bonheur, que le volage oublie,
 Et ses mille sermens de n'être qu'à Zélie.
 Doux mensonge, tu m'abusais !
 Tu charmais les ennuis d'une attente cruelle ;
 30 Tu réalisais mes désirs ;
 Tu me rendais tous les plaisirs
 Que me dérobaient l'infidèle !
- Je restais seule ; et l'heure avait sonné trois fois.
 La porte, accoutumée à tourner sous les doigts
 35 De l'ami qu'appelait ma tendresse inquiète,
 Tristement sur ses gonds immobile et muette,
 Attachait mes regards et ne les lassait pas.
 Timide et résignée (amour le sait, hélas !),
 « Sans quelque obstacle que j'ignore
 40 » Il serait à mes pieds, je serais dans ses bras »,
 Me disais-je, « attendons encore. »
 Je lui créais des soins, des devoirs, des liens ;
 Je m'accusais d'impatience ;
 Je repoussais ma défiance,
 45 Comme un tort plus grand que les siens.
 Tantôt sur le parquet sonore
 Multipliant mes pas, au hasard enlacés,
 Tantôt inanimée, et les regards fixés
 Sur cette porte que j'implore,
 50 J'attends, je crains, j'espère, et mon espoir est vain.
 Il ne reparait pas. M'aurait-il oubliée ?
 Non, non, je le verrai, mon cœur en est certain.
 Hier, en me quittant triste et de pleurs noyée,
 N'a-t-il pas répété : Demain !
 55 Sa bouche sur ma bouche et sa main sur ma main,

N'ont-elles pas encor garanti ses promesses ?
Ah ! j'en crois son amour, ses sermens, ses caresses.

Il viendra. Cependant je vois tomber le jour ;

Le temps emporte sur son aile

60 L'espoir de mes plaisirs envolé sans retour ;

Je reste seule. O dieux ! n'aurait-il plus d'amour ?

Et moi, ne serais-je plus belle ?

BRIFAUT.

SUR LA MORT DE BYRON

(Fragment d'un poème qui va être publié.)

Son génie était las des gloires de la lyre,
Et déjà dédaignant cet impuissant délire,
Quittant le luth divin qu'il vouait à l'enfer,
Sa main impatiente avait saisi le fer.
5 Deux couronnes sont tout dans les fastes du monde :
Orné de la première, il voulait la seconde;
Il allait la chercher au pays du laurier,
Et le poète en lui faisait place au guerrier.
Il tombe au premier pas, mais ce pas est immense;
10 Heureux celui qui tombe aussitôt qu'il commence!
Heureux celui qui meurt et qui ferme des yeux
Tout éblouis encor de rêves glorieux !
Il n'a pas vu des siens la perte ou la défaite ;
Il rend au milieu d'eux une âme satisfaite ;
15 Et s'exhalant en paix dans son dernier adieu,
Le feu qui l'anima retourne au sein de Dieu.
A l'éternel foyer Dieu rappelle ton âme ;
Tu le sais à présent d'où venait cette flamme
Qui, prenant dans ton cœur un essor trop puissant,
20 A dévoré ton corps et brûlé tout ton sang.

.

Peut-être, parvenue à l'âge des douleurs,
Vierge encore au berceau, née entre deux malheurs,

Vigny n'a ni publié le poème, ni réimprimé ce fragment.

Connaissant tout son père et fuyant sa famille,
 Devant ce cœur brisé viendra tomber sa fille * ;
 25 Et quand le luth muet et le fer paternel
 Auront reçu les pleurs de son deuil éternel,
 Sa voix douce, évoquant une mémoire amère,
 Y chantera l'adieu qu'il chanta pour sa mère.

.

Poète-conquérant, adieu pour cette vie !
 30 Je regarde ta mort et je te porte envie ;
 Car tu meurs à cet âge où le cœur, jeune encor,
 De ses illusions conserve le trésor.
 Tel, aux yeux du marin, le soleil des tropiques
 Se plonge tout ardent sous les flots pacifiques,
 35 Et, sans pâlir, descend à son nouveau séjour
 Aussi fort qu'il était dans le milieu du jour.

Le Comte ALFRED DE VIGNY.

* Ada, cette jeune enfant dont il a parlé dans l'Élégie intitulée *Adieu*, et dans *Child-Harold* (M. F.).

PLAINTE DE LA JEUNE EMMA

Parce que je suis jeune et vive,
On me croit légère. — Oh ! non pas !
Je chante?... écoutez bien : une note plaintive
Accompagne le rire et s'y mêle tout bas.

5 C'est que j'ai rencontré des regards dont la flamme
Semble avec mes regards ou briller ou mourir,
Et cette âme, sœur de mon âme,
Hélas ! que j'attendais pour aimer et souffrir...

10 Ta bouche, ô mon ami, trop timide ou trop fière,
N'a trahi qu'à moitié le secret de tes vœux ;
Moi, je t'appartiens tout entière :
Pour te voir seulement je chéris la lumière,
Et chaque nuit un songe achève tes aveux.

15 Aussi, pleine de trouble, et d'ivresse, et d'alarmes,
J'ai fui de tes yeux noirs la brûlante douceur ;
Loin de toi, contre toi j'ai cru trouver des armes ;
Mes pas du bois natal ont cherché l'épaisseur ;
La biche y vient à moi se sauver du chasseur ;...
20 Tout ce qui me charmait n'a plus rien de ses charmes,
Et même sans joie et sans larmes
J'ai revu ma mère et ma sœur.

Ma mère, ma sœur, mes compagnes,
Vieux château, tout peuplé de souvenirs si doux,
Verts sentiers, mon beau lac, mes forêts, mes montagnes,
25 C'est moi, c'est votre Emma; la reconnaissez-vous ?

Et vous, mes églantiers, dont ma rieuse enfance
Dépouillait les rameaux enfans,
Oserez-vous reflleurir blancs
Comme aux jours de mon innocence ?...

30 Je souffre, on ne me comprend pas;
On s'étonne, on me dit que je suis jeune et vive,
Qu'il faut rire et chanter. — Je vais chanter, hélas !
Pourvu qu'une note plaintive
Accompagne le rire et s'y mêle tout bas !

EMILE DESCHAMPS.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DEPARTMENT OF THE HISTORY OF ARTS
AND ARCHITECTURE
1100 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILLINOIS 60637

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DEPARTMENT OF THE HISTORY OF ARTS
AND ARCHITECTURE
1100 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILLINOIS 60637

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DEPARTMENT OF THE HISTORY OF ARTS
AND ARCHITECTURE
1100 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILLINOIS 60637

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DEPARTMENT OF THE HISTORY OF ARTS
AND ARCHITECTURE
1100 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILLINOIS 60637

LITTÉRATURE

SUR GEORGES GORDON

LORD BYRON

[Ce n'est pas sans quelque effroi que nous avons accepté la tâche honorable, mais pénible, de rendre ici un public hommage à la mémoire de lord Byron. Nous nous serions même refusé à être en cette circonstance solennelle l'interprète des regrets de la *Muse française*, si nous n'avions pensé que cette gloire n'est pas de celles qui ont besoin d'un éloquent panégyriste et d'un illustre défenseur. Nous sommes d'ailleurs convaincu qu'à une pareille *oraison*

Une partie de cet article (78-271) reproduite dans les *Annales Romantiques* de 1827-1828, sous le titre : « Sur Lord Byron et ses rapports avec la littérature moderne. » — *Littérature et philosophie mêlées*, Paris, Renduel, 1834, in-8°, t. II, p. 61 : « Sur Lord Byron. A propos de sa mort. »

1-16 *Substitue* : Nous sommes en juin 1824. Lord Byron vient de mourir. On nous demande notre pensée sur lord Byron, et sur lord Byron mort. Qu'importe notre pensée ? A quoi bon l'écrire, à moins qu'on ne suppose qu'il est impossible à qui que ce soit de ne pas dire quelques paroles dignes d'être recueillies en présence d'un aussi grand poète et d'un aussi grand événement.

10 *funèbre*, on écoute moins le sens des paroles que l'accent dont on les prononce; et pourvu qu'à défaut des grâces du langage, il y ait dans ce que nous allons dire quelque chose de ce que nous éprouvons, notre but nous semblera rempli. Enfin, nous espé-

15 rons que le sujet lui-même communiquera à notre voix un peu de son importance et de son intérêt.] A en croire les ingénieuses fables de l'Orient, une larme devient perle en tombant dans la mer.

Dans l'existence particulière que nous a faite le

20 goût des lettres, dans la région paisible où nous a placé l'amour de l'indépendance et de la poésie, la mort de Byron a dû nous frapper en quelque sorte comme une calamité domestique. Elle a été pour nous un de ces malheurs qui touchent de près.

25 L'homme qui a dévoué ses jours au culte des muses, sent le cercle de sa vie physique se resserrer autour de lui, en même temps que la sphère de son existence intellectuelle s'agrandit. Un petit nombre d'êtres chers occupent les tendresses de son cœur, tandis que tous

30 les poètes, morts et contemporains, étrangers et compatriotes, s'emparent des affections de son âme. La nature lui avait donné une famille, la poésie lui en crée une seconde. Ses sympathies, que si peu d'êtres éveillent auprès de lui, s'en vont chercher, à travers le

35 tourbillon des relations sociales, au delà des temps, au delà des espaces, quelques hommes qu'il comprend, et dont il se sent digne d'être compris. Tandis que, dans la rotation monotone des habitudes et des affaires, la foule des indifférens le froisse et le heurte

40 sans émouvoir son attention, il s'établit, entre lui et

ces hommes épars que son penchant a choisis, d'intimes rapports et des communications, pour ainsi dire, électriques. Une douce communauté de pensées l'attache, comme un lien invisible et indissoluble, à
45 ces êtres d'élite, isolés dans leur monde, ainsi qu'il l'est dans le sien; de sorte que, lorsque par hasard il vient à rencontrer l'un d'entre eux, un regard leur suffit pour se révéler l'un à l'autre; une parole, pour pénétrer mutuellement le fond de leurs âmes et en
50 reconnaître l'équilibre; et au bout de quelques instans, ces deux étrangers sont ensemble comme deux frères nourris du même lait, comme deux amis éprouvés par la même infortune.

Qu'il nous soit permis de le dire, et, s'il le faut, de
55 nous en glorifier; une sympathie, du genre de celle que nous venons d'expliquer, nous entraînait vers Byron. Ce n'était pas certainement l'attrait que le génie inspire au génie; c'était du moins un sentiment sincère d'admiration, d'enthousiasme et de reconnais-
60 sance; car on doit de la reconnaissance aux hommes dont les chants et les actions font battre noblement le cœur. Quand on nous a annoncé la mort de ce poète, il nous a semblé qu'on nous enlevait une part de notre avenir. Nous n'avons renoncé qu'avec amer-
65 tume à jamais nouer avec Byron une de ces poétiques amitiés qu'il nous est si doux et si glorieux d'entretenir avec la plupart des principaux esprits de notre époque; et nous lui avons adressé ce beau vers dont un poète de son école saluait l'ombre généreuse
70 d'André Chénier :

Adieu donc, jeune ami que je n'ai pas connu !

Puisque nous venons de laisser échapper un mot sur l'école particulière de lord Byron, il ne sera peut-être pas hors de propos d'examiner ici quelle place
75 elle occupe dans l'ensemble de la littérature actuelle, que l'on attaque comme si elle pouvait être vaincue, que l'on calomnie comme si elle pouvait être condamnée. Des esprits faux, habiles à déplacer toutes les questions, cherchent à accréditer parmi nous une
80 erreur bien singulière. Ils ont imaginé que la société présente était exprimée en France par deux littératures absolument opposées; c'était dire que le même arbre portait naturellement à la fois deux fruits d'espèce contraire, que la même cause produisait simulta-
85 nément deux effets incompatibles; mais ces ennemis des innovations ne se sont pas même aperçus qu'ils créaient là une logique toute nouvelle. Ils continuent chaque jour de traiter la littérature qu'ils nomment *classique*, comme si elle vivait encore, et
90 celle qu'ils appellent *romantique*, comme si elle allait périr. Ces doctes rhéteurs, qui vont proposant sans cesse de changer ce qui existe contre ce qui a existé, nous rappellent involontairement le Roland fou de l'Arioste qui prie gravement un passant d'accepter
95 une jument morte en échange d'un cheval vivant. Roland, il est vrai, convient *que sa jument est morte*, tout en ajoutant *que c'est là son seul défaut*; mais les Rolands du prétendu *genre classique* ne sont pas encore à cette hauteur, en fait de jugement ou de bonne
100 foi. Il faut donc leur arracher ce qu'ils ne veulent pas accorder, et leur déclarer qu'il n'existe aujourd'hui qu'une littérature, comme il n'existe qu'une société;

que les littératures antérieures, tout en laissant des monumens immortels, ont dû disparaître, et ont disparu avec les générations dont elles ont exprimé les habitudes sociales et les émotions politiques. Le génie de notre époque peut être aussi beau que celui des époques les plus illustres, il ne peut être le même; et il ne dépend pas plus des écrivains contemporains de ressusciter une littérature* passée, qu'il ne dépend du jardinier de faire reverdir les feuilles de l'automne sur les rameaux du printemps.

Qu'on ne s'y trompe pas : c'est en vain surtout qu'un petit nombre de petits esprits essaient de ramener les idées générales vers le désolant système littéraire du dernier siècle. Ce terrain, naturellement aride, est depuis long-temps desséché. D'ailleurs on ne recommence pas les madrigaux de Dorat après les guillotines de Robespierre, et ce n'est pas au siècle de Buonaparte qu'on peut continuer Voltaire. La littérature *réelle* de notre âge, celle dont les auteurs sont proscrits à la façon d'Aristide; celle qui, répudiée par toutes les plumes, est adoptée par toutes les lyres; celle qui, malgré une *persécution* vaste et calculée, voit tous les talens éclore dans sa sphère orageuse, comme ces fleurs qui ne croissent qu'en des lieux battus des vents; celle enfin qui, réprouvée par ceux

* Il ne faut pas perdre de vue en lisant ceci que par les mots *littérature d'un siècle* on doit entendre non-seulement l'ensemble des ouvrages produits durant ce *siècle*, mais encore l'ordre général d'idées et de sentimens qui (le plus souvent à l'insu des auteurs mêmes) a présidé à leur composition (M. F.).

qui décident sans méditer, est défendue par ceux
 qui pensent avec leur âme, jugent avec leur esprit et
 130 sentent avec leur cœur; cette littérature n'a point
 l'allure molle et effrontée de la muse qui chanta le
 cardinal Dubois, flatta la Pompadour et outragea notre
 Jeanne d'Arc; elle n'interroge ni le creuset de l'athée,
 ni le scalpel du matérialiste; elle n'emprunte pas au
 135 sceptique cette balance de plomb dont l'intérêt seul
 rompt l'équilibre; elle n'enfante pas dans les orgies
 des chants pour les massacres; elle ne connaît ni
 l'adulation, ni l'injure; elle ne prête point de séduc-
 tions au mensonge; elle n'enlève point leur charme
 140 aux illusions; étrangère à tout ce qui n'est pas son but
 véritable, elle puise la poésie aux sources de la vérité;
 son imagination se féconde par la croyance; elle suit
 les progrès du temps, mais d'un pas grave et mesuré;
 son caractère est sérieux, sa voix est mélodieuse et so-
 145 nore; elle est, en un mot, ce que doit être la com-
 mune pensée d'une grande nation après de grandes
 calamités, triste, fière et religieuse. Quand il le faut,
 elle n'hésite pas à se mêler aux discordes publiques
 pour les juger ou pour les apaiser; car nous ne
 150 sommes plus au temps des chansons bucoliques, et
 ce n'est pas la muse du dix-neuvième siècle qui peut
 dire :

Non me agitant populi fasces, aut purpura regum.

Cette littérature cependant, comme toutes les
 155 choses de l'humanité, présente, dans son unité même,
 son côté sombre et son côté consolant. Deux écoles se
 sont formées dans son sein, qui représentent la
 double situation où nos malheurs politiques ont res-
 pectivement laissé les esprits : la résignation et le

160 désespoir. Toutes deux reconnaissent ce qu'un *philosophisme* moqueur avait nié, l'éternité de Dieu, l'âme immortelle, les vérités primordiales et les vérités révélées; mais celle-ci pour adorer, celle-là pour maudire. L'une voit tout du haut du ciel; l'autre, du fond
165 de l'enfer. La première place au berceau de l'homme un ange qu'il retrouve encore assis au chevet de son lit de mort; l'autre environne ses pas de démons, de fantômes et d'apparitions sinistres. La première lui dit de se confier, parce qu'il n'est jamais seul; la se-
170 conde l'effraie en l'isolant sans cesse. Toutes deux possèdent également l'art d'esquisser des scènes gracieuses et de crayonner des figures terribles; mais la première, attentive à ne jamais briser le cœur, donne encore aux plus sombres tableaux je ne sais quel re-
175 flet divin; la seconde, toujours soigneuse d'attrister, répand sur les images les plus riantes comme une lueur infernale. L'une enfin ressemble à Emmanuel, doux et fort, parcourant son royaume sur un char de foudre et de lumière; l'autre est ce superbe Satan*,
180 qui entraîna tant d'étoiles dans sa chute lorsqu'il fut précipité du ciel. Ces deux écoles *jumelles*, fondées sur la même base, et nées, pour ainsi dire, au même berceau, nous paraissent spécialement représentées dans la littérature européenne par deux il-
185 lustres génies [(dont le premier est, il est vrai, supérieur au second autant par sa propre élévation que

* Ce n'est ici qu'un simple rapport, qui ne saurait justifier le titre d'*Ecole satanique* sous lequel un homme de talent a désigné l'école de lord Byron (M. F.).

par la hauteur de sa morale)] : Châteaubriand et Byron.

Au sortir de nos prodigieuses révolutions, deux
 190 ordres politiques luttèrent sur le même sol : une
 vieille société achevait de s'écrouler ; une société nou-
 velle commençait à s'élever. Ici des ruines, là des
 ébauches. Lord Byron, dans ses lamentations fu-
 nèbres, a exprimé les dernières convulsions de la so-
 195 ciété expirante ; M. de Châteaubriand, avec ses ins-
 pirations sublimes, a satisfait aux premiers besoins
 de la société ranimée. La voix de l'un est comme
 l'adieu du Cygne à l'heure de la mort ; la voix de
 l'autre est pareille au chant du Phénix renaissant de
 200 sa cendre.

Par la tristesse de son génie, par l'orgueil de son
 caractère, par les tempêtes de sa vie, lord Byron est le
 type du genre de poésie dont il a été l'interprète.
 Tous ses ouvrages sont profondément marqués du
 205 sceau de son individualité. C'est toujours une figure
 sombre et hautaine que le lecteur voit passer dans
 chaque poëme comme à travers un crêpe de deuil.
 Sujet quelquefois, comme tous les penseurs profonds,
 au vague et à l'obscurité, il a des paroles qui sondent
 210 toute une âme, des soupirs qui racontent toute une
 existence. Il semble que son cœur s'entr'ouvre à chaque
 pensée qui en jaillit, comme un volcan qui vomit des
 éclairs. Les douleurs, les joies, les passions n'ont
 point pour lui de mystères, et s'il ne fait voir les ob-
 215 jets terrestres qu'à travers un voile, il montre à nu les
 régions idéales. On peut lui reprocher de négliger

absolument l'ordonnance de ses plans; défaut grave, car un poëme qui manque de plan, est un édifice sans charpente ou un tableau sans perspective. Il
 220 pousse également trop loin le lyrique dédain des transitions, et l'on désirerait parfois que ce peintre si fidèle des émotions intérieures, jetât sur les descriptions physiques des clartés moins fantastiques et des teintes moins vaporeuses. Son génie ressemble trop
 225 souvent à un promeneur sans but qui rêve en marchant, et qui, absorbé dans une intuition profonde, ne rapporte qu'une image confuse des lieux qu'il a parcourus. Quoi qu'il en soit, dans ses moins louables productions, cette capricieuse imagination s'élève à
 230 des hauteurs où l'on ne parvient pas sans des ailes. L'aigle a beau fixer ses yeux sur la terre, il n'en conserve pas moins le regard sublime dont la portée s'étend jusqu'au soleil *. On a prétendu que l'auteur

a * Dans un moment où l'Europe entière rend un éclatant hommage au génie de lord Byron, avoué grand homme depuis qu'il est mort, le lecteur sera curieux de relire ici quelques phrases de l'article *remarquable* dont la *revue d'Edimbourg*,
 e journal accrédité, salua l'illustre poëte à son début. C'est d'ailleurs sur ce ton que certains journaux nous entretiennent chaque matin ou chaque soir des premiers talens de notre époque.

j « La poésie de notre jeune lord est de cette classe que *ni les dieux ni les hommes ne tolèrent*, [comme dit Horace;] ses inspirations sont si [constamment] *plates* qu'on pourrait *les comparer à une eau stagnante*. Comme *pour s'excuser*, le noble auteur ne cesse de rappeler qu'il est *mineur*... Peut-être veut-il

217 l'ordonnance de ses poëmes — 218 qui manque d'ordonnance — 228-229 même dans ses moins belles œuvres

l le noble lord

de *Don Juan* appartenait par un côté de son esprit à
235 l'école de l'auteur de *Candide*. Erreur! Il y a une

o nous dire : « Voyez comme un *mineur* écrit! » Mais hélas!
o nous nous rappelons tous la poésie de Cowley à dix ans, et
celle de Pope à douze. Loin d'apprendre avec surprise que de
mauvais vers ont été écrits par un écolier au sortir du collège,
nous croyons la chose très commune, et *sur dix écoliers, neuf*
peuvent en faire autant et mieux que lord Byron.

t » Dans le fait, cette seule considération (celle du rang de
l'auteur) nous fait donner une place à lord Byron dans notre
journal, *outré notre désir de lui conseiller d'abandonner la*
poésie pour mieux employer ses talens.

7 » Dans cette intention, nous lui dirons que la rime et le
7 nombre des pieds, quand ce nombre serait toujours régulier,
ne constituent pas toute la poésie. Nous voudrions lui persua-
der qu'*un peu d'esprit et d'imagination sont indispensables*, et
que pour être lu un poëme a besoin aujourd'hui *de quelque*
pensée ou nouvelle ou exprimée de façon à paraître telle.

ee » Lord Byron *devrait aussi prendre garde de tenter ce que*
de grands poètes ont tenté avant lui, car les comparaisons ne
sont nullement agréables, *comme il a pu l'apprendre de son*
maitre d'écriture...

jj y connaissons si peu que nous risquerions de critiquer du
Macpherson tout pur en voulant exprimer notre opinion sur
les *rapsodies* de ce nouvel imitateur... Tout ce que nous pou-
vons dire, c'est qu'elles ressemblent à du Macpherson, et nous
sommes sûrs qu'elles sont *tout aussi stupides et ennuyeuses*
oo que celles de notre compatriote...

» Une grande partie du volume est consacrée à immorta-
liser les occupations de l'auteur pendant son éducation : nous
sommes fâchés de donner une *mauvaise idée de la psalmodie*
du collège par la citation de ces stances attiques : (*suit la cita-*
tt *tion*)...

» Mais, quelque jugement qu'on puisse prononcer sur les
poèmes du noble mineur, il nous semble que nous devons les

uu sur les poésies

étrange différence entre le rire de Byron et le rire de Voltaire : Voltaire n'avait pas souffert.

Ce serait ici le moment de dire quelque chose de la vie si tourmentée du noble poète; mais, dans l'incertitude où nous sommes sur les causes réelles des malheurs domestiques qui avaient aigri son caractère, nous aimons mieux nous taire, de peur que notre plume ne s'égaré malgré nous. Ne connaissant lord Byron que d'après ses poèmes, il nous est doux de lui
240
245 supposer une vie selon son âme et son génie. Comme tous les hommes supérieurs, il a certainement été en proie à la calomnie. Nous n'attribuons qu'à elle les bruits injurieux qui ont si long-temps accompagné

prendre comme nous les trouvons *et nous en contenter*; car ce sont *les derniers* que nous recevrons de lui... Qu'il réussisse
277 ou non, il est très peu probable qu'il condescende de nouveau à devenir auteur. Prenons donc ce qui nous est offert et soyons reconnaissans. De quel droit *ferions-nous les délicats*, pauvres diables que nous sommes! c'est trop d'honneur pour nous de tant recevoir d'un homme du rang de ce lord...
eee Soyons reconnaissans, nous le répétons; et ajoutons avec le bon Sancho : Que Dieu bénisse celui qui nous donne! *ne regardons pas le cheval à la bouche quand il ne coûte rien.* »

Lord Byron daigna se venger de ce misérable fatras de lieux communs, thème perpétuel que la médiocrité envieuse re-
ijj produit sans cesse contre le génie. Les auteurs de la *Revue d'Edimbourg* furent contraints de reconnaître son talent sous les coups de son fouet satirique. L'exemple paraît bon à suivre. Nous avouons cependant que nous eussions mieux aimé voir lord Byron garder à leur égard le silence du mé-
ooo pris. Si ce n'eût été le conseil de son intérêt, c'eût été du moins celui de sa dignité (M. F.).

236 Il y a une différence profonde

ry ce sont les dernières

l'illustre nom du poëte. D'ailleurs, celle que ses torts
250 ont offensée, les a sans doute oubliés la première en
présence de sa mort; nous espérons qu'elle lui a par-
donné : car nous sommes de ceux qui ne pensent pas
que la haine et la vengeance aient quelque chose à
graver sur la pierre d'un tombeau.

255 Et nous, pardonnons-lui de même ses fautes, ses
erreurs et jusqu'aux ouvrages où il a paru descendre
de la double hauteur de son caractère et de son ta-
lent; pardonnons-lui, il est mort si noblement! Il est
si bien tombé! Il semblait là comme un belliqueux
260 représentant de la muse moderne dans la patrie des
muses antiques. Généreux auxiliaire de la gloire, de
la religion et de la liberté, il avait apporté son épée et
sa lyre aux descendans des premiers guerriers et des
premiers poëtes; et déjà le poids de ses lauriers faisait
265 pencher la balance en faveur des malheureux Hel-
lènes. Nous lui devons, nous particulièrement, une re-
connaissance profonde. Il a prouvé à l'Europe que les
poëtes de l'école nouvelle, quoiqu'ils n'adorent plus
les dieux de la Grèce païenne, admirent toujours ses
270 héros, et que s'ils ont déserté l'Olympe, du moins ils
n'ont jamais dit adieu aux Thermopyles.

La mort de Byron a été accueillie dans tout le con-
tinent par les signes d'une douleur universelle. Le
canon des Grecs a long-temps salué ses restes, et un
275 deuil national a consacré la perte de cet étranger
parmi les calamités publiques. Les portes orgueil-
leuses de Westminster se sont ouvertes comme
d'elles-mêmes, afin que la tombe du poëte vînt
honorer le sépulcre des rois. Le dirons-nous? au
280 milieu de ces glorieuses marques de l'affliction géné-
rale, nous avons cherché quel témoignage solennel

d'enthousiasme Paris, cette capitale de l'Europe, rendait à l'ombre héroïque de Byron ; et nous avons vu une marotte qui insultait sa lyre, et des tréteaux qui
285 outrageaient son cercueil*!

VICTOR-M. HUGO.

a * Quelques jours après la nouvelle de la mort de lord Byron, on représentait encore à je ne sais quel théâtre du boulevard, je ne sais quelle facétie de mauvais ton et de mauvais goût, où le noble poète est personnellement mis en scène sous le
e nom ridicule de lord *Trois-Etoiles* (M. F.).

d où ce noble poète

REVUE POÉTIQUE

La *Muse française* devait répondre dans cette livraison au discours de M. Auger, mais elle ne peut que pleurer et chanter Byron. Qui oserait poursuivre une discussion sous des cyprès! Chez les anciens, 5 quand un héros était tombé dans le combat, les deux camps faisaient silence, toutes les armes s'abaissaient, et il y avait une trêve à toutes les colères, afin qu'on traînât le deuil saintement, et qu'on répandît longtemps des larmes et des fleurs sur la tombe immor- 10 telle. Quelquefois seulement de jeunes athlètes, en invoquant le demi-dieu, renouvelaient dans l'enceinte funèbre les jeux guerriers qu'il avait tant aimés, et s'exerçaient à vaincre en figurant ses exploits. Nous pouvons de même aujourd'hui appeler autour de la 15 lyre muette de Byron, les modestes lyres de nos jeunes poètes. C'est là qu'ils doivent venir chercher des leçons et des inspirations, c'est là qu'ils apprendront les secrets de l'harmonie et les mystères du cœur. Ils ne doivent pas craindre de chanter devant l'ombre 20 illustre. Sans doute, du haut de son immortalité, le grand poète s'intéresse encore aux concerts de la vie; il sourit à nos préludes imparfaits, et ne désespère pas de rencontrer quelques émules au milieu de cette génération nouvelle où il trouve tant d'admirateurs. 25 Plusieurs Recueils poétiques ont paru depuis

quelque temps sans que la *Muse française* ait pu encore en entretenir ses lecteurs; elle va profiter de la trêve romantique, pour se mettre au courant, sauf à recommencer plus tard les hostilités; M. Auger et
 30 l'Académie ne perdront rien ou plutôt ne gagneront rien pour attendre.

Resserré dans des bornes assez étroites, je ne pourrai donner que peu d'étendue à l'analyse de ces divers Recueils, dont quelques-uns mériteraient plus d'un
 35 article par leur importance et le talent qu'ils révèlent. Du moins, ma prose n'envahira pas une place qui sera beaucoup mieux occupée par des fragmens de ces poésies nouvelles; car je suis persuadé qu'un des
 40 meilleurs moyens de faire connaître la voix d'un chanteur, c'est de le laisser chanter.

Les Tristes, par M. Belmontet *, appellent d'abord mon attention. Quelques pièces de ce jeune poète, couronnées par l'Académie des Jeux floraux, avaient déjà donné une haute idée de son talent. La publica-
 45 tion de son Recueil est un évènement remarquable pour le peu de personnes qui regardent encore la haute et belle poésie comme quelque chose. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de poètes contemporains qui possèdent à un plus haut degré que M. Belmontet, la noble facture du vers alexandrin, la grâce de l'expression et la fraîcheur du coloris; je n'en
 50 connais point qui aient plus d'âme et de sensibilité. Il semble, en écrivant, avoir eu toujours sous les yeux ce vers de Lemierre :

55 Sois sensible; sans l'âme il n'est point de génie.

* Un volume in-18. Chez Boulland, rue du Battoir, n° 12. Prix : 3 fr. (M. F.).

Voici la fin d'une élogie, ayant pour titre *l'Influence* :
l'auteur vient de parler d'une femme..... adorable,
bien entendu.

Fière d'être Française, idolâtrant la France,
60 Elle a toujours pour elle une illustre espérance :
Elle ne croit jamais à de honteux revers,
La France est dans son cœur reine de l'univers.
La France, beau pays, mais plus belle patrie,
Mère des preux, berceau de la chevalerie,
65 Où la femme, inspirant le génie et l'honneur,
Récompense la gloire en donnant le bonheur.

C'est ainsi qu'elle enflamme, en devenant plus belle,
Mon orgueil pour la France et mon amour pour elle.
Sa vertu grande et fière et ses pensers plus grands
70 Tourmentent mes esprits d'aiguillons dévorans.
Je voudrais m'illustrer par une mort sacrée,
Et du besoin d'un nom mon âme est altérée.
Je ne vois plus la vie et ses molles langueurs,
Je ne vois que la gloire et l'éclat des grands cœurs.
75 Je voudrais sur le temps assurer ma victoire,
Prendre mon vol aux cieus et mon rang dans l'histoire :
La poésie alors appelle mes ardeurs ;
Je veux de l'épopée embrasser les grandeurs.
Tantôt c'est l'ode ardente, ou la tendre élogie,
80 Ou du drame sanglant la tragique énergie ;
Et passant au delà des intérêts humains,
De l'immortalité je prends tous les chemins.

L'Enfant du Château est une pièce d'une couleur
et d'un ton tout différens, mais où l'on retrouve le
85 même charme. Je vais en citer le début, en regrettant
de ne pouvoir la transcrire tout entière :

Où va la jeune fille, aux regards s touchans,
Qui d'un pas matinal se hâte dans les champs ?

Le noir castor, paré de plumes ondoyantes,
 90 En cercle de son front ceint les grâces riantes,
 Et foule des cheveux, naguère tout dorés,
 Mais qu'un naissant ébène a déjà colorés.

.....
 Ses yeux sont rayonnans d'une vive lumière :
 Elle vient du château, volant à la chaumière ;
 95 Et ses regards errans, aux rayons du matin,
 Cherchent le toit de chaume à l'horizon lointain.
 Les neiges de Noël ont voilé la campagne.

 Sa mère, sans parler, sourit et l'accompagne,
 De trahir sa tendresse en secret se défend,
 100 Et semble avec délice admirer son enfant.

.....
 Mais la neige où s'imprime un petit pied sans crainte,
 De leurs pas inégaux au loin garde l'empreinte ;
 Et leur trace apparaît sur les flocons d'argent,
 Des marches du château jusqu'au seuil indigent.

105 La chaumière aux hivers est à demi fermée :
 De son faite blanchi sort un peu de fumée.
 L'enfant, que l'air colore, accourt, frappe deux fois,
 « Ouvrez, dit-elle, ouvrez », et l'on ouvre à sa voix ;
 Une femme courbée, et tenant un rosaire,
 110 A peur de révéler sa profonde misère.....

Une des plus belles pièces du Recueil a pour titre :
Les Trois Corinnes ; elle est dédiée à M^{lle} Delphine
 Gay. On s'aperçoit dans les vers suivans de l'heureuse
 influence d'une telle invocation :

115 Corinne de la France, apprends-nous d'où tu sors :
 L'âme de la thébaine habite ton beau corps.
 Cette âme a voyagé, se voilant de tristesse,
 Et d'Athènes à Rome et de Rome à Lutèce ;
 Et féconde à présent comme un champ rajeuni,
 120 Elle a recommencé comme elle avait fini.

Notre Corinne enfant, prêtresse de la lyre,
 Oh! qu'elle est belle aussi dans son naissant délire!
 Elle a changé de nom, et sa gloire aujourd'hui
 Comme l'astre de Thèbe en France a déjà lui.

- 125 Une grâce enivrante à sa beauté se mêle,
 Et ses chants inspirés sont gracieux comme elle;
 Déjà d'une couronne ornant ses blonds cheveux,
 Son jeune et beau génie a fait plus que nos vœux;
 Déjà c'est un honneur de marcher sur ses traces :
 130 Il sera trois Corinnes, ainsi qu'il fut trois Grâces.

Rivaux de la prêtresse et dans son temple admis,
 Nous tous, l'environnant de nos lauriers amis,
 Nous redirons ses chants sur nos lyres confuses,
 Et nous l'invoquerons : on invoquait les muses.

- 135 On est heureux de savoir qu'un homme qui fait de
 pareils vers est encore très jeune; nous aurons long-
 temps à jouir d'un talent auquel il pourra donner
 toute la perfection *humaine*, en étudiant sans cesse
 les grands modèles pour le style, et la nature et le
 140 cœur humain, pour les images et les sentimens.
 M. Belmontet doit surtout s'appliquer à apporter plus
 de rectitude et de lucidité dans ses compositions. Le
 parti qu'il a pris de les comprendre toutes sous la
 dénomination générale de *Tristes*, n'est pas d'ailleurs
 145 sans inconvéniens. Plusieurs pièces, telles que *la*
Femme, *l'Adolescent*, *la Convalescence*, *le Bel âge*,
 semblent par leurs sujets avoir peu de rapports avec
 un pareil titre, et l'auteur, pour les faire entrer dans
 son système, a été forcé d'outrer, et même quelque-
 150 fois de dénaturer les choses. Il en résulte un peu de
 monotonie dans l'ensemble; c'est un des défauts de
 l'Ecole actuelle, que je puis reprocher sans scrupule

à M. Belmontet, qui en possède en même temps les plus rares qualités. Tel qu'il est, son livre révèle un
 155 beau talent et une belle âme; il touche, il entraîne, il charme..... Ces vilains romantiques n'en font pas d'autres.

Je trouve une nouvelle preuve de cette vérité dans les *Mélanges poétiques* de M. Ulric Guttinguer*. Le
 160 nom de cet auteur est un peu germanique, mais rien n'est plus français que son cœur et son esprit. Ce n'est pas le reproche de monotonie qu'on peut adresser à ce Recueil; on y trouve des poèmes, des fables, des élégies, des romances, des épîtres, etc. On y
 165 trouve surtout une élégance de style, un naturel, une grâce de versification et un parfum de poésie auxquels la *Muse française* aurait dû rendre hommage depuis long-temps. Le jour de la justice est enfin arrivé pour M. Guttinguer; je veux qu'elle soit éclatante, et
 170 pour cela, je vais transcrire ici toute son élégie de *l'Enfant malade* :

Retirez-vous, amis, laissez-moi seul près d'elle;
 Que je presse sa main dans ma main paternelle,
 Sa main sèche et brûlante!..... O l'enfant de mon cœur!
 175 Qui charge ainsi tes yeux d'une épaisse langueur?
 Quel feu court dans ton sang, le trouble, le dévore?
 Hier sur nos gazons tu folâtrais encore,
 Hélas! et te voilà sur le lit des douleurs!
 Lève tes yeux sur moi!..... lève-les, ou je meurs!.....
 180 Tu m'entends donc enfin! je revois ton sourire;
 Mais tu brûles toujours! ton pauvre cœur soupire;
 Pourtant ta voix est calme, et ton regard si doux!
 De ce mal inconnu tu crains peu le courroux;

* 1 vol. grand in-8°, prix 4 fr., chez Boulland, rue du Battoir, n° 12 (M. F.).

Quand dix printemps à peine ont passé sur ta tête,
 185 Tu braves, jeune fleur, le vent de la tempête;
 Tu crois qu'elle réserve et sa grêle et ses traits
 Pour le front élevé du chêne des forêts!.....
 Non, la plus faible plante, au sein des prés cachée,
 A la vie, à l'amour, est par elle arrachée.
 190 Mais peut-être qu'un ange en secret t'a parlé
 En te montrant le ciel il t'aura révélé
 Des destins ravissants, et des jeux sans alarmes,
 Et des champs pleins de fleurs, et des fêtes sans larmes;
 Et tu souris, ma fille, à l'ange triomphant.....

195 Oh! ne va pas le croire, enfant!
 J'ai vu mourir!..... la mort est bien amère!
 Cherche le ciel près de ton père,
 Ma fille! la vie a des biens,
 De doux rêves, de doux liens;
 200 Ne t'en va pas sans les connaître;
 Les cieux les ignorent, peut-être!.....
 Le monde a des périls! je serai près de toi;
 Je les connais, j'en défendrai ta vie,
 Je la sauverai de l'envie,
 205 Ses traits n'iront que jusqu'à moi!

Mais si la voix du ciel l'emporte sur ton père,
 Si Dieu par un regard te ravit à la terre,
 Je suis prêt, mon enfant, je quitte pour jamais
 Mes champs et mes plaisirs, et tout ce que j'aimais!
 210 Et dès que j'aurai vu de formes immortelles
 S'embellir tes traits adorés,
 Je te serre en mes bras, je m'attache à tes ailes,
 Et je monte avec toi vers les parvis sacrés!
 Pour éviter de Dieu le regard trop sévère,
 215 Je cacherais mon front dans ton sein radieux;
 Ta douce voix dira les mots de la prière,
 Et ton père avec toi s'asseoira dans les cieux.

Certes on est poète quand on parle un tel langage.

Il n'était pas possible de rajeunir avec plus d'art et
220 de bonheur des tableaux et des situations déjà pré-
sentés par plusieurs écrivains très distingués. C'est
qu'il n'y a rien d'impossible à un talent dont la
source est dans le cœur, c'est que tous les sujets sont
neufs pour une imagination fraîche. André Chénier a
225 fait *le Jeune Malade*, qui est un chef-d'œuvre ; depuis,
nous avons vu paraître successivement *la Jeune Ma-
lade*, *la Sœur malade*, *la Jeune Fille malade*, *le
Poète mourant*, *la Mère mourante*, etc., et ces di-
verses élégies, malgré l'uniformité apparente du sujet,
230 n'ont eu entre elles que celle du talent, mais je ne
croyais pas qu'il fût possible d'étendre plus loin cette
galerie d'infirmités, sans risquer d'indisposer les gens
qui se portent bien ; M. Guttinguer, avec son *Enfant
malade*, vient de prouver que j'étais dans l'erreur. Je
235 ne pense pas toutefois en commettre une en affirmant
qu'à partir de ce jour l'exploitation des agonies et des
maladies est interdite pour long-temps au commerce
poétique ; et, afin de décourager toutes les spécula-
tions futures en ce genre, il faudrait qu'un jeune
240 auteur de ma connaissance me permît de publier une
élégie qu'il intitule : *l'Oncle à la mode de Bretagne
en pleine convalescence*. Ce serait bien certainement
la clôture définitive de toutes les poésies pharma-
ceutiques.

245 Je regrette beaucoup de ne pouvoir citer quelques
passages des charmantes compositions ayant pour
titres : *la Mer*, *la Sunamite*, *le Refus*, *l'Eloigne-
ment*, etc., etc. ; on verrait que M. Guttinguer sait
parcourir avec la même habileté presque toutes les
250 cordes de la lyre. Ce recueil est terminé par une
épître de M. de Latouche, en réponse à une autre

épître de M. Guttinguer. C'est en même temps une bonne fortune pour le livre et un voisinage dangereux pour l'auteur que des vers de M. de Latouche.

255 Heureusement que M. Guttinguer ne doit craindre aucun voisinage. Plusieurs journaux ont cité des fragmens de cette épître, où les délicatesses les plus exquises de l'esprit français percent à travers le luxe de la plus riche poésie; elle est déjà dans la mémoire

260 de tous les connaisseurs, et je n'ai pas la prétention d'agrandir sa renommée; je n'en parle ici que pour me plaindre de M. de Latouche à lui-même; tous les prétextes sont bons pour amener une querelle. M. de Latouche a des trésors de poésie; mais presque toutes

265 ses richesses sont en portefeuille, et il en jouit comme un avare. C'est abominable. Il semble dire à la gloire :

Quand je voudrai de toi je n'ai qu'à dire un mot.

Cela peut lui suffire, mais cela ne nous suffit pas à nous. Il devait ce me semble publier un recueil sous

270 le titre de *la Mythologie du village*. Déjà M. Charles Nodier l'avait proclamé l'Hésiode du romantisme, et M. Charles Nodier est connaisseur en fait d'Hésiode et même de romantisme. Que M. de Latouche mérite donc bien vite, aux yeux de tous, le glorieux surnom

275 que lui a donné un de nos plus charmans écrivains... Il ne conçoit donc pas tout le plaisir qu'aurait la *Muse française* à être pour quelque chose dans sa célébrité.

Mais il faut quitter M. de Latouche, l'*Eglise* m'appelle. *L'Eglise de Brou* est un petit poëme de M. Gabriel de Moyria; M. Gabriel de Moyria est un poëte de la ville de Bourg; la ville de Bourg est le chef-lieu du département de l'Ain; mais c'est égal, il y a du

talent et beaucoup de talent dans *l'Eglise de Brou*.

285 C'est une vieille tradition, ce sont les douleurs et la mort de Marguerite de Bourbon et de Philippe II, duc de Savoie, qui font le sujet de ce poëme où l'on trouve des vers comme ceux-ci :

A l'asile des morts un saint respect est dû.

290 Naguère, cependant, une horde insensée
Aux plus grands attentats par la haine poussée,
Envahit cette enceinte, et, reniant son Dieu,
Fit d'imprécations retentir le saint lieu !

Aussitôt des élus les images sacrées
295 Sont aux cris de la haine en lambeaux déchirées :
Une main sacrilège, instrument du chaos,
De l'autel dépouillé renverse les flambeaux ;
Le Fils de Dieu lui-même, ô crime sans exemple !
Par ces profanateurs est chassé de son temple,

300 Et l'ange gardien de ce séjour pieux,
Eperdu, gémissant, remonte vers les cieux.
C'en est fait, plus de frein, le crime se consomme,
Le bras du Tout-Puissant paraît céder à l'homme ;
Un délire farouche est lui seul écouté ;

305 Plus de loi, plus de Dieu, le temple est dévasté,
Son clocher colossal avec fracas succombe,
Et les morts de terreur frémissent dans leur tombe.

Ces vers sont d'une bonne école et d'un ton de poésie soutenu. Il faut féliciter M. de Moyria de son style et de ses sentimens. Il a fait preuve de bon goût et de bonnes doctrines jusque dans le choix de son épigraphe empruntée au *Génie du Christianisme*. En morale comme en poésie, en religion comme en politique, c'est toujours sous l'étendart de M. de Chateaubriand qu'il faut marcher, si l'on veut aller droit et loin.

Il me reste bien peu de place pour rendre compte

d'un poëme qui doit cependant en tenir une assez grande dans l'opinion des vrais amateurs. Il a été
 320 composé par M. Edouard Delprat, *sur le Dévouement de Pierre Desse, commandant le brick français la Julia**. L'auteur et le héros sont peu connus, mais tous deux méritent de l'être et le seront bientôt. M. Edouard Delprat a célébré un des plus beaux faits
 325 qui honorent la marine française, par des vers dont la littérature française doit s'honorer à son tour. Pierre Desse, au milieu d'une tempête horrible, a sauvé des hommes que son poëte peut charmer sur le rivage. Mais laissons parler M. Delprat lui-même.

330 Oui, l'homme avec orgueil dans les combats succombe !
 Il sait que, debout sur sa tombe,
 Demain la Renommée élèvera la voix,
 Que des mères seront jalouses de sa mère,
 Et qu'au récit de ses exploits
 335 L'avenir, en passant salûra sa poussière.

Mais lorsque l'ouragan se lève, et, sur les flots,
 S'avance environné des ombres du chaos,
 Entre l'homme et les cieus étend son aile immonde
 Et du deuil éternel vient menacer le monde,
 340 Si la mort dans la nuit promenant sa fureur,
 Apparaît aux héros, seule, avec son horreur,
 Et montrant de sa main froide et décolorée
 L'oubli prêt à s'asseoir sur leur cendre ignorée.
 Ah ! qu'il reçut un cœur et noble et généreux
 345 Celui, etc.....

Je suis obligé d'interrompre ici cette citation pour pouvoir mettre sous les yeux du lecteur les vers qui

* Un vol. in-8°. Chez Ladvocat, libraire au Palais-Royal.
 Prix 1 fr. (M. F.).

terminent le poëme. C'est lorsque le vaisseau de Pierre Desse rentre dans le port aux acclamations de
 350 tout le peuple qui pleure d'admiration et de reconnaissance :

Ainsi, lorsque la Grèce, heureuse aux temps antiques,
 Célébraït de ses dieux les fêtes poétiques ;
 Quand la verte Délos, dans la saison des fleurs,
 355 Plus belle, souriait à ses riantes sœurs,
 Et vierges, et guerriers, des coteaux, des prairies,
 Accouraient au-devant des saintes Théories.
 Dès que la voile blanche et les vaisseaux dorés
 Brillaient à l'horizon sur les flots azurés,
 360 On voyait l'encens pur monter en doux nuage,
 Et les enfans jetaient des fleurs sur le rivage ;
 Et les voix s'unissant aux luths mélodieux,
 L'hymne saint accueillait le navire des dieux.

Il y a dans ce tableau une grâce, une fraîcheur, un
 365 coloris dont peu d'écrivains ont le secret. C'est que M. Edouard Delprat n'est pas seulement un bon versificateur, il est poëte, et s'il est très jeune, comme on l'assure, il pourra prendre un rang distingué parmi les poëtes de cette époque. Je voudrais que les sincères
 370 éloges que je lui donne ici lui fissent la moitié du plaisir que m'ont fait ses vers. Je voudrais surtout qu'il méditât et travaillât son style et ses compositions de manière à mériter de plus en plus ces éloges dont une partie ne lui est encore donnée qu'à titre
 375 d'encouragement. *La Muse française* ne se corrigera jamais de favoriser les espérances du talent.

S. DE FONTENELLE [E. DESCHAMPS].

P. S. On met en vente dans ce moment, chez tous les libraires, la troisième édition des essais poétiques

380 de M^{lle} Delphine Gay. Je l'apprends et je m'empresse
de constater ce triomphe de la belle poésie dans un
siècle si prosaïque. Je n'ai rien à ajouter aux hom-
mages dont le talent de M^{lle} Delphine Gay a déjà été
l'objet dans un de nos derniers numéros; mais elle
385 va trouver moyen d'ajouter encore à sa gloire et à son
succès par la publication d'une nouvelle élogie dont
elle a enrichi cette 3^e édition. Cette élogie, qui est
dédiée à M^{me} la duchesse de Duras, a pour titre :
Ourika. La voici :

390 Vous, dont le cœur s'épuise en regrets superflus,
Oh! ne vous plaignez pas, vous que l'on n'aime plus!
Du triomphe d'un jour votre douleur s'honore;
Et celle qu'on aime peut être aimée encore.

Moi, dont l'exil ne doit jamais finir,
395 Seule dans le passé, seule dans l'avenir,
Traînant le poids de ma longue souffrance,
Pour m'aider à passer des jours sans espérance,
Je n'ai pas même un souvenir.

A mon pays, dès le berceau ravie,
400 D'une mère jamais je n'ai chéri la loi;
La pitié seule a pris soin de ma vie,
Et nul regard d'amour ne s'est tourné vers moi.

L'enfant qu'attire ma voix douce
Me fuit, dès qu'il a vu la couleur de mon front;
405 En vain, mon cœur est pur, le monde me repousse,
Et ma tendresse est un affront.

Une fois, à l'espoir mon cœur osa prétendre;
D'un bien commun à tous je rêvai la douceur :
Mais celui que j'aimais ne voulut pas m'entendre,
410 Et si parfois mes vœux troublaient son âme tendre,
L'ingrat! il m'appelait sa sœur!

Une autre aussi l'aima, je l'entendis près d'elle,
Même en voyant mes pleurs, bénir son heureux sort,
Et celui dont la joie allait causer ma mort,
415 Hélas ! en me quittant ne fut point infidèle.

Je ne puis l'accuser ; dans son aveuglement,
S'il a de ma douleur méconnu le langage,
C'est qu'il croyait les cœurs promis à l'esclavage
Indignes de souffrir d'un si noble tourment !

420 Malgré le trait mortel dont mon âme est atteinte,
Auprès de ma rivale on me laissait sans crainte !
Elle avait vu mes pleurs, et les avait compris ;
Mais, ô sort déplorable ! ô comble de mépris !
Charles, je t'adorais..... et ton heureuse épouse
425 Connaisait mon amour et n'était point jalouse !

Que de fois j'enviai la beauté de ses traits !
En l'admirant, mes yeux se remplissaient de larmes ;
Et triste, humiliée, alors je comparais
Le deuil de mon visage à l'éclat de ses charmes !

430 Pourquoi m'avoir ravie à nos sables brûlans ?
Pourquoi les insensés, dans leur pitié cruelle
Ont-ils jusqu'en ces lieux conduit mes pas tremblans ?
Là bas, sous mes palmiers, j'aurais paru si belle !

Je n'aurais pas connu de ce monde abhorré
435 Le dédain protecteur et l'ironie amère ;
Un enfant, sans effroi, m'appellerait sa mère,
Et sur ma tombe, au moins quelqu'un aurait pleuré !

Mais que dis-je ? O mon Dieu ! le désespoir m'égare :
Devrais-je, quand aux cieux la palme se prépare,
440 Lorsque tu me promets un bonheur immortel,
Regretter la patrie où tu n'as point d'autel !

Ah! du moins qu'en mourant tout mon cœur t'appartienne
La plainte, les regrets ne me sont plus permis!
Dans les champs paternels, à d'autres dieux soumis,
445 Je n'eusse été qu'heureuse... Ici je meurs chrétienne!

Je n'ajouterai pas une ligne de prose après de pareils
vers, dont le charme sera senti par tout le monde,
comme l'a été la délicieuse *nouvelle* qui les a inspirés.
Je ferai seulement remarquer que si *Ourika* n'a eu
450 qu'une existence amère et incomplète pendant sa vie,
la voilà maintenant en possession d'une double im-
mortalité; c'est une compensation qui lui était bien
due.

MOEURS

ESQUISSES MORALES *

Dicere de vitiis, parcere personis.

Lorsqu'il y a eu dans un pays une éruption volcanique ou un fort tremblement de terre, le sol ayant été bouleversé de fond en comble, les sites sont quelquefois changés, et métamorphosés d'une manière
5 miraculeuse. Une montagne aride s'est aplanie et est devenue une vallée riante; où nous avons admiré un lac calme et limpide, je rencontre un fleuve impétueux qui me ferme le passage; cette forêt vaste qui nous avait offert de si beaux ombrages a disparu; à sa
10 place, un désert triste et sablonneux s'étend à perte de vue. C'est le même endroit du globe, mais ce n'est plus le même pays; l'homme qui y est né, et qui l'a habité toute sa vie, a de la peine à s'y reconnaître; il demande son chemin à deux milles de sa demeure, il
15 doute par instans s'il n'est pas en exil ou si ce qu'il a devant les yeux n'est pas le résultat d'un songe.

* Ces pensées et ces *caractères* font partie d'un ouvrage sur les mœurs, qui doit être publié d'ici à quelque temps (M. F.).

Faibles images des changemens de toute espèce qu'une révolution unique dans son genre a opérés parmi nous !

20 En général, on condamne ou l'on absout les révolutions, bien moins, d'après les principes de la justice et de la morale, que d'après la manière dont elles nous ont traités, ou suivant le rôle que nous y avons joué. C'est ce qui rend notre histoire contemporaine
25 si difficile et presque impossible à écrire.

Dès le moment que le peuple eut conquis une grande influence dans l'état, l'art de la comédie est devenu extrêmement épineux. A la vérité nous avons un bon modèle dans Aristophane; mais les parvenus
30 entendent si mal la raillerie !

Le temps de faire rire le parterre et la ville aux dépens de la Cour est un peu passé; qu'on se rassure, il pourra bien revenir; celui de les faire rire aux dépens d'eux-mêmes est venu, et il est même, pour ainsi
35 dire, en plein rapport. Mais qui osera ? Nous avons un poète comique de hautes espérances, qui aurait pu remplir une partie de cette tâche difficile et glorieuse; déjà il allait saisir ses pinceaux, lorsque tout
40 à coup il se mit à réfléchir qu'il lui serait plus profitable et moins dangereux de flatter le siècle que d'en ridiculiser les vices; et il s'est fait écrivain politique, je me trompe, panégyriste; il loue nos vertus. Félicitons-le, ce métier commode lui a complètement
45 réussi : il roule voiture, et les honnêtes gens le méprisent.

La haute comédie est aujourd'hui à peu près délaissée par les auteurs; le petit nombre de ceux qui essaient d'y atteindre, suit une route usée et ne nous offre guère qu'une satire banale des mœurs de l'autre

50 siècle, ou un mélange bâtard de ce qui est et de ce qui n'est plus. La raison en est simple : pour traiter franchement des sujets neufs et pris dans les mœurs présentes, il faut avoir, en outre d'un grand talent, beaucoup de vertu et de courage, réunion rare dans
65 tous les siècles ! Assurément Molière n'était pas un lâche lorsqu'il peignait Tartufe ; mais où est le poète valeureux, où est le héros qui nous peindra le Tartufe de nos jours ?

Le péril qu'il y a d'attaquer des vices et des ridicules populaires, s'étend même jusqu'au moraliste. La solitude de son cabinet ne le défend pas toujours des repré-
60 sailles de la multitude. Son moindre risque est de voir son livre rester honteusement dans la boutique du libraire. Tout moraliste qu'on soit, y
65 a-t-il beaucoup de philosophies qui aillent jusque-là ?

Les moralistes qui ont le mieux réussi dans ces derniers temps, se sont plutôt attachés à saisir avec finesse, et à fronder avec une grâce malicieuse les
70 petits ridicules qui tiennent aux manières et aux usages d'un peuple très civilisé, qu'à dépeindre à grands traits les passions fortes, et les vices étranges nés dans le cours et à la suite de notre terrible révolution. Ils ont eu de bonnes raisons pour en agir de la sorte. Presque toujours, après une longue tour-
75 nement politique, les sentimens qui prédominent dans la société sont le besoin du repos, et le goût des idées riantes. On veut oublier à tout prix et ne point trop s'appesantir sur le présent. Des tableaux vrais et vigoureusement tracés, une morale austère, sont des
80 objets à fuir, parce qu'ils réveilleraient des souvenirs pénibles, et peut-être des remords. L'écrivain qui veut plaire, doit donc ménager soigneusement cette

délicatesse des esprits. En conséquence, il sera plutôt doux et maniéré, que franc et hardi dans son style; 85 ses observations spirituelles et piquantes sembleront un choix parmi les conversations de la bonne compagnie; évitant de rien approfondir, il s'en prendra moins à la réalité des choses qu'à leur apparence, et nous montrera moins l'homme que son costume et 90 ses divers déguisemens. Sa satire, toujours tempérée par l'enjouement et une sorte de coquetterie, ne s'exercera jamais que sur des sujets que les gens du monde puissent aborder avec plaisir; et s'il se risque par hasard ou par caprice à parler des choses graves, 95 sous sa plume elles cesseront de l'être. Il nous conduira même au *Cimetière du Père La Chaise* et aux *Catacombes* en souriant, trouvera le moyen de semer des roses sur toute la route, et au retour de ces promenades funèbres il sourira encore d'un air triste et sentimental qui produira de l'effet. Enfin, on le lira, 100 le soir, chez *Sidonie*, par partie de plaisir, comme on prend du thé.

L'homme jeune et observateur qui entre dans le monde immédiatement après une révolution, croit ar- 105 river sur le théâtre d'un vaste incendie; il marche sur une cendre chaude, la fumée s'élève encore par intervalles du milieu des décombres; des malheureux sont là, sans asile et sans pain; riches la veille et pleins de contentement, ils pleurent maintenant la moitié 110 de leur famille qui a péri, et le toit paternel dévoré par les flammes; et ils invoquent la providence, qu'ils avaient peut-être oubliée au jour de la prospérité. Mais ce grand désastre n'a pas nui à tout le monde, il y a eu des dépouilles, et l'incendie a trouvé 115 des complices.

Dans une monarchie, lorsque les sales voluptés du prince ont peu à peu dégradé la royauté, que le manteau royal a été exposé aux yeux de tous sur le lit d'une courtisane; que la cour s'est prosternée, sans
120 rougir, aux pieds de la favorite; que les immenses trésors de l'Etat, et les sueurs du malheureux, ne peuvent plus suffire à ses folles prodigalités; que la noblesse, oubliant son origine et l'esprit de son institution, se montre plus fière de ses vices et de son irréli-
125 gion que ses aïeux ne l'ont été de leurs vertus et de leurs exploits; que le sacerdoce lui-même, et les premiers du sacerdoce, dépassent les plus grands exemples de scandale, et se font mépriser, par leur faste et leurs excès en tous genres, même des plus im-
130 pies et des plus débauchés; qu'enfin le peuple, gâté par ces mauvais exemples qui lui viennent de toutes parts, s'est fortifié néanmoins, en participant peu à peu aux lumières et aux richesses des grands; si alors au milieu de la corruption générale vous voyez les
135 sophistes apparaître, et fondre de tous côtés, comme une nuée d'insectes qu'attire et que fait naître la putréfaction, c'est le dernier signe; il n'y a plus de remède, la providence est lasse, et vous pouvez dire en vous-même que la monarchie va finir.

140 Un édifice d'une superbe apparence et d'une belle antiquité s'écroule de toutes parts. Les ans, une longue négligence, des réparations arriérées, et, ce qu'il y a de pis, des dommages imprudens et sacrilèges, voilà les causes réunies de ce délabrement affli-
145 geant. Tel qu'il est, c'est encore une ruine imposante et respectable qui pourrait durer long-temps. Mille souvenirs touchans et glorieux s'y rattachent; un de nos meilleurs rois y est né, un de nos plus grands

hommes est venu s'y reposer et dormir après la bataille où il battit si complètement les Anglais. Eh bien ! on va y mettre le marteau ; les ouvriers sont prêts, et déjà l'entrepreneur avide calcule, à mille francs près, ce que lui rapportera cette belle démolition, et à quel usage il emploiera ses matériaux. Que
155 lui parlez-vous de Duguesclin, de gloire, de patrie et de beaux-arts ? d'abord il s'en bâtira une charmante maison pour soi, puis une autre pour son fils qu'il est sur le point d'établir ; le reste trouvera sa place. Mais enfin, n'est-ce pas une honte, une barbarie ? En
160 vérité la France..... La France dites-vous ? Mais il vous prouvera, quand vous voudrez, que la France a le plus grand intérêt à ce qu'il soit parfaitement logé, lui et les siens, et *gratis* encore. Quelle différence y a-t-il entre nos réformateurs et ce publicain ?

165 Dans les sciences proprement dites, les erreurs résultent la plupart ou d'un jugement faux ou de la préoccupation d'un bon jugement ; le moral n'y entre pour rien. En politique, l'erreur a presque toujours une affinité secrète avec les passions. Il n'appartient
170 qu'à quelques belles âmes de s'y tromper innocemment.

Eh quoi ! vous faites un livre sur la morale et les mœurs du temps, et dans ce livre vous n'avez point l'art d'éviter la politique, si triste et si épineuse ! Vous
175 osez, avec le léger pinceau du moraliste, entr'ouvrir les beaux manteaux dont s'enveloppent et se parent nos hommes d'état, nos fiers tribuns et nos publicistes de toutes les nuances ! Jeune homme, avez-vous bien compris votre tâche ? avant de vous y résoudre,
180 y avez-vous réfléchi mûrement et en avez-vous calculé toutes les conséquences ? — J'en conviens, l'entreprise

est difficile et périlleuse, car la vérité marche nue et n'a point de bouclier ni de cuirasse qui la défend. Mais aussi quel moyen de peindre les mœurs du siècle à part de la politique, qui est, pour ainsi dire, la lumière du tableau ? N'est-ce pas elle qui colore aujourd'hui tous les objets, et s'en trouve-t-il un seul sur lequel elle ne jette pas son reflet ? Vous entrez au théâtre pour admirer Molière ou le jeu sublime de Talma ; qui rencontrez-vous dès le seuil, qui vient s'asseoir près de vous sur les bancs du parterre et dans les loges, qui se glisse même derrière les coulisses à travers le rouge, les brodequins et les pompons ? Qui est reine à la Bourse ? qui s'est installée en tyran dans tous les comptoirs ? qui a banni des salons l'enjouement et la galanterie ? N'est-ce pas elle qui va de temps en temps réveiller nos académies, et qui donne quelque apparence de vie à nos sociétés littéraires ? Au palais, dans l'enceinte du parquet et parmi les plaideurs, la chicane, chaque jour, ne trouve-t-elle pas en elle un puissant auxiliaire ? N'a-t-elle pas pénétré dans les chaumières, dans les ateliers des artistes, et même dans les collèges, où elle a tourné la tête aux petits enfans qui apprennent à lire ? Que dirai-je enfin ? n'est-elle pas montée jusque dans la chaire pour y substituer son code et ses maximes à celles du saint Evangile ? Et vous auriez voulu qu'une puissance qui est partout, qui s'infiltré comme l'eau à travers toutes les digues, n'entrât pas dans mon livre ! Mais j'en aurais conçu la ridicule pensée, j'aurais prétendu lui fermer le passage, qu'elle eût forcé infailliblement la consigne, et serait venue me surprendre à l'improviste par l'endroit même que j'aurais cru le plus sûr et le mieux fortifié.

215 Rien ne me paraît plus naturel et plus nécessaire
que tous les gouvernemens soient soumis à certains
principes de justice et de morale; mais quand je vois
des gens engoués d'un mode de gouvernement, au
point de vouloir l'imposer de force, et par mille
220 moyens odieux, à tous les royaumes du monde, ce
despotisme me réconcilie presque avec l'autre.

Il est parmi nous deux espèces d'hommes, qui
ayant un langage tout différent et le même but, la
domination, s'efforcent de nous faire accroire que la
225 religion et la liberté sont ennemies irréconciliables.
En effet, s'ils nous persuadaient les uns ou les autres,
ils seraient nos maîtres. Malheureusement un illustre
écrivain, un grand homme est venu à la traverse, et
l'entreprise est manquée.

230 Les dogmes de la religion sont absolus; quels que
soient les prétendus besoins de la civilisation, et tous
les vains prétextes du philosophisme, on n'y eût rien
changé, sans faillir. Mais la science qui préside aux
gouvernemens, a-t-elle aussi des dogmes sacrés et in-
235 violables? La politique ne prescrit-elle qu'une route
unique à tous les peuples, si différens de mœurs,
d'ancienneté, d'idiomes, d'intérêts, de grandeur et de
situations? En un mot, n'est-il qu'un seul bon gou-
vernement, comme il n'existe qu'une seule vraie reli-
240 gion? Questions niaises, vérités triviales auxquelles
les passions du siècle ont redonné un air de jeunesse
et de nouveauté.

Sévère est un beau génie; néanmoins il écrit sur
la politique au dix-neuvième siècle, et ne sort pas de
245 la théologie; il les mêle, il les confond, il n'en fait
qu'une seule et même chose; la tiare ne lui semble
pas assez large, s'il n'y coud le manteau royal. Et ne

croyez pas qu'avant de ressusciter ce vieux système il n'ait point examiné l'état de la nation, ses besoins, ses intérêts, ses passions, ses habitudes et les grands changemens qu'ont éprouvés nos mœurs depuis un demi-siècle. *Sévère* voit tous les obstacles et les méprise; ce qui eût effrayé tout autre, le détermine; il ne fait aucune concession, et ne s'abaisse point à chercher des détours, et un langage doux et flatteur qui nous attire et nous persuade peu à peu; il marche droit à son ennemi, et prend le siècle corps à corps; enfin c'est d'autorité, les yeux levés au ciel, que, plein d'enthousiasme et de bonne foi, il nous rappelle, comme un autre Moïse, sous le gouvernement de Dieu. Comment se fait-il donc qu'un homme de génie, je le répète, qui est en même temps un homme de bien, puisse mêler ainsi l'erreur et la vérité dans la même coupe?

Lorsque *Sévère*, avec une éloquence admirable, nous reproche notre indifférence pour la religion de nos pères, notre orgueil, notre endurcissement, notre corruption, et qu'il nous fait souvenir des maux effroyables qui en ont été le châtiment, sans doute nous baissions tous la tête en signe de confusion, sans rien répondre, car notre conscience nous crie que nous méritons sa sainte colère; mais s'il nous fait un crime d'aimer la liberté, la liberté fille du ciel et revenue d'exil avec nos rois, s'il cherche à déconsidérer une forme de gouvernement consacrée et protectrice de tous nos intérêts de famille, s'il veut qu'elle soit incompatible avec une religion de paix, qui s'accommode des républiques comme des monarchies, s'il place imprudemment les citoyens faibles et mal éclairés entre leurs devoirs envers Dieu et le respect

qui est dû à la loi de l'Etat, si en appuyant un système de politique dangereux et trop cher à des hommes qui n'ont ni sa simplicité de cœur, ni son désintéressement, l'autorité de son grand talent et de
285 ses vertus ne sert qu'à entretenir le feu de nos discordes civiles, déjà si lentes à s'éteindre; je le demande, ne nous sera-t-il pas permis, je ne dis point de l'accuser, mais au moins de nous plaindre à notre tour?

290 O *Sévère*, que diriez-vous d'un homme qui lutterait contre un fleuve grossi par un orage, et qui voudrait le faire remonter vers sa source; d'un autre, qui tenterait d'abaisser une montagne; d'un troisième, qui, comme Josué, commanderait au soleil de s'ar-
295 rêter? Et vous, vous attaquez de front toute une génération! Vous combattez le temps, plus fort que tous les fleuves, pour lui faire rebrousser chemin! Vous entrez en lice avec l'esprit de liberté, la plus formidable, la plus indomptable passion de l'homme, celle
300 qui remue les empires, et qui tour à tour, suivant qu'on la dirige, effraie le monde par les crimes horribles qu'elle enfante, ou le remplit d'admiration par les actions les plus héroïques et les dévouemens les plus sublimes! Oh! pourquoi, pourquoi donc,
305 puisque nous ne sommes pas et que nous ne pouvons pas être ce qu'ont été nos pères, ne pas déclarer seulement la guerre à nos vices, en nous pardonnant notre tempérament, qu'il n'est au pouvoir de personne de changer? Au lieu de cette résistance inexo-
310 rable, de ces malédictions inutiles et de ces présages sinistres, pourquoi plutôt ne pas nous guider, nous encourager, nous redresser dans une route nouvelle et difficile, où déjà nous nous sommes égarés tant de

fois ? Parce qu'il y a des fanatiques et des faux dévots,
315 faut-il donc renverser les autels du vrai Dieu ? De
même, la liberté doit-elle être responsable de nos
vices qui l'offensent ? *Sévère*, le jour où vous voudrez
connaître toute la puissance de vos paroles, vous
320 nous direz, en y mêlant quelques-uns de ces beaux
mouvemens d'éloquence qui vous sont si familiers et
dont ma faiblesse ne saurait offrir la plus faible
image, vous nous direz, comme un bon père : « En-
fans, vous êtes fiers et contens de vivre sous un gou-
325 vernement libre ; je m'en réjouis avec vous : après la
religion et la vertu, la liberté est ce qu'il y a de plus
auguste en ce monde ; la gloire elle-même est moins
belle et moins désirable. Mais, plus difficile à acqué-
rir que tous les autres biens, pour en jouir, il faut en
330 être digne. Déjà vous possédez des institutions qui
lui sont favorables, plus favorables que toutes celles
dont vous avez essayé follement ; et la sage munifi-
cence d'un de nos rois y a mieux pourvu que mille
tentatives capricieuses durant des jours de licence. Eh
335 bien, dans votre intérêt même, soyez reconnaissans
du bienfait ; le temple est construit, méritez, par vos
bonnes mœurs, que la divinité vienne l'habiter ; car,
suivant l'adage des anciens, que sont les lois sans les
mœurs, et à quoi servirait qu'une constitution, même
340 celle dont la source est la plus pure, vous ait reconnu
solennellement tous les droits de citoyens, si vous
n'en avez pas les vertus ? Rappelons-nous sans cesse
que l'ancienne monarchie dont nous avons recueilli
quelques débris précieux, avec tant de peine, n'a péri
que par la corruption des mœurs et l'oubli de toute
345 religion. Et, depuis trente années, si tant de constitu-
tions, qui d'abord avaient fait naître parmi vous

d'aveugles espérances, n'ont eu qu'une courte durée et sont toutes venues s'amonceler les unes sur les autres dans nos annales, ainsi que les feuilles des
350 chênes s'amassent au fond des forêts à la fin de l'automne, ce furent certainement bien moins leurs imperfections et leurs vices qui amenèrent leur prompte abolition, que les vices dont les âmes étaient pleines à en regorger. Car, quelle plus grande folie que d'es-
355 pérer qu'on bâtira solidement sur un marais ?

» Maintenant que vous êtes plus tranquilles et plus en état de vous juger vous-mêmes, jetez vos regards en arrière sur cette mer orageuse que la tempête vous a fait parcourir en tous sens; vous verrez que les
360 écueils que vous y avez rencontrés ne sont pas autres que votre impiété, votre orgueil déguisé sous les dénominations les plus humbles et même les plus basses, votre haine de toute supériorité légitime et inévitable, votre cupidité, votre irrésolution, votre
365 égoïsme, en un mot votre amour effréné ou tout au moins votre lâche complaisance pour une liberté mensongère qui n'était que la dispense de tous les devoirs et la consécration de tous les crimes. La liberté n'est point un vain mot à écrire fastueusement,
370 en gros caractères, sur le frontispice des temples et sur la façade des édifices publics, et puis que tout soit dit; elle coûte un peu plus de mal.

» Aujourd'hui même, vous qui vous glorifiez d'être libres, et vous surtout qui, après tant de maux causés
375 par la licence, réclamez encore une plus grande part de liberté, répondez, avez-vous bien le droit d'être si fiers et si exigeans? Croyez-vous que quelques vertus de plus ne seraient pas d'un plus grand poids dans la balance politique que tous vos principes de

380 démocratie exaltée, en dehors de nos institutions? Ne serait-ce même pas parce que ces vertus vous manquent, que rien ne peut vous satisfaire? Et n'accusez-vous sans cesse que parce que vous méritez qu'on vous accuse? En effet, quel contraste entre les
385 discours et les actions! A tout propos, j'entends citer autour de moi les maximes austères et les principes qui conviennent aux républiques. Mais où sont donc les républicains?

» Dans les beaux jours des républiques anciennes,
390 on était dur à soi-même, on vivait de privations volontaires, toutes les aises de la vie consistaient à voir la chose publique prospérer et fleurir; on était assez riche, on avait assez de luxe, on se trouvait assez paré, si l'on pouvait montrer à ses concitoyens
395 quelques blessures reçues en défendant la patrie. On discourait peu, mais on agissait utilement; enfin, à toute heure du jour et de la nuit, chacun était prêt à donner son sang, et même à verser celui de ses enfans les plus chers, si l'intérêt de l'Etat le commandait.
400

» De nos jours, l'esprit républicain n'est qu'une sorte d'épicurisme qui se cache sous de beaux discours; on a fouillé dans les trésors de l'antiquité, mais non pas pour y puiser de bons exemples et des modèles de
405 vertu, on n'en a retenu que des phrases à effet et des principes de politique impraticables dont on se fait une arme contre la patrie. On parle beaucoup de liberté, de dignité d'homme, de droits sacrés et inviolables; et l'on méprise ses ancêtres, on manque de
410 respect envers la vieillesse et le malheur, on hait la religion, on secoue le joug de la morale et des lois, on se livre à tous ses goûts, on vit comme si Dieu

n'était pas. De même que les faux dévots dont on parle sans cesse avec mépris, on réunit les jouissances
415 du vice et les honneurs de la vertu. Envieux, cupide, turbulent, amoureux du luxe et des voluptés, on se donne les airs de citoyen. On a revêtu la toge, on pérore du haut de la tribune; mais on a le cœur d'un esclave.

420 » Eh quoi ! vous prétendez qu'on ne s'élève jamais contre vous qu'en haine des idées généreuses et parce que vous êtes épris de la liberté ? Moi je vous accuse au contraire de ne rien faire pour elle, si ce n'est que vous la flattez dans vos discours, tout en l'outrageant
425 par vos mœurs ou en la discréditant par votre aveugle fanatisme. Et ces discours mêmes dont vous vous parez sans cesse, ne sont-ils pas un moyen puissant de mieux satisfaire vos passions ? de sorte que ce qu'il y a de meilleur en vous contribue encore au malaise
430 de la patrie. Qui ne voit d'ailleurs que toutes ces louanges prodiguées en apparence à votre idole ne regardent dans le fond que vous seuls, puisque dès qu'on essaie de combattre vos mauvais penchans ou de démontrer la moindre de vos erreurs, vous criez
435 d'abord au sacrilège envers la liberté ? O sainte liberté, sœur de la religion et de la vertu, que tes faux adorateurs m'accusent de te haïr, qu'ils déversent sur ma tête les injures et la calomnie, qu'ils sèment mille embûches sous mes pas ; j'accepte tout par
440 amour pour toi ; rien ne m'empêchera de te servir, de te frayer la voie, de démasquer les fourbes, de purifier, de fortifier ton temple qu'une main royale a élevé parmi nous, et d'y appeler sans relâche nos jeunes concitoyens. Puissent-ils long-temps après ma
445 mort se ressouvenir encore de moi, comme les jeunes

Romains se rappelaient les Fabricius, les Fabius, les Scipions, les Cincinnatus, les Paul-Emile, et comme nous devrions nous rappeler sans cesse les Suger, les L'Hôpital, les Sully, les d'Aguesseau, les Malesherbes, et tant d'autres grands noms, l'honneur de la vieille France ! »

Tel est à peu près le sens de ce que je dirais si j'étais *Sévère*, et avec quelle éloquence ne le dirais-je pas ! Mais je ne suis pas *Sévère*, je me tais.

455 A Rome, le Gouvernement passa du républicain au monarchique lorsque les bonnes mœurs se furent entièrement perdues et que les vertus des premiers temps n'étaient plus qu'un souvenir importun ; chez nous, ce fut tout justement l'instant choisi par nos
460 sages pour nous donner la république. On dit qu'ils en sont encore tout fiers.

Parmi les hommes professant ouvertement dans cette monarchie des doctrines qui tendent à la république, il en est quelques-uns dont le caractère honorable rappelle les vertus antiques. Principes et mœurs,
465 tout chez eux est en harmonie, hors l'époque et le pays où ils vivent. O *Clitandre*, *Jérôme* et *Hilarion*, pourquoi donc n'êtes-vous pas nés à Rome sous le consulat de....., du temps de la première guerre punique, ou du moins à Boston, lors de la guerre de
470 l'indépendance ?

Emilien est un joli homme, sa toilette est des plus soignées ; il est toujours un des premiers à adopter une mode nouvelle, quelque ridicule qu'elle soit ; il a
475 même inventé deux manières sublimes de nouer une cravate ; son tailleur, son bottier et son coiffeur sont trois hommes illustres, je n'exagère pas, beaucoup plus illustres que *Vincent* l'académicien, qui ne

manque pourtant pas de mérite. *Emilien* se lève tard,
480 il va au bain, déjeune chez Tortoni, s'en retourne
négligemment faire une seconde toilette qui ne sera
pas la dernière de la journée. C'est lui que vous ren-
contrez sur un joli cheval ou dans un charmant
485 wiski, se dirigeant vers le bois de Boulogne; c'est lui
que vous apercevez aux Tuileries, durant la belle
saison, étendu sur trois chaises, et parlant très haut
pour ne rien dire. Sa conversation roule habituelle-
ment sur le vaudeville du jour, l'étoffe à la mode,
490 l'achat d'un cheval anglais ou sur quelque aventure
galante. Souvent, au lieu de parler, il fredonne, cela
dispense encore mieux d'avoir des idées. Vous le
voyez presque toujours au théâtre penché sur le bal-
con, la lorgnette en main, ou avançant la tête à tra-
vers les coulisses. Il est l'enfant gâté des comédiennes,
495 et il va de l'une à l'autre sans bourse délier. En
revanche, dans le monde, il joue gros jeu, et l'écarté
n'a pas de plus formidable champion. Il excelle sur-
tout à se rappeler les coups surprenans; il répète
jusqu'à satiété qu'au dernier bal du banquier Rot-
500 schild, il a passé quinze fois, et que son principal
adversaire a été volé, dame troisième. Voilà certes un
homme bien fade, bien superficiel, et surtout bien
inutile, allez-vous dire? D'accord : mais voulez-vous
voir un autre homme, mettez ce prince mirliflore sur
505 la politique; en un clin d'œil, de Capoue nous pas-
sons au *forum*, et le sibarite devient un Romain. Quel
langage fier et indépendant! quelle mollesse dans les
mœurs, mais aussi quelle austérité dans les principes!
Comme il fait résonner les grands mots de liberté et
510 d'égalité! comme il méprise les cours corrompues et
tous les rois de la terre! De quel ton cette voix douce

et flûtée parle de mourir libre plutôt que de vivre esclave ! Peut-on citer plus à propos Démosthènes et Léonidas, le précepte et l'exemple ? Malgré cette che-
 515 velure bouclée et parfumée, cette cravate mise avec tant de soin, et cette tournure si élégante, quel républicain farouche ! O Aristide, ô Régulus, ô Caton, vous êtes vaincus.

Il pleut des *Emilien*, c'est le siècle des Brutus-Da-
 520 merets.

Il y a des arbres et des plantes qui, dans certains terrains et sous certains climats, produisent des fruits vénéneux ; transportés d'Amérique en Europe ou d'Europe en Amérique, leur nature change entière-
 525 ment, et les fruits qu'ils donnent deviennent aussi bons, aussi salutaires qu'ils avaient été nuisibles. On peut en dire autant de quelques hommes ; un siècle trop tôt ou trop tard, deux ou trois cents lieues de distance, font souvent toute la destinée.

Ableme, les républiques vous envoient des ambassadeurs, elles vous aiment et vous révèrent comme un héros, comme un grand homme ; s'il faut même les en croire, vous êtes plus leur citoyen que le nôtre, et elles vous réclament vivement, indignes que nous
 530 sommes, sans doute, de posséder un si rare personnage. Eh bien ! qui vous retient, on va mettre à la voile, la saison est belle et les vents vous invitent. Partez, passez les mers sur un vaisseau qui s'enorgueillira de porter votre nom, allez chercher un rivage
 535 où l'on respire un air qui convient à votre tempérament. Surtout ne regrettez rien, vous serez dans ce pays lointain moins étranger que dans notre patrie. Là du moins personne ne songera à vous reprocher
 540 votre funeste imprévoyance, votre faiblesse, votre

545 irrésolution, votre engourdissement dans les momens critiques où il fallait agir, en un mot, votre triste et malheureuse incapacité. A travers je ne sais quel prisme flatteur qui nous manque, les énormes fautes de votre vie politique deviendront autant d'actions
550 d'héroïsme et de perspicacité, et la moindre de vos erreurs vous sera comptée comme une lueur de génie. Tout le monde gagnera à ce déplacement si facile, vous retrouverez là-bas votre vieille gloire que vous y avez laissée sans le savoir; la république aura un
555 bon citoyen de plus, et notre monarchie un républicain, j'ai presque dit un factieux de moins.

Les gens de banque sont-ils devenus les premiers de l'Etat, ont-ils leur grand et leur petit lever comme les princes; je ne m'informe plus si la religion est
560 florissante, si les mœurs sont plus pures, si le désintéressement est une vertu commune, si la politesse s'est conservée, si la monarchie est en bon chemin.

Il y a des époques difficiles pour les princes où les peuples ne sont tout à fait propres ni à la monarchie ni
565 au gouvernement républicain. Dans cet état de choses, les factions s'arrachent le pouvoir l'une après l'autre, et la société semble avoir son flux et reflux comme les eaux de la mer. Cette lutte pénible finit le plus souvent par une corruption vénale et des transactions
570 honteuses; ce qui ne vaut guère mieux, car un malade n'est pas guéri, parce que vous avez fermé sa plaie avant d'en avoir extrait ce qui cause sa souffrance et d'avoir purifié la masse du sang.

Les opinions politiques d'un personnage important,
575 en dehors des affaires, se composent presque toujours de deux parties. L'une, hostile et puissante, correspond aux passions de la société; l'autre toute

d'apparat, se rattache aux lettres, au bel esprit, à la gloire. L'homme qui veut faire son chemin sacrifie
580 la première sitôt qu'il croit le moment favorable, et il s'imagine que rien ne peut lui ravir la seconde. Cependant dès que les ongles du lion sont coupés, j'ai grand'peur pour la crinière.

Il n'est pas commun d'être d'un parti par conscience et par conviction. Les uns s'y croient appelés
585 par le plus ou moins de naissance, les autres y sont entraînés par l'ambition ou de vils intérêts. Le gros du troupeau y est poussé par les habiles sans qu'il sache bien où il va. L'honnête homme, le vrai citoyen
590 tient à son parti par tout ce que ce parti renferme de bon et d'utile à la patrie; mais il ne le suit pas en aveugle, et il est des circonstances où il aime mieux paraître abandonner sa cause que de trahir la justice et l'honneur.

595 On trouve dans quelques pays un sable si fin, que le moindre vent qui souffle le soulève et en obscurcit la clarté du jour en un moment; le duvet de certains oiseaux est si léger, qu'il en faudrait le prix de je ne sais combien de millions, pour la charge d'un seul
600 cheval. La poussière brillante qui couvre les étamines des fleurs est d'une finesse et d'une légèreté incomparables. Eh bien! il y a encore quelque chose de plus léger, de plus volage et de plus mobile que tout cela; ce sont les opinions des hommes.

605 On a passé sa vie à écrire en faveur du pouvoir absolu et contre le gouvernement représentatif depuis qu'il est établi; on s'est illustré dans ce combat, comme un habile avocat qui parvient à faire briller un grand talent en plaidant une mauvaise cause. Hier
610 encore on a prononcé, toujours dans le même sens,

un long discours dont toutes les feuilles publiques sont remplies. Qui croirait que c'est un feu mourant, qu'on est prêt à se rendre, que même ce serait déjà fait, s'il n'était pas convenable de mettre quelques
615 formes et un peu de décence dans cette capitulation ? Que voulez-vous ! l'âge arrive, il faut bien faire une fin ; et n'est-il pas temps de songer à sa fortune et à celle de ses enfans ? Les livres resteront, voilà pour la gloire et la postérité ; on entre soumis dans le pre-
620 mier corps de l'Etat, voilà pour le monde et la faiblesse humaine !

Deux hommes qui ont professé constamment des doctrines contraires et suivi un chemin différent, finissent quelquefois par arriver ensemble à la même
625 porte, celle d'un premier ministre, par exemple, et sans être trop surpris de s'y rencontrer.

Quand l'orgueil et l'égoïsme sont le fondement des oppositions dans un gouvernement mixte, et que l'amour du bien public y est presque imperceptible,
630 faut-il s'étonner qu'elles s'apaisent à mesure que chacun des opposans trouve plus d'avantages à traiter qu'à guerroyer ?

On dit que dans les gouvernemens représentatifs la corruption est l'huile, le cambouis qui fait aller les
635 ressorts de la machine. Cette triste maxime ne paraît que trop vraie. Du moins toute administration sage, et qui prétend à l'estime, se garde bien d'en abuser. Que, comme les empereurs du Bas-Empire, on trouve plus commode ou plus utile d'acheter la soumission
640 des ennemis de l'Etat que de les combattre et de les vaincre ; soit, il y a des temps malheureux où l'on ne peut se sauver autrement. Mais si l'on soudoie, si, par des flatteries adroites, des honneurs et des postes

lucratifs, on attire à soi une partie des citoyens, afin
645 de gouverner le reste à sa fantaisie et sans contradiction, cela dépasse un peu la permission.

Un parti vient-il à triompher, on peut voir à toute
rigueur un ou deux hommes d'état pleins de talens et
de vertus monter au faite et tenir les rênes; mais ce
650 qu'on ne manque jamais de voir, ce sont les intrigans
du parti envahissant un bon nombre de places et de
récompenses dont il n'est pas permis aux fidèles ser-
viteurs d'approcher.

Il y a des intrigans si heureux et si favorisés, que
655 leur fortune étonne même ceux de leur espèce, gens
qui ne s'étonnent guère. Ils ont acquis leur crédit où
mille autres se seraient ruinés, et dans des circon-
stances qui semblaient faites tout exprès pour leur
confusion et leur anéantissement. Rappelons-nous
660 seulement les commencemens de *Trivulce*. Quelle
misère! quelle servilité! Pour combien peu d'argent
il écrivait contre ceux qu'il sert aujourd'hui dans un
poste éminent! N'était-il pas trop heureux qu'on
voulût bien le recevoir dans l'antichambre et lui
665 commander un nouveau pamphlet? Ne vous semble-
t-il pas le voir encore humble jusqu'à la bassesse,
pauvre jusqu'au dénûment, et n'ayant pour toute res-
source qu'un front qui ne sut pas rougir? Tout à
coup son protecteur, ou pour mieux dire, son maître,
670 perd sa puissance; vous croyez qu'il ne lui reste plus
qu'à rentrer en terre? Eh bien, non; tout au contraire,
le jour de son élévation est venu; ceux mêmes qu'il a
insultés tant de fois, le prennent par la main, et le
font asseoir à une place d'honneur, au-dessous d'eux.
675 Il cesse de paraître une misérable créature, le voilà
établi, et c'est lui maintenant qui décidera du sort

d'une foule d'honnêtes gens et d'hommes de mérite. Aussi, que d'orgueil ! quelle dureté ! quelle impudence ! avec quelle joie vile il se venge en sot des
 680 affronts qu'il a essayés comme esclave ! Haï, méprisé de tous les partis, il porte la réprobation publique légèrement. Mais sa présomption même le perdra, il y a un jour marqué pour sa chute, ce jour approche, et nous le verrons peut-être plus bas que nous ne
 685 l'avons vu.

Il ne faut souvent qu'un nom illustre et vénéré, placé accidentellement parmi les premiers noms d'une administration vicieuse et corruptrice, pour mettre, durant quelque temps, l'opinion publique en
 690 suspens. Malgré tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, tout ce qu'on sait, et tout ce qu'on devine, on se contient, on se modère par respect, on espère, et l'on attend toujours. Mais que ce nom glorieux vienne, un matin, à être effacé imprudemment par
 695 ceux mêmes dont il était la dernière sauvegarde ; la digue est rompue, les ménagemens cessent, les ressentimens éclatent, le mépris et l'indignation amassés de longue main, débordent de toute part, et l'on assiste enfin à la ruine d'un misérable système funeste à la liberté autant qu'aux libertés publiques.
 700

Auguste, vous sortez du ministère plus pauvre et encore plus grand que lorsque vous y êtes entré. La gloire, votre fidèle compagne depuis trois longs mois vous attendait à la porte avec une vive impatience ;
 705 aujourd'hui, au milieu d'un concours de citoyens, elle vous reconduit en triomphe jusque chez vous, célèbre votre délivrance, et ajoute une couronne à toutes celles qui ombrageaient votre front. Ne nous étonnons point de ce qui arrive, les choses ont suivi leur

710 pente naturelle; car les passions humaines semblent avoir, à travers les siècles, quelque chose de réglé, d'uniforme et d'invariable comme le cours des astres. Depuis votre jeunesse, bravant la mort et le bannissement, vous avez combattu les plus terribles usurpations qui aient jamais pesé sur le monde, vous avez regardé, l'un après l'autre, l'anarchie et le despotisme face à face, et les coups que vous avez portés à ce dernier dans la lutte, ne lui ont pas été moins fatals que la défaite de ses phalanges. Quand la monarchie s'est relevée encore faible et languissante, elle s'est appuyée sur vous, et ce fut votre main habile et vigoureuse qui l'affermir sur ses nouvelles bases. Depuis, aux jours de ses nouveaux périls, elle n'a jamais manqué de vous retrouver comme un ami que la mauvaise fortune rend plus fidèle et plus dévoué. Mais si vous l'avez constamment servie et honorée, protecteur des libertés publiques, vous avez été pour elle un bon fils, et non pas un flatteur. Tous les droits vous ont été chers et sacrés; au sénat et dans les conseils, votre voix éloquente s'est élevée pour défendre, tour à tour, la religion, la royauté, et la patrie. Enfin, avide de toutes les gloires, et ravissant à la fois toutes les admirations, il vous a semblé n'avoir presque rien fait, en plaçant votre nom parmi ceux des Homère, des Virgile, et des Milton, si vous ne deveniez pas l'un de nos plus grands citoyens. Après une si belle vie, je vous le demande, *Auguste*, que vous manquait-il pour la disgrâce? Mais elle a des fruits différens suivant les hommes. La plupart en sont accablés et anéantis; vous, au lieu de vous abaisser, elle vous élève et vous honore. Tous les entretiens sont remplis de vous et de vos nobles

qualités; vos ennemis eux-mêmes, et, ce qu'il y a de plus glorieux, les ennemis de l'Etat, qui sont aussi les
745 vôtres, confessent tous votre génie et votre grandeur d'âme; et dans ce concert de louanges vont se perdre inentendues, les injures des esclaves et des histrions. Que ma faible voix se mêle à la voix publique, car il est doux de rendre hommage à la vertu et au courage
750 d'un homme de bien, et peut-être n'est-il pas encore défendu d'accompagner jusqu'aux portes de Rome Cicéron partant pour l'exil.

A. S. SAINT-VALRY.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT.....	v
<i>Nos Doctrines</i> (Alex. GUIRAUD),	3

POÉSIE

<i>La Guirlande de Rose-Marie</i> (M ^{me} DESBORDES-VALMORE).	27
<i>L'Aumône</i> (Alex. GUIRAUD).	31
<i>Le Punch</i> , ode (le Comte Jules DE RESSÉGUIER).....	34
<i>L'Écho de la Harpe</i> (M ^{me} Amable TASTU).	37
<i>La Bande Noire</i> , ode (Victor HUGO).	38
<i>La Mort du Juste</i> (M ^{me} Céré BARBÉ).	73
<i>Élégie</i> (Ch. NODIER).	76
<i>L'Inconstant</i> (M ^{me} Sophie GAY).	78
<i>Le Chant d'Exil</i> (DE VILLEBOIS).	80
<i>L'Isolement</i> (LOUIS BELMONTET).	82
<i>Marie de Brabant</i> , poëme (ANCELOT).	113
<i>L'Indifférence</i> (C. P.).	125
<i>La Lampe. — A Vous</i> (Émile DESCHAMPS).	128
<i>Apparitions sous l'arbre des Fées</i> (Alex. SOUMET).	179
<i>La Grèce</i> , ode (Victor CHAUVET).	184
<i>Fragmens d'un poëme de Suzanne</i> (le Comte Alfred DE VIGNY).	187
<i>L'Étoile</i> (le Comte Jules DE RESSÉGUIER).	191
<i>Fragment d'une tragédie inédite de Turnus</i> (M. PICHALD).	227
<i>La suite du Crieur du Rhône</i> (M ^{me} DESBORDES-VALMORE).	233
<i>Adieux aux Romantiques</i> (C. N.).	239
<i>Élégie</i> (le Comte Jules DE RESSÉGUIER).	242
<i>Ma retraite</i> (Alexandre GUIRAUD).	245
<i>A Lord Byron</i> , fragment d'un Chant élégiaque (Alex. GUIRAUD).	283
<i>L'Attente</i> , élégie (BRIFAUT).	289
<i>Sur la mort de Byron</i> (le Comte Alfred DE VIGNY).	292
<i>Plainte de la Jeune Emma</i> (Émile DESCHAMPS).	294

LITTÉRATURE

<i>L'École des Vieillards</i> (le Comte Gaspard DE PONS).	45
<i>Œuvres posthumes du Baron de Sorsum</i> (le Comte Alfred DE VIGNY).	54
<i>Poèmes et Chants élégiaques</i> , par M. Alexandre Guiraud (le Comte Jules DE RESSÉGUIER).	85
<i>De l'Amour-Propre</i> (SAINT-PROSPER).	94
<i>La Bataille de Bovines</i>	131
<i>Nouvelles Odes</i> , par Victor Hugo (ALEX. SOUMET).	143
<i>Amour. — A Elle</i> [par Gaspard de Pons] (le Comte Alfred DE VIGNY).	155
<i>Première Lettre sur Paris. — De quelques logomachies classiques</i> (Ch. NODIER).	193
<i>Essais poétiques</i> , par M ^{lle} Delphine Gay (ALEX. GUIRAUD).	202
<i>Éloa ou la Sœur des Anges</i> (Victor-M. HUGO).	247
<i>Poésies religieuses</i> , dédiées au Roi par M ^{me} de Céré-Barbé (S. DE FONTENELLE).	259
<i>Sur Georges Gordon, lord Byron</i> (Victor-M. HUGO).	297
REVUE POÉTIQUE, <i>Les Tristes</i> , par M. Belmontet. — <i>Mélanges poétiques</i> , par M. Ulric Guttinguer. — <i>L'Église de Brou</i> , par M. Gabriel de Moyria. — <i>Le Dévouement de Pierre Desse</i> , par M. Édouard Delprat. — <i>Essais poétiques</i> , par M ^{lle} Delphine Gay (S. DE FONTENELLE).	310

MŒURS

<i>Le Dégrevé récalcitrant</i> , anecdote électorale (LE JEUNE MORALISTE).	59
<i>Une Comédie de Société</i> (LE JEUNE MORALISTE).	103
<i>Lettre écrite de Suisse</i>	159
<i>Une Journée en diligence</i> (LE JEUNE MORALISTE).	213
<i>La Guerre en temps de paix. — Ourika. — L'Académie</i> (LE JEUNE MORALISTE).	263
<i>Esquisses morales</i> (A.-S. SAINT-VALRY).	325





PQ
1137
M78
t.2

La Muse française

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
